



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

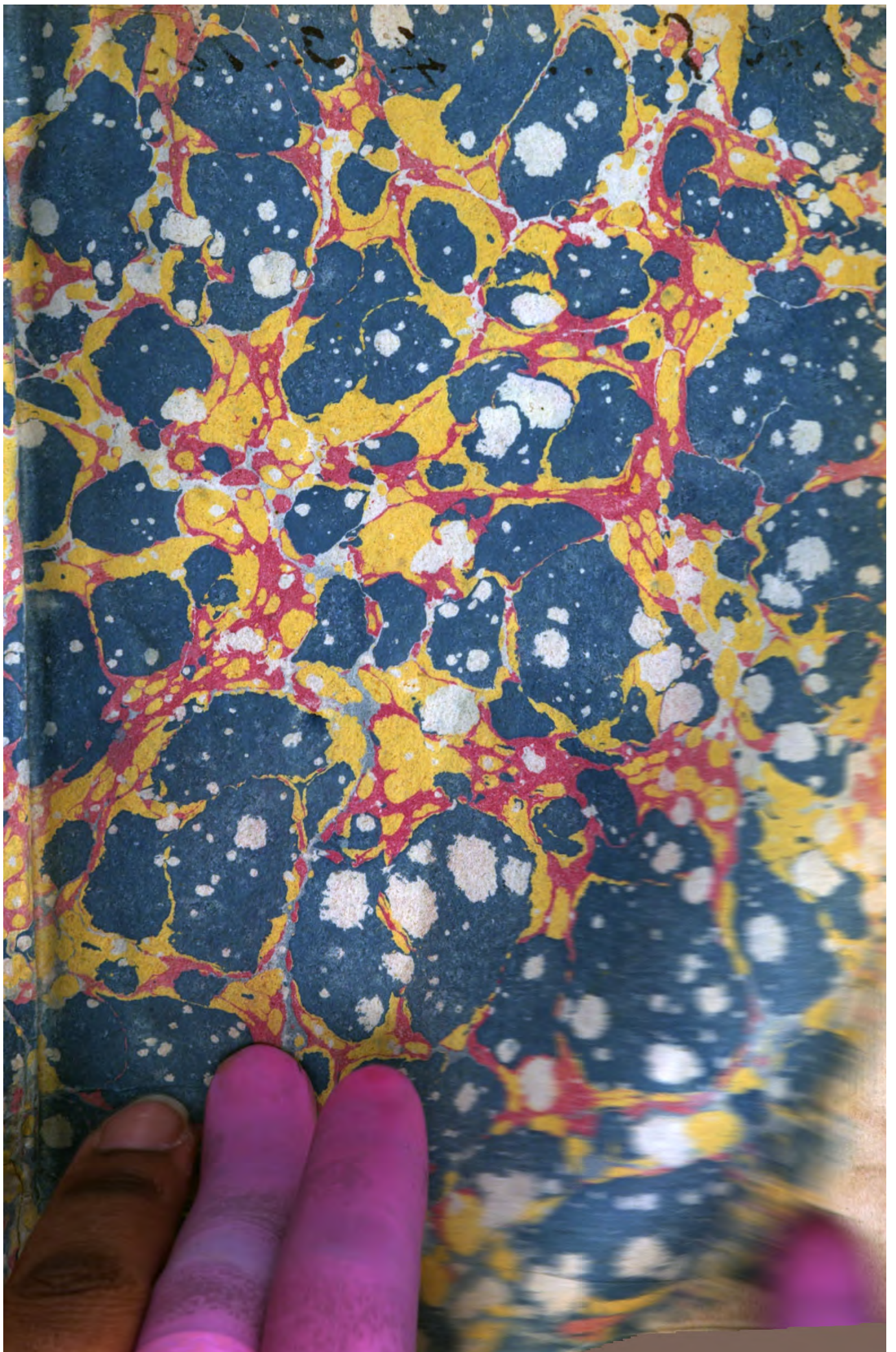


**TAYLOR  
INSTITUTION**

Bequeathed  
by Professor  
**VIVIENNE  
MYLNE**

MYLNE 856

**OXFORD  
1992**

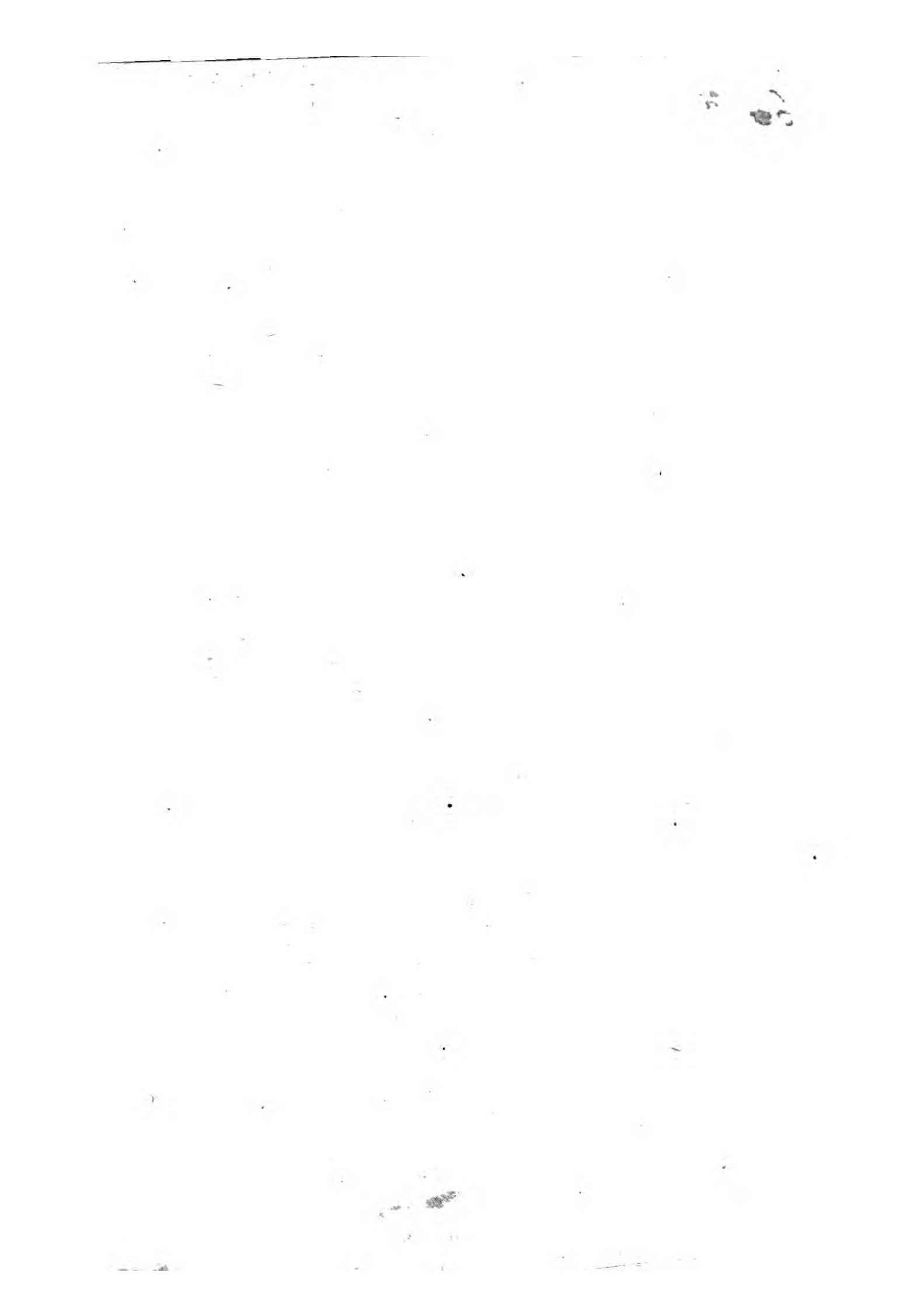


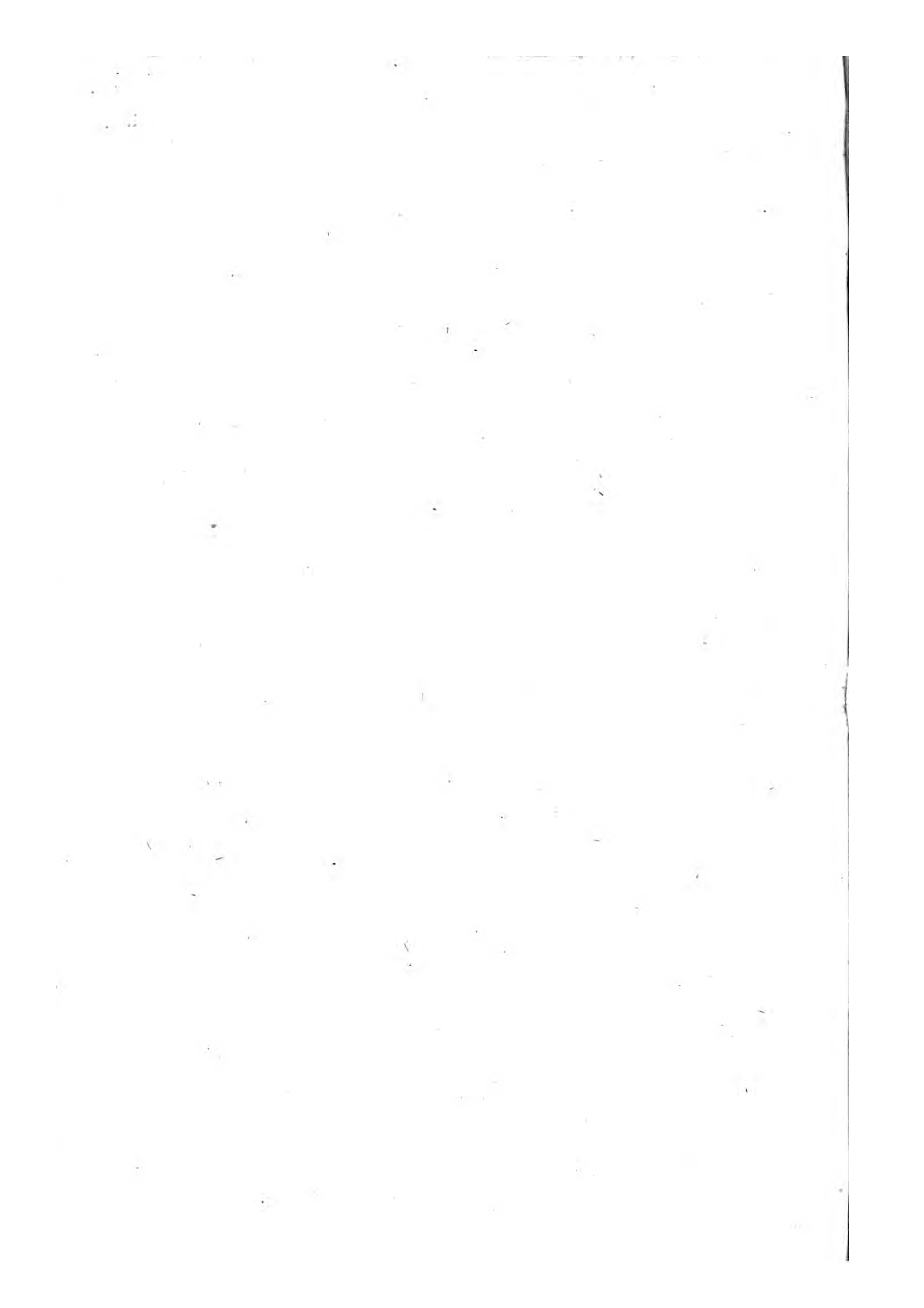
1. 2. 8. ... 4. 3. 12.



3 h - 2 1/4 pag - 1 h - 40 pag  
5 lammias

MMF 75.40





NOUVELLES

*FRANÇAISES,*

TOME I. N<sup>o</sup>. I.

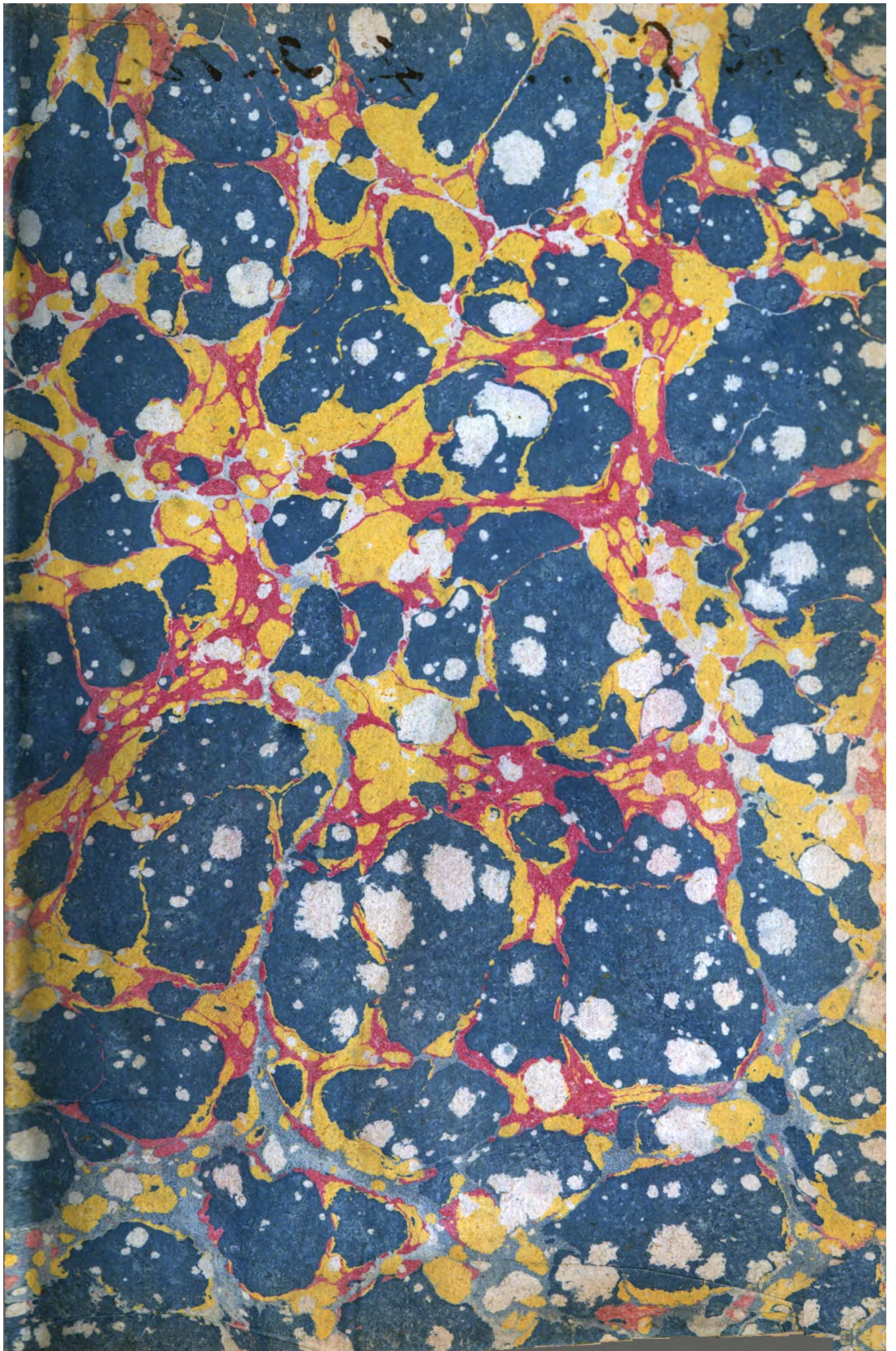


**TAYLOR  
INSTITUTION**

Bequeathed  
by Professor  
VIVIENNE  
MYLNE

MYLNE 856

**OXFORD  
1992**

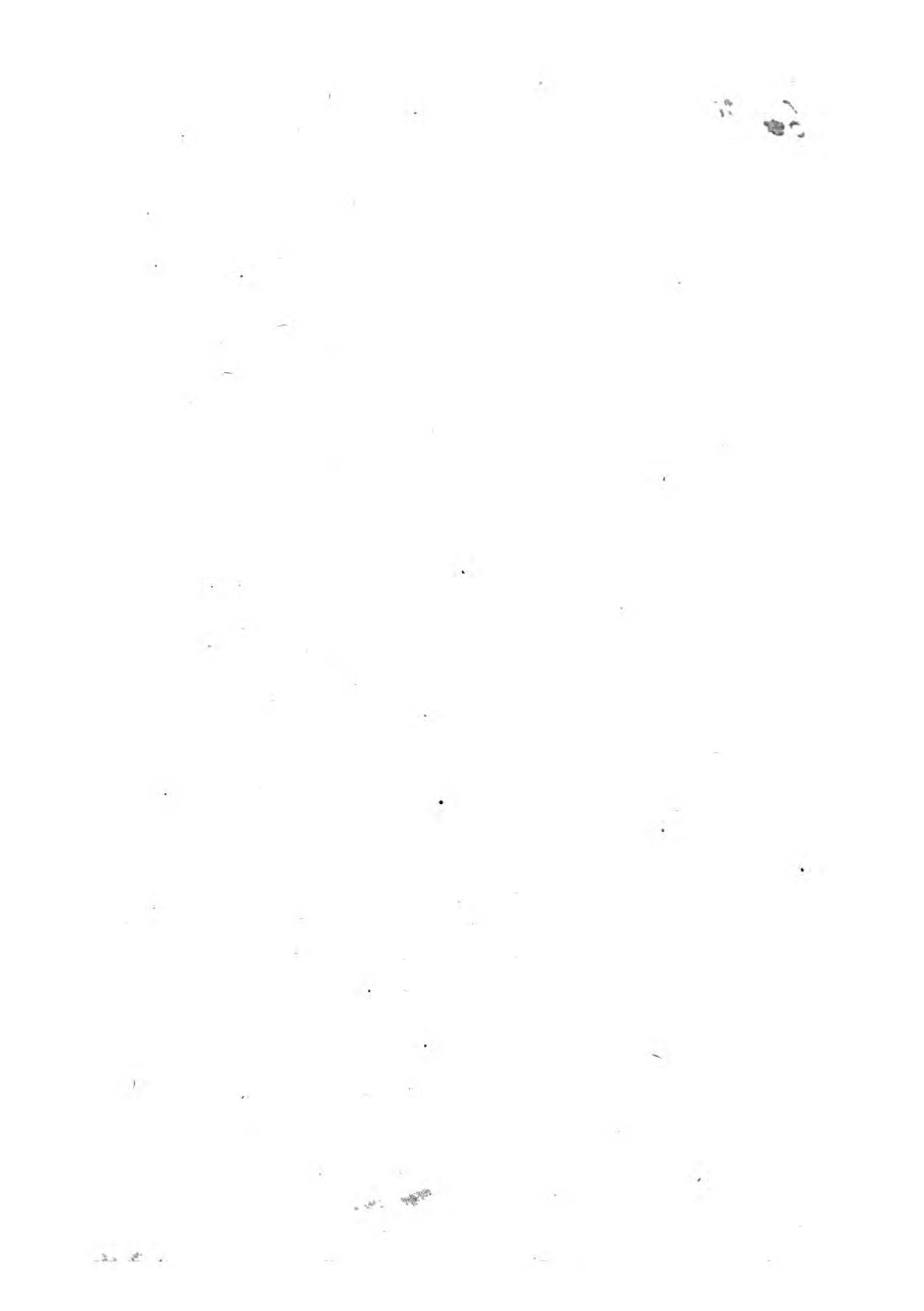


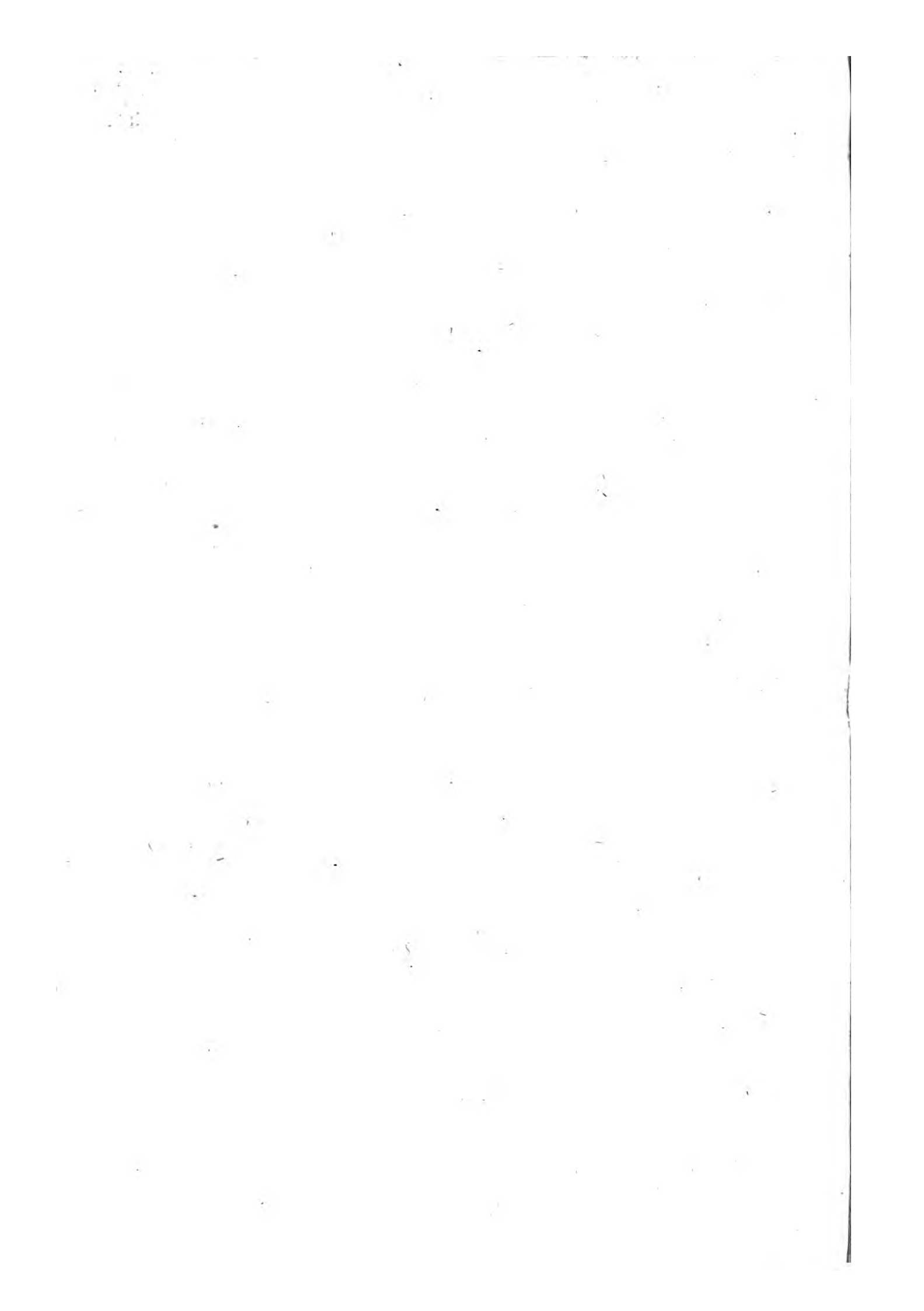
1. 2. ~~3.~~ ... 4. 3. 12.



3 h - 20 ft - 1 1/2 - 40 ft

MMF 75.40





NOUVELLES

*FRANÇAISES,*

TOME I. N<sup>o</sup>. I.



# NOUVELLES

*FRANÇAISES,*

P A R M. D' U S S I E U X.

—  
T O M E P R E M I E R.  
—



A AMSTERDAM; & se trouve

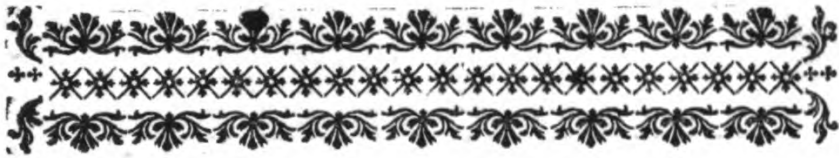
A P A R I S,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Ecrivains,  
vis-à-vis le Cloître S. Jacques de la Boucherie.

—  
M. DCC. LXXV.





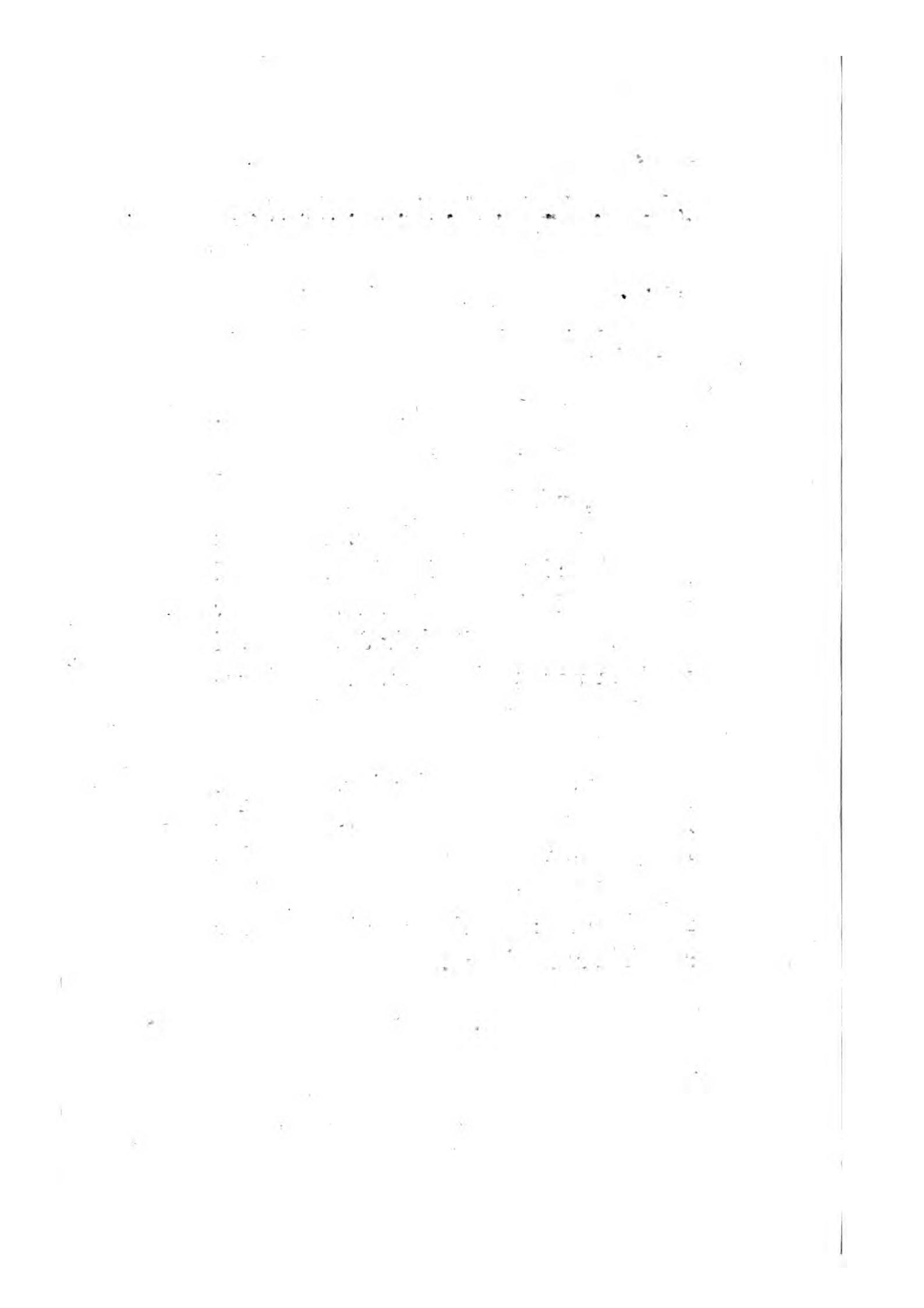


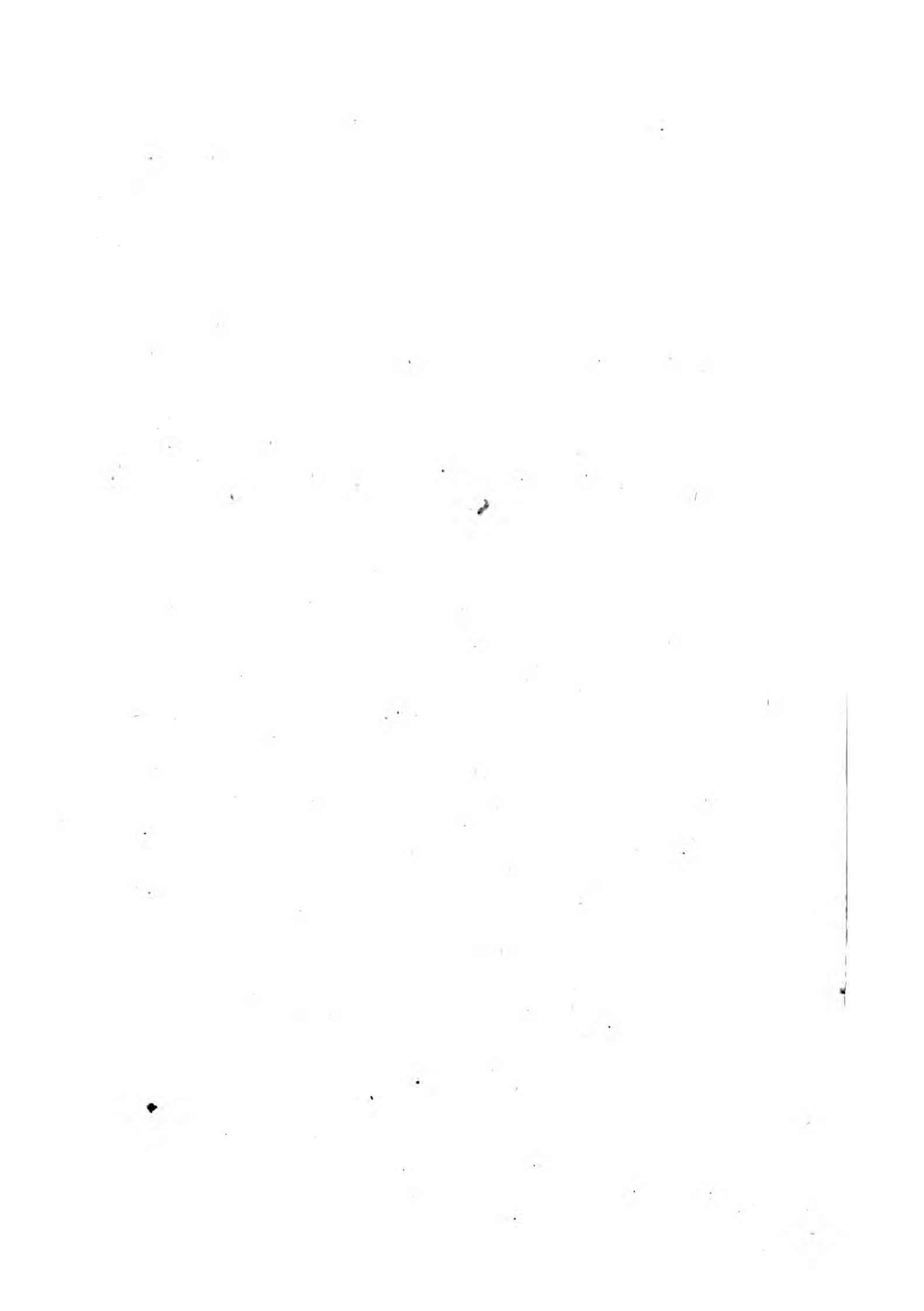
## AVERTISSEMENT.

**Q**UELQUE succès à traiter un genre qui a trouvé plus de partisans encore que de censeurs , m'a déterminé à publier ce Recueil de nouvelles anecdotes. Il ne fera point , j'ose l'affurer , inférieur à celui qui a paru sous le titre du *Décameron Français* : je crois même que du choix des Sujets , il résultera un nouvel intérêt , un intérêt national.

Cet ouvrage , le dernier de ce genre que je ferai paroître , fera porté à trois volumes ; & le volume sera composé de cinq cayers. Chaque anecdote sera mise au jour séparément ; mais elles succéderont avec rapidité l'une à l'autre.



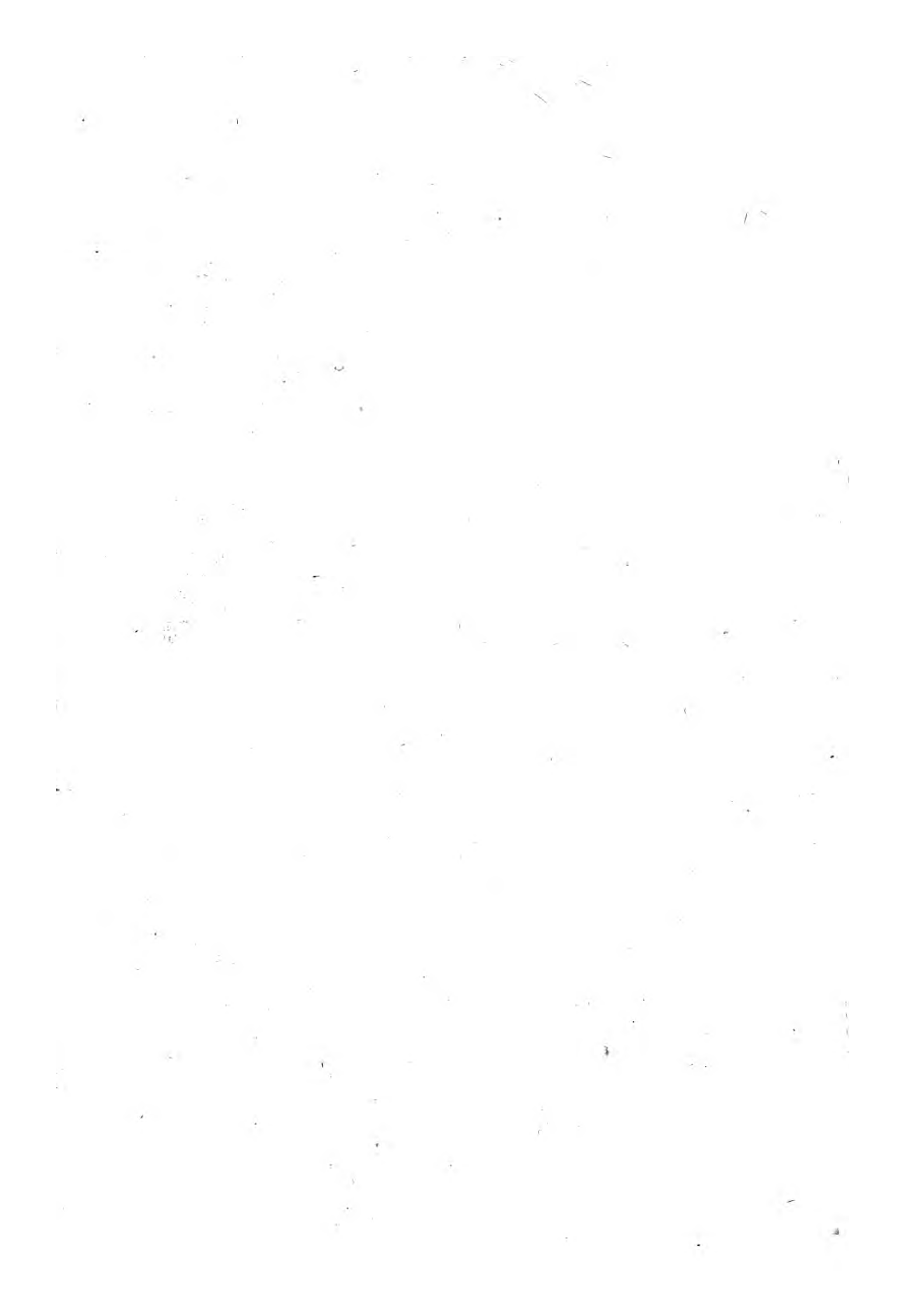






*L. Martini inv. 1775.*

*C. Gaucher, ex Acad. Art. Lond. inc.*



Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to fading and blurring.



*P. Martin inv.*

*Marg. Goussier Sculp.*

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ.

ANECDOTE HISTORIQUE.

---

**A**CCOUTUMÉS à voir dans les Guises & dans Médicis les auteurs de ces guerres cruelles qui déchirèrent si long-tems le sein de la France, & dont trois millions d'hommes furent les victimes,

*Tome I.*

**A**



il fuffit que les noms des Bourbons & des princes Lorrains retentiffent à notre oreille , nous nous fentons auffi-tôt attachés au tableau qu'on nous promet de leurs actions. C'est donc dans ce tems de vertige & de difcorde , où l'ambition des Guifes, fous le manteau de la religion, prenoit fur les autels les poignards dont elle affaffinoit nos ancêtres, c'est dans ce tems qu'on a cru devoir choisir un événement digne de commencer cette collection d'Anecdotes nationales.

François fecond affis fur le trône , uniquement pour y représenter, ainfi qu'un roi de théâtre , laiffioit François de Lorraine , duc de Guife , gouverner fous fon nom. Envain Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & fon frère Louis, prince de Condé, que le droit de leur naiffance auroit du faire préférer à des étrangers , envain auroient-ils follicité une part dans le miniftère. Guife avoit eu la fatale adrefse de les en écarter, en les peignant au jeune Monarque comme deux hommes dangereux, & qui, imbus des erreurs du calvinifme, prêtoient à cette fecte un appui redoutable. Antoine , le foible Antoine , fembla s'endurcir à cet

affront. Flottant fans cesse entre la crainte & l'espérance, il abandonna son sort aux caprices du hazard, fans jamais rien attendre de son courage; bien différent de ce grand homme, dont il fut le père, de cet immortel Henri IV qui, à force de travaux & de courage, dompta le malheur de ses premières années. Aussi le fameux Guise parut-il s'allarmer peu de la haine d'Antoine. Condé seul réunissoit toutes ses inquiétudes. Les grandes qualités de ce héros, le respect & l'amour du parti calviniste dont il s'étoit déclaré le chef, troubloient & les jours & les nuits du Lorrain. Il n'ignoroit pas que le projet de ce prince & de tous ses adhérens étoit de détromper le monarque & de l'amener à dépouiller les Guises du gouvernement. Il songea donc à prévenir le coup dont sa fortune étoit menacée. Maître absolu de la foiblesse de François, il lui persuada que Bourbon aspireroit au trône, qu'il y feroit bientôt porté par les calvinistes, si l'on ne tentoit contre lui un acte de vigueur, enfin que la mort du coupable pouvoit seule rendre à la France sa première tranquillité.

La foiblesse est toujours voisine du crime. Le

Le prince ouvrit l'oreille aux conseils de son oncle. Il vit dans Condé tous les traits dont le Lorrain le défiguroit à ses yeux ; & sa mort fut bientôt résolue.

Il ne fut plus question entre le monarque & son ministre que de trouver une occasion favorable à l'exécution de leur dessein.

Condé vivoit loin de la cour, au midi de la France , où les calvinistes étoient en plus grand nombre. Envain , dans l'espoir de l'attirer dans le piège , convoque-t-on l'assemblée générale des états à Orléans ; Condé , toujours en défiance de ses ennemis , n'y parut point. Ce contretems inattendu étonna la politique de Guise , mais sans le rebuter. Ces obstacles au contraire ne faisoient qu'irriter son génie ; & plus le fort en oppofoit à ses desseins , plus il se montrait ardent à les conduire à leur terme.

Après avoir profondément rêvé au moyen qu'il a résolu de mettre en usage , il appelle le cardinal de Lorraine son frere ; & le prenant à l'écart dans le secret de son appartement : : L'implacable ennemi de notre maison , Condé devient chaque jour plus redoutable. Tandis qu'il vivra ,

nous ferons inquiets & malheureux ; mais sa mort qui, seule, peut assurer notre gloire, notre repos & nos jours, oui, sa mort est arrêtée. François, à qui j'ai peint ce Prince des couleurs les plus odieuses, brûle d'impatience d'en répandre lui-même le sang : il ne s'agit plus que de mettre notre ennemi en sa puissance. J'ai cru long-tems qu'il viendrait occuper sa place parmi les chefs de la nation assemblés en cette ville, & qu'il me feroit facile de l'y surprendre. Sa défiance a trompé mon espoir. Toutefois, dois-je désespérer de l'y voir paroître ? Non ; & c'est par toi, mon frere, que je veux l'y amener. Prends cette lettre que le Roi lui adresse & qu'il a marquée de son sceau ; va trouver Condé à Nérac ; offre-toi à ses yeux sans escorte, sans cortège ; livre enfin tes jours à sa foi. Il est généreux, tu le sçais : bien loin d'abuser de ta confiance, son cœur en sera flatté. Presse-le au nom du monarque qui l'en sollicite, au nom de la patrie qui lui est chère, au nom du calvinisme qu'il professe & protège, presse-le de venir en diligence aux états, où l'on ne peut rien arrêter en faveur des réformés, sans l'avis de leur chef..... Mais que vois-je ? tu parois étonné ? va,

qu'importe de la fourbe ou du courage , lorsqu'il s'agit de fervir sa haine & d'affurer l'autorité dans ses mains ?

Il se tait, & voit aussi-tôt son frere cacher sous un habit obscur la pourpre romaine qu'il déshonore. Ce déguisement lui est nécessaire pour se dérober à l'œil des calvinistes & pénétrer sans danger au milieu des provinces qu'ils couvrent. Il marche en diligence , arrive au palais qu'habite Condé , se présente avec intrépidité à l'œil du Prince , se découvre , & lui remettant la lettre fatale dont il est chargé : : A la confiance que je vous témoigne , dit-il , jugez des sentimens que vous avez inspirés aux juges. Serez-vous encore fidèle à la haine que vous avez vouée à notre sang ? Nous sommes , il est vrai , divisés de croyance ; mais ne peut-on avoir un culte différent , & fervir d'un même accord le prince & la patrie ? Nous avons eu sans doute quelques torts les uns envers les autres : voici le jour de les oublier en faveur de la cause publique & de celle même que vous défendez. Pourquoi vous refuser à la gloire de la fervir ? venez-en protéger les intérêts aux yeux de la nation assemblée. Elle vous attend ,

elle vous appelle par la voix de son prince , & , pour gage de la sûreté qu'on vous présente , je me remets librement dans vos mains. A ce trait , vous rendrez aux Guises la justice que vous leur avez toujours refusée.

Bourbon demeura frappé du discours & de la démarche du Lorrain : : Vous êtes généreux , lui dit-il , & moi je veux l'être autant que vous. Je vous rends à vous-même : votre parole me suffit. Retournez auprès du Roi , & dites-lui que je marche sans crainte sur vos pas. C'en est fait ; désormais toute défiance est bannie de mon ame. Donnez-moi votre anneau , recevez le mien en échange : qu'ils soient l'un & l'autre le gage de notre réconciliation. En achevant ces mots , Condé l'embrasse & ils se séparent.

Tandis que pour épargner des allarmes à la tendresse inquiète d'Eléonore de Roye son épouse , Bourbon s'appête à partir en secret , il la voit arriver marchant à grand pas , en désordre & les yeux égarés : : Qu'ai-je vu , dit-elle en se jettant sur un siège ! juste ciel ! qu'ai-je vu ? jamais rien de si effrayant n'a frappé les regards d'aucun homme ; jamais il ne fut un plus sinistre présage.

Ces mots jettent le trouble dans l'ame de Bourbon : : Chère épouse, tendre Eléonore, qu'avez-vous, parlez. — C'est . . . ah ! prince, la terreur qui me presse étouffe ma voix. Souffrez que je reprenne l'usage de ma raison— Condé fait alors les mains d'Eléonore, les couvre de baisers, & dans un profond silence attend le récit qu'elle vient de lui promettre. Après quelques instans : : Puiffe le ciel, reprit la princesse, rendre vain cet augure ! j'étois affise près du berceau de mon fils, de ce fils ton image fidèle, de ce fils l'unique fruit de nos amours, de ce fils que j'ai tant de plaisir à nourrir moi-même de mon lait. Couché sur l'un de mes bras, il pressoit mon sein de sa bouche innocente & s'interrompoit de tems en tems pour me sourire. Dans ma main droite je tenois ton portrait, que mes yeux fixoient avec attendrissement ; puis les promenant du portrait sur ton fils, je cherchois à démêler sur son visage les traits par lesquels il te ressemble. Tout-à-coup des taches de sang (\*), (& ne va pas traiter ma

---

(\*) Sans doute on seroit en droit de reprocher à l'auteur d'avoir fait usage d'un semblable prodige, dans un événement fourni par l'histoire moderne, si, pour justifier sa fiction, il ne

vision d'erreur) oui, j'ai vu des taches de sang ternir l'ivoire à l'endroit où ton cœur est représenté. Je prends d'abord ce présage pour une erreur de mes sens : pour m'en convaincre, je porte une main assurée sur l'objet de ma terreur : je l'en retire sanglante ; quand soudain de nouvelles taches succèdent aux premières ; enfin trois fois je les efface, & trois fois elles reparoissent. Cher époux, je ne suis point crédule ; mais cet événement est trop extraordinaire : le ciel s'explique sans doute par lui ; & dans ces jours de

---

s'appuyoit sur la crédulité du seizième siècle. Qu'on se souvienne que Catherine de Médicis avoit mis en vogue, par son exemple, les pratiques superstitieuses de l'astrologie judiciaire ; qu'on se souvienne encore d'un fait que Sully raconte dans ses mémoires & que l'abbé Langlet, dans une de ses notes sur le deuxième chant de la *Henriade*, rapporte en ces termes : « Il » ( Henri IV. ) racontoit un prodige bien étrange. Il disoit que » quelques jours avant les massacres, jouant aux dez avec le » duc d'Alençon & le duc de Guise, il vit des gouttes de sang » sur la table ; que par deux fois il les fit essuyer, que deux » fois elles réparurent, & qu'il quitta le jeu saisi d'effroi ». Quand un romancier trouve de pareils faits consignés dans l'histoire, il ne doit pas craindre de révolter la philosophie de ses lecteurs.



haine & de discorde il t'avertit de craindre. Mais pourquoi te vois-je dans ce pompeux appareil ? pourquoi cette écharpe ? pourquoi ce manteau ? pourquoi ces plumes panachées qui ombragent ton chapeau ? Dois-tu paroître à quelque fête, à quelque brillante cérémonie ? . . . Tu demeures interdit ? ah ! ton silence m'affaffine. Cher Prince, cher époux, répondez-moi : c'est me laisser trop long-tems livrée aux horreurs de l'incertitude. Bourbon, répondez-moi.

Bourbon s'obstine à garder le silence ; ses yeux s'attachent à la terre ; mais il se tait envain. Eléonore redouble ses instances, ses prières ; elle fait parler une éloquence si vraie, si pathétique qu'elle arrache enfin à son époux son fatal secret. Quoi ! s'écrie-t-elle avec effroi ; vous allez vous rapprocher des Guifes ! ah ! c'en est fait : le préface va s'accomplir. Mais, non ; vous ne partirez point. Les Guifes me sont connus. Ils vous tendent quelque piège ; ils vous y surprendront . . . & que deviendrait alors Eléonore ? Elle se précipite à ces mots vers son époux, le presse tendrement dans ses bras : Je vous retiendrai, ajoutez-elle, oui, je vous retiendrai. Rejetez loin de

vous le vêtement pompeux qui vous couvre ; & n'allez pas livrer aux Guises la victime sur laquelle leur ambitieuse fureur compte fans doute.

Le Prince , ému jusqu'aux larmes de l'amour inquiet d'Eléonore , lui prodigue les plus tendres careffes , tente les plus grands efforts pour la rassurer. Persuadé enfin par tout ce qu'elle oppose à ses raisons qu'il faut d'autres moyens pour la contraindre à le laisser partir , il prend , quoiqu'à regret , un air sévère , & donnant plus d'éclat au son de sa voix : : Madame , lui dit-il , voyez à quoi vous forcez ma tendresse ! C'est pour la première fois & malgré moi-même que je vous fais entendre ce mot : *Je le veux*. Eléonore baisse les yeux , & tremblante de respect autant que de crainte , le quitte aussi-tôt & retourne à son fils.

Bourbon , pénétré de regret de l'avoir affligée , la regarde partir & la suit des yeux long-tems après qu'elle a disparu. Puis , revenu à lui-même : : Chère épouse , dit-il , que ne puis-je remplir tes vœux ! mais j'ai donné ma parole : il faut que je la tienne. Mon honneur s'y trouve engagé ; le repos même de l'état , ainsi que le mien & celui de mon parti m'en imposent la loi. Je vais donc

achever ce que j'ai commencé : & il poursuit les apprêts de son voyage.

Cependant Eléonore , renfermée dans son appartement avec son fils , se livre aux plus noires terreurs. Le sang qu'elle a vu jaillir du corps de son époux , est toujours présent à ses yeux. Il lui semble que ses doigts en dégouttent encore. De profonds soupirs interrompent ses longues plaintes : : Il va se perdre , s'écrie-t-elle ; il va se livrer à ses plus cruels ennemis ; il va me laisser veuve ; & toi , mon fils , dit-elle , en le pressant dans ses bras & en le couvrant de larmes , & toi , mon fils , il va te laisser orphelin ! Il le veut : c'est à nous de nous taire. Le cruel ! il est déjà parti peut-être. Il est parti ; & je n'ai point reçu ses derniers adieux. Quoi ! mes yeux ne jouiront pas encore une fois de sa présence ! Voyons s'il faut que je renonce à cet espoir. Quelque barbare qu'il soit , il ne pourra me refuser d'embrasser son fils. Que sçais-je ? peut-être l'innocence , la faiblesse de ce cher gage pourront l'arrêter. Ce que la mere n'a pu gagner , le fils l'obtiendra peut-être. Elle emporte aussi-tôt dans ses bras le jeune Bourbon. A peine sortie de son appartement , elle

entend hennir les chevaux qui, attelés à un char, attendent le Prince dont les pas traversent déjà les cours. Eléonore, à ce cruel spectacle, hâte sa marche, arrive avant Louis à la porte principale du palais, & dans un profond silence attend que son époux se soit approché. Puis tout-à-coup emportée par son désespoir, elle se courbe, pose à terre, au milieu du seuil, le jeune enfant qui fait entendre ses cris, & se relevant aussitôt : : Puisque je n'ai plus de pouvoir sur ton cœur, s'écrie-t-elle, ose du moins fouler à tes pieds ce fils que mes entrailles t'ont donné, ce fils l'unique héritier de ton nom. Elle se tait, & dans une ferme contenance, attend le parti que prendra Bourbon. Le Prince s'élançe aussitôt vers son fils, le prend entre ses bras & se penche sur ce tendre fruit de son amour, pour le couvrir de baisers. Mais l'enfant, effrayé du panache qui flotte sur la tête de son pere, se détourne & se rejette en pleurant dans les bras de sa mere : : Tu le vois, s'écrie Eléonore ; il semble te méconnoître pour l'auteur de ses jours : & tu mérites bien ce cruel traitement. Louis ne peut alors retenir ses larmes. Il découvre sa tête, remet son

chapeau à l'un de ses écuyers, & reprenant son fils : : Cher enfant, ne crains plus ton pere ; donne-lui plutôt un sourire. Tu me défarmes, je ne te quitterai point. Je pars ; mais tu vas m'accompagner. Ton innocence défendra ton pere. Le ciel, en ta faveur, éloignera de moi les malheurs que ta mere veut me faire craindre. Puis s'adressant à Eléonore : : Viens, lui dit-il, chère épouse, viens ; & si le respect que je dois à ma parole m'ordonne de porter mes pas dans Orléans, que ton amour ne refuse point de m'y suivre. Viens, & ne me reproche jamais la cruauté de la réponse que j'ai faite à tes tendres sollicitations. Il lui fait signe alors d'entrer dans le char. Eléonore y monte. Dès qu'elle y est assise, Louis place doucement son fils sur les genoux de sa mere ; il se place ensuite lui-même à côté de son épouse, & le char suit aussitôt la route d'Orléans.

Le Roi & son ministre attendoient avec impatience le moment où leur victime devoit paroître. Il arrive. Louis & son épouse entrent dans Orléans, & bientôt la nouvelle en est portée jusqu'au palais du Roi. Guise se rend en diligence auprès du foible Monarque qu'il gouverne : : Enfin,

lui dit-il, votre ennemi vient se livrer lui-même à votre juste vengeance. Qu'il périsse, son parti va périr avec lui; & tranquille désormais sur le trône, vous allez voir refleurir la paix au sein de vos provinces. — Mais ne peut-on l'obtenir cette paix désirée que par un assassinat? Que dira l'Europe, la France, la postérité, lorsqu'on me peindra à leurs yeux trempant mes mains dans le sang des Princes de ma race? — L'impérieuse nécessité vous en fait une loi. Lui obéir n'est point un crime, c'est une vertu. — Mais, Guise, est-il bien prouvé que Louis aspirait à la couronne? l'hérésie peut bien l'avoir jetté dans une croyance opposée à la nôtre; la bonne foi l'y retient sans doute encore. Il peut croire même que nul pouvoir sur la terre n'a le droit de commander à sa conscience; mais pour être dans l'erreur, est-on infidèle à son Roi? — Je le vois bien, Seigneur, les Bourbons ne vous font point connus. Songez cependant que la France n'a point d'esprits plus inquiets, plus remuans, plus ambitieux que les Princes de cette maison. Issus de St. Louis, ils virent toujours avec chagrin les Valois assis au rang suprême; leur orgueil fléchit à regret sous

le sceptre. Auriez-vous donc oublié ce fameux connétable, à qui votre auguste ayeul a dû tous les malheurs de son règne? Entendez François premier qui, du fond de sa tombe, vous crie :: Mon fils, Charles-Quint fut moins mon ennemi que Bourbon; Bourbon me voua une haine implacable, & je n'ai pu m'en venger. C'est à toi, mon fils, c'est à toi que j'en remets le soin; venge-moi sur l'héritier de son nom & de son audace... Et vous balancez encore, Sire! & une crainte pusillanime vous rendroit indifférent sur les intérêts, je ne dis pas de votre gloire, mais de votre vie? Attendez-vous pour arrêter ses complots qu'un plein succès les ait couronnés? Lorsqu'il marchera le front ceint de votre diadème & suivi du plus grand nombre de vos sujets qu'il aura séduits, fera-t-il tems d'armer contre lui un pouvoir que vous n'aurez plus, parce qu'il vous en aura dépouillé? O, mon Prince! en disant ce mot, il tombe aux genoux du monarque, épargnez-moi la douleur de voir vos ennemis enrichis de vos dépouilles! je ne pourrois survivre à cette affreuse catastrophe. Et si vous me refusez cette grace, accordez-la du moins à ma nièce, à cette  
belle

belle & tendre moitié de vous-même, à cette épouse intéressante dont le désespoir termineroit bientôt la vie. —Guise, levez-vous. Eh bien, parlez, que faut-il que je fasse pour ma sûreté? — Ce que vous aviez résolu : enfermer dans ce cabinet voisin six de vos gardes, que j'ai instruits déjà de votre volonté & qui sont déterminés à la servir; & lorsque Bourbon, qui va se montrer à vos yeux, fera prêt à vous quitter, lui prononcer ce mot, le signal de la vengeance : *Je te livre à la mort* (\*). Dans le même instant votre

---

(\*) Le projet horrible de faire assassiner un Prince du Sang par l'ordre & sous les yeux du Roi, n'est point un crime que l'auteur suppose aux Guises. Pour les noircir d'une pareil accusation, on s'est appuyé sur le témoignage de l'histoire. Voici ce qu'on lit dans l'*Esprit de la Ligue, liv. premier.* « Le Roi » de Navarre avoit averti secrètement qu'il lui viendrait un ordre de se rendre promptement chez le Roi (François II.) & » qu'il prit bien garde à ses paroles, parce qu'au moindre signe » de mécontentement du Monarque, des gens apostés devoient » se jettér sur lui & l'assassiner. L'ordre vint. Le Roi de Navarre se le fit répéter jusqu'à trois fois avant que d'obéir. A » la fin ne pouvant plus s'en dispenser : j'irai, dit-il à l'un de » ses confidens, *je combattrai tant qu'il me restera un souffle* » *de vie : si je succombe, prenez ma chemise teinte de mon*



ennemi ne fera plus. Guise aussi-tôt, ne voulant pas laisser plus long tems le monarque abandonné à ses réflexions, appelle les ministres de ses fureurs. Ils entrent. François en détourne la vue :: Disposez, d'eux à votre gré, dit-il à Guise ; & tout plein du meurtre qui va se consommer, il tombe sur un siège :: Laissez-moi seul, dit-il au duc, j'ai besoin d'un moment de solitude. Le duc balance un instant à obéir. François s'en apperçoit. Laissez-moi seul, vous dis-je. Guise n'hésite plus, il se retire, & s'enveloppant d'une profonde dissimulation, marche au-devant de Condé que la voix générale lui annonce, entrant déjà dans la

---

» sang, portez-la à mon fils, & que la vie l'abandonne plutôt  
 » tôt que le desir de la vengeance. Il alla chez le Roi, écouta  
 » tranquillement, répondit avec modestie & se retira sans aucun  
 » mal. En sortant il put entendre l'un des Guises, qui outré  
 » de le voir échappé, s'écria avec indignation en parlant du  
 » jeune roi François II. *O le lâche ! ô le poltron !* » Certainement il n'y avoit que les Guises qui eussent pu tramer un pareil complot. Eux seuls avoient la confiance du Monarque. D'ailleurs on doit se souvenir que plusieurs historiens, calvinistes à la vérité, ont accusé le duc de Guise d'avoir tenté deux fois de faire assassiner l'amiral de Coligni.

cour du palais. Il arrive aux dernières marches de l'escalier, à l'instant que le Prince va les franchir. Il vole à lui, l'embrasse, lui jure un entier oubli de leurs divisions : : J'ai déterminé le Roi, ajouta-t-il, à les oublier aussi : rendez-vous auprès de sa personne : il vous attend ; mais que votre épouse ne vous accompagne point. (Eléonore étoit à côté de Bourbon, tenant son fils entre ses mains.) Son auguste confiance vous réserve quelques secrets importants. Et s'adressant à Eléonore elle-même : : C'est à regret, Madame, que je vous annonce la nécessité de vous séparer de votre époux ; mais j'obéis au Roi, comme vous allez lui obéir vous même. Louis donne un tendre embrassement à la Princesse ; & tandis qu'elle retourne sur ses pas, il marche vers l'appartement où François & la mort l'attendent.

Il arrive. L'air sombre, embarrassé, inquiet qu'il voit empreint sur le visage du Roi, auroit sans doute étonné sa fermeté, s'il n'avoit possédé une ame supérieure à la crainte la plus légère. François garde long-tems le plus profond silence, durant lequel il jette comme furtivement sur le Prince quelques regards farouches ; puis tout-à-

coup : Approchez-vous, dit-il, & si vous le pouvez, justifiez-vous à mes yeux. — Et de quel crime, Sire ? — Taisez-vous. Quand il en fera tems je vous permettrai de répondre. Louis, humilié de ce dur accueil, ne put cacher son dépit. Sa tête se dresse avec orgueil, la rougeur enflamme tous ses traits, & prenant le maintien de la fierté, il prête à son Roi une oreille impatiente. — La voix de la France entière publie depuis long-tems que mon règne vous importune ; que vos yeux jaloux me voyent avec chagrin assis au trône de mes peres ; que vous aspirez à m'en faire tomber, pour y monter à ma place ; que tous vos calvinistes vous y portent en desir ; que vous les nourrissez dans ce cruel projet ; que déjà même vous avez pris avec eux des mesures secrètes pour vous assurer de ma dépouille ; que votre ambition seule vous attache au calvinisme ; que dans le fond du cœur vous le méprisez, bien loin d'y ajouter foi ; qu'enfin vous ne vous servez des erreurs de la nouvelle secte que comme d'autant de degrés par où vous espérez vous élever jusqu'à mon trône. Voilà vos crimes ; ils sont connus. Répondez maintenant.

Bourbon, quoiqu'innocent, ne put s'empêcher toutefois de montrer un visage altéré & de faire entendre une réponse animée : : Qui ? moi ! que j'aye conçu la criminelle ambition de régner en votre place ? Non, jamais cet odieux projet n'est entré dans mon ame. Ah ! si je connoissois les infames ennemis qui m'ont peint à vos yeux sous des traits aussi horribles, j'en jure par votre trône, & pour dire encore plus, j'en jure par vous-même, que j'irois dès ce pas en tirer la vengeance la plus éclatante. Guise vient de se réconcilier avec moi. Dès-lors il ne m'est plus permis de me souvenir de ses premières injustices, & j'écarte tous soupçons, quelques légitimes qu'ils soient peut-être. Sans ce puissant motif, j'irois, oui, de ce pas, j'irois lui demander raison de ses calomnies, & sa mort m'en vengeroit bientôt ; mais il doit me suffire aujourd'hui que ma conscience ne me reproche aucun sentiment d'infidélité à mon Roi. Je respecte en vous l'héritier légitime de la couronne. Ce bras, loin de lever l'étendart de la rébellion, fera toujours armé pour défendre votre cause, & mon sang est prêt à couler pour vous jusqu'à la dernière goutte. Je confesse en-

eore , & ce fecond aveu n'est pas moins sincère , je confesse que je suis attaché de cœur & d'esprit à la réforme. Elle a fait briller à mes yeux une nouvelle lumière : je n'ai pu les fermer à son éclat. Je l'ai suivie avec la bonne foi qui m'est naturelle. L'ambition n'entre pour rien dans l'attachement que ma bouche lui a jurée , & jamais Condé ne fera un si coupable usage des choses sacrées. — Et comment osez-vous m'avouer ainsi votre infidélité à la loi de l'état & de vos peres ? — La croyance de l'état & de mes peres n'est point une règle pour moi. Je pense , je crois ce que je veux , & nul homme sur la terre n'a le droit de m'en demander compte. Je ne le dois qu'à l'Être Suprême qui habite dans les cieux , & qui est au-dessus des Rois. — Mais cet être Suprême , que vous attestez , m'a fait dépositaire de son pouvoir. Chargé de défendre sa gloire , c'est à moi de punir ceux qui outragent la loi sacrée qu'il a prescrite à la terre. Je vous déclare donc que je veux , que j'entens que dès ce jour , à l'instant même vous retourniez au culte catholique. — Je vous l'ai déjà dit , Sire , les droits de ma conscience sont au-dessus du pouvoir des Rois. — In-

folent ! songez-vous que je n'ai qu'à dire un seul mot , & que vous n'êtes plus. — Hé bien , prononcez-le ce mot ; & vous verrez si je fais mourir pour défendre ma foi. Le Monarque en fureur se lève à ce mot : : Tu vas trouver ce que tu demandes. Il s'approche à grands pas du cabinet où sont cachés ses satellites ; il ouvre la porte lui-même : *Je le livre à la mort* , s'écrie-t-il ; & soudain, s'élançant sur le Prince , six meurtriers armés chacun d'un poignard. Condé les voit approcher sans pâlir. Il porte la main à son épée , se retire dans un angle de la chambre ; & là , déployant toute son adresse , il se défend contre la troupe meurtrière. Déjà son épée a couché sur le marbre deux de ses assassins. Au bruit de leur chute , au cliquetis des armes , aux cris du Prince , les courtisans assemblés dans la chambre prochaine , entrent en foule. Guise est à leur tête. Il venoit triomphant recueillir le fruit de son crime. O surprise qui le glace d'effroi ! il voit Condé protégé de son seul courage , se défendre ainsi qu'un lion intrépide , malgré plusieurs blessures dont son bras est couvert & d'où son sang coule en abondance. L'aspect du Lorrain , en même-tems qu'il rassure le

foible Monarque , qui attendoit en tremblant l'issue de ce sanglant combat , ranime la fureur du Prince :: Monstre , qui m'as fait tomber dans le piège , s'écrie-t-il , approche , & ce fer tout fouillé du sang de tes infâmes ministres , va se rougir plus heureusement du tien. Approche ; que je t'arrache la vie. Au même instant , il s'ouvre un libre passage à travers les quatre assassins que son intrépidité glace de crainte & disperse , il se précipite vers Guise : défends-toi , lui dit-il ; je veux bien encore te faire cette grace : défends-toi. Comme il achevoit ces mots , les gardes arrivent en grand nombre ; ils environnent le Prince ; Condé ose se défendre contre eux. Son épée , dont l'œil suit à peine la rapidité , en couche trois sur le marbre , en blesse plusieurs autres ; mais enfin , accablé par le nombre , son glaive lui est arraché. Affoibli , percé de coups , tout sanglant , il frémit , il s'écrie , il menace encore. Guise toutefois n'ose point ordonner qu'un assassinat le délivre de ce rival redoutable :: Qu'on le traîne , dit-il , à la tour , & que le capitaine des gardes en réponde à sa Majesté. Aussi-tôt le Prince est conduit hors du palais , au milieu d'une

escorte nombreuse dévouée toute entière à l'autorité du Lorrain. Un morne silence règne partout sur son passage. La nouvelle de ce tragique événement est déjà répandue dans la ville. Une voix générale l'a portée jusqu'aux oreilles d'Éléonore, avant qu'elle fût arrivée à son palais. Une froideur mortelle s'empare d'abord de tous ses membres; mais enfin revenue à la vie, sa tendresse la ramène précipitamment vers les lieux où Guise, le barbare Guise l'a séparée de son époux. Au détour de la première rue, ses yeux égarés découvrent, au milieu d'une épaisse cohorte, le Prince, pâle, défiguré, les cheveux en désordre & les vêtemens ensanglantés. A ce spectacle, ses pleurs, ses cris redoublent; elle vole à lui, mais les gardes la repoussent avec inhumanité : : Eh quoi ! s'écrie-t-elle, on me défend d'approcher de mon époux ! Ah ! de grace, que je puisse l'embrasser encore. Elle tombe aussi-tôt aux genoux du chef de la troupe : : Vous avez une épouse, lui dit-elle ; vous l'aimez, elle vous aime ; si vous étiez à la place de Bourbon, & qu'elle implorât la grace que je sollicite, voudriez-vous que cette grace lui fût refusée ? Que



mes larmes, que mon désespoir vous attendrissent ! Songez que c'est pour la dernière fois peut-être que je parle à mon époux ; que je le vois pour la dernière fois. Le chef, toujours plus inflexible, ferme l'oreille à ces tendres prières. Il contraint la Princesse à se relever, & cependant il poursuit sa marche. Eléonore, en déchirant ses vêtemens, en meurtrissant son sein, toujours errante au milieu de la cohorte inhumaine, tantôt la suit, tantôt la précède. Condé, l'œil sans cesse attaché sur elle, la suit de la voix & du geste. Il arrive à la porte de la tour. Alors le désespoir d'Eléonore redouble ; ses cris deviennent plus déchirans. Tout-à-coup Condé s'écrie : : Adieu, chère & malheureuse Princesse, adieu : vis pour me venger. Il détache alors son écharpe toute dégoûtante de son sang, rassemble ses forces épuisées & la jettant au-dessus de la tête de ses gardes à la Princesse qui lui tend les bras : : Conserve précieusement, ajouta-t-il, ce témoin du crime, & lorsque mon fils aura atteint la force de la jeunesse, déploye cette écharpe à ses yeux ; dis-lui que le sang dont elle est rougie est le sang de son père, & qu'il doit renoncer à vivre plutôt

qu'à me venger. Il achève à peine, & il est entré dans la tour, & la porte en est déjà fermée sur lui.

Eléonore perd aussi-tôt l'usage de ses sens. Elle reste sans couleur étendue sur le seuil de la prison. Envain prodigue-t-on mille secours à cette femme infortunée ; sa vie ne peut se ranimer : Elle est morte, s'écrie le peuple témoin nombreux de cette scène attendrissante ; elle est morte ; elle a devancé son époux dans la nuit du trépas. Déjà quelques mains généreuses s'apprêtent à l'enlever, lorsqu'elle r'ouvre une foible paupière, lève avec peine sa tête appesantie, cherche des yeux son époux, & le désespoir lui rendant toutes ses forces, elle s'élançe sur la porte de la prison, y attache ses mains, y colle ses lèvres : Ici, s'écrie-t-elle, ici j'ai perdu Condé, ici je veux mourir. Et malgré les tendres prières de la foule qui l'environne & qui la presse de se retirer, elle s'obstine à demeurer ; mais tout-à-coup elle se relève, marche à grands pas vers son palais, y retrouve son fils que sa gouvernante avoit emporté à l'instant que la voix publique avoit annoncé le malheur de Condé, & le prenant dans

ses bras : : O toi, le seul bien qui me reste, toi ; pour qui seul je consens à vivre, si ton père doit mourir, jeune enfant, viens, allons ensemble tenter un effort sur le cœur de François. Ton âge, ta foiblesse, ton innocence auront peut être plus de pouvoir que mes larmes. En parlant ainsi elle dirige ses pas vers le séjour du monarque. Elle arrive dans l'appartement où son époux s'est long-tems défendu contre l'audace de ses assassins. Le sang qu'il a versé inonde encore le marbre ; elle le voit, & ses yeux s'en détournent avec horreur : : O Dieu, s'écrie-t-elle ! c'est le sang de mon époux. Par-tout je le retrouve, par-tout il me poursuit. Et ses genoux foibles, chancelans font prêts à se dérober sous elle.

Cependant Eléonore commande à sa douleur ; elle arrive à la porte de la chambre où François s'est retiré. On lui apprend que le monarque n'est point visible, que le trouble où l'a jetté la scène tragique qui vient de se passer, a si fort accablé la foiblesse de sa fanté qu'il est étendu presque mourant dans son lit. Elle persiste à solliciter la grace de l'entretenir un instant, de tomber à ses genoux. Tous ceux qui gardent le prince, vendus

aux Guises, la refusent, la repoussent cruellement : : Eh ! quoi , s'écrie-t elle , tous les cœurs sont donc devenus d'airain. En parlant ainsi , elle se jette sur un siège , & fait retentir le fallon du bruit de ses sanglots entrecoupés de plaintes douloureuses ; l'enfant qu'elle porte dans ses bras , effrayé sans doute de ces longs soupirs auxquels son oreille n'est pas encore accoutumée , semble la fixer avec une attention qui n'est pas ordinaire à son âge. Eléonore s'en apperçoit : : Oui , mon fils , lui dit-elle dans son égarement , comme s'il étoit capable de l'entendre ; oui , ta mere est malheureuse. Jamais , non jamais épouse ne le fut autant que moi.

Plusieurs jours depuis la captivité de Louis s'étoient écoulés , & François , par les conseils de Guise , avoit déjà choisi dans le parlement de Paris quelques magistrats chargés *par commission* de prononcer un arrêt de mort contre le prince. Ces sénateurs que le Lorrain a achetés à prix d'or , renoncent ainsi au droit sacré dont jouit leur auguste compagnie de juger d'accord avec les grands du royaume , un pair coupable envers les loix. De juges nés qu'ils étoient des crimes

reprochés à Bourbon , ils ne rougissent pas de se laisser transformer en simples commissaires , en lâches ministres de la haine du Lorrain. Ces juges de l'iniquité se rendent en diligence à Orléans. On les introduit dans la tour ; ils s'asseyent sur un tribunal pros crit par la loi , & ordonnent qu'on amène Bourbon à leurs pieds.

La prison s'ouvre. L'officier auquel est remis le soin de conduire le prince , fût de l'impunité , lui ordonne insolemment de le suivre : : Où me conduis-tu , demande Condé ? — Au tribunal qui doit te juger. A cette impudente réponse ; le prince furieux éclate , s'écrie , menace. Va , je ne te crains point , ajoute l'officier : & douze satellites environnent Condé , le forcent à marcher , à traîner le poids des chaînes qui l'accablent. A la lueur d'un flambau , il s'avance lentement à travers de longues voutes , dont la nuit qui règne alors a redoublé les épaisses ténèbres. Ces voûtes , pareilles à celles qu'on nous peint dans le tartare , retentissent sourdement du bruit des fers qui l'oppriment. Il arrive enfin à la chambre où ses juges sont assis. Un profond & morne silence s'étend dans ce séjour qu'éclaire une seule &

foible lumière. Une voix se fait entendre :: Où est le coupable ? — Le voici, répond l'officier, & la cohorte, dont il est le chef, se retire avec lui. Condé, plein d'une héroïque audace, parcourt d'un œil intrépide le tribunal illégitime qui va prononcer contre lui. Celui des sept magistrats qui, par plus de bassesse, a mérité de les présider, élève la voix :: Que cherchez-vous ainsi des yeux ? — Mes juges ; & je ne les vois pas. Cette fière réponse étonna le lâche sénateur qui rougissant de honte ne put trouver de long-tems l'usage de la voix. Mais son ame reprend enfin sa première fermeté. Il adresse de nouveau la parole à Bourbon ; il l'interroge. Celui-ci le fixe un instant sans répondre, puis interrompant tout-à-coup le silence qu'il garde :: Je veux bien une seconde fois t'adresser la parole : écoute, & rougis. Je suis prince. En cette qualité, je n'ai de juges que les chambres du parlement assemblées avec les pairs du royaume. Tout autre tribunal n'existe pas pour moi. Il dépend sans doute de l'insolent ministre dont la lâcheté m'a fait tomber dans les liens qui me chargent, il dépend de lui, lorsque je suis captif, de livrer mon sort à des

juges vendus à sa haine. Il dépend de ces infâmes magistrats de m'envoyer à la mort : j'y suis tout préparé. Voilà ce que j'avois à te dire : tu n'auras plus un seul mot de Condé. Il se tait, & le chef des commissaires multiplie envain ses interrogations. Le prince reste enfermé dans le profond silence qu'il a promis. Bientôt son arrêt de mort lui est prononcé comme à un citoyen coupable de leze-majesté divine & humaine au premier chef. Cet arrêt inique, le prince l'entend sans pousser la moindre plainte. Il se contente de ne point quitter de l'œil le premier de ses juges. Il ne se permet que ce noble moyen de faire éclater l'indignation dont son grand cœur est enflammé. On rappelle les gardes. Qu'on le ramène en prison, dit le juge ; demain le roi confirmera notre arrêt ; & demain Condé en subira la rigueur. On obéit, & le tribunal se sépare. L'arrêt prononcé contre le prince est remis à Guise, qui, pour dominer la foiblesse du monarque, repand dès le jour même la nouvelle que Condé va mourir en criminel, & que François a signé cet arrêt de mort.

Dans un instant le bruit en est porté aux oreilles  
de

de tous les citoyens d'Orléans. Les fanatiques admirateurs (& c'est le plus grand nombre) se répandent dans toutes les maisons, & publient que l'état & la religion catholique, long-tems menacés d'une ruine entière, vont, par la mort du chef des réformés, reprendre un nouveau lustre. Leur démente va si loin que, durant la nuit, ils chargent de lumières nombreuses les fenêtres de leurs maisons.

Cette allégresse publique apprit à Eléonore que dès le jour suivant elle n'auroit plus d'époux. Qu'on juge de la douleur de cette auguste princesse, par celle qu'elle avoit fait éclater à Nérac, lorsque le prince l'a voulu délaisser pour quelques jours seulement. Son fils étoit entre ses bras; elle le rejette; sa raison se trouble; l'égarement s'empare de tous ses esprits: l'œil effaré, elle sort de son palais, traverse à grands pas toute la ville, déchire ses vêtemens, se meurtrit le sein, criant sans cesse & prononçant ces mots :: Je perds mon époux. Enfin, épuisée de fatigue & de douleur, trop foible pour supporter ce double fardeau, elle s'arrête, tombe en défaillance au milieu de la voie publique. Le hazard veut que ce soit aux



portes du palais de Guise. Le peuple l'entoure, se presse autour d'elle. Guise sort en ce moment pour se rendre chez le roi, tenant à la main l'arrêt de mort qu'il va faire signer. A l'approche du Lorrain la foule se divise, s'ouvre; il voit Eléonore & la reconnoît. L'aspect d'une princesse aimable, belle & vertueuse, réduite à cet état d'humiliation & de désespoir, imprime à son corps un froid faisissement. Il sent que son cœur se resserre. Sa main tremblante est prête à laisser tomber le fatal papier, quand tout-à-coup, honteux de s'être laissé surprendre d'un foible regret, il détourne la vue & se retire. Eléonore, rendue entièrement à elle-même, r'ouvre les yeux, reconnoît Guise, & la douleur & l'amour qu'elle a pour son époux l'emportant sur l'orgueil de sa naissance, elle s'élance après le Lorrain, l'arrête par les plis de ses vêtemens, & dans la posture d'une suppliante, demande avec larmes qu'on épargne Condé, qu'on le rende à son épouse & à son fils. Guise, l'insolent Guise demeure inflexible, & comme s'il redoutoit de se laisser attendrir, ferme les yeux, détourne la tête, & ne répond que ces mots désespérans : je ne le

puis. Et tout-à-coup il s'échappe des mains de la princesse.

Il entre chez le roi à l'instant que Renée (1), fille de Louis XII, & duchesse de Ferrare, étoit sur le point d'en sortir. Cette princesse, attachée

---

(1) C'est encore sur le témoignage de l'histoire qu'on s'est appuyé pour introduire dans cet ouvrage ce nouveau personnage d'une fille de sang royal. M. du Thou nous apprend que la nouvelle de la captivité du prince de Condé remplit Renée de France, duchesse de Ferrare d'indignation contre le duc de Guise, qu'elle la témoigna assez publiquement, qu'elle osa dire au Lorrain, que quiconque avoit donné un pareil conseil au roi, étoit grandement coupable, & que si elle étoit arrivée avant l'emprisonnement du prince, elle auroit bien sçu trouver le moyen d'empêcher qu'on fît au sang royal un pareil affront. Ajoutons à cela la note qu'on lit à la fin du deuxième chant de la *Henriade*. « On prétend que madame Renée de France, fille de Louis XII, & duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt de mort. »

D'après cela, toute la conduite que Renée tient dans cet ouvrage devient de la plus grande vraisemblance. Souvent il en a fallu beaucoup moins à nos maîtres pour introduire dans leurs chef-d'œuvres, des personnages à qui ils ont prêté des actions qu'ils n'ont jamais faites, mais qu'ils ont pu faire.

aux erreurs de la réforme , s'étoit hâtée d'abord après la mort d'Hercule d'Est son époux , de quitter l'Italie , où les nouveaux sectaires étoient cruellement persécutés. La crainte du despotisme de Rome , autant que l'amour de la patrie , l'avoient ramenée en France. François II , plein de respect pour une princesse de son sang , avoit senti à sa présence une partie de ses forces se ranimer , & l'avoit accueillie avec une noble bonté. Il venoit de lui assigner pour retraite la ville & le château de Montargis , dans l'espérance qu'un si gracieux traitement ne seroit point condamné par son insolent ministre , à qui Renée avoit donné en mariage , depuis quelques années , Anne d'Est , sa fille aînée. La duchesse , informée par le roi lui-même de la captivité de Condé , ne voit d'autre moyen d'arracher le prince au supplice que d'user du pouvoir que lui donne sur le duc de Guise son titre de belle-mère. Sa générosité & la foi qu'elle donnoit aux dogmes du parti dont Condé étoit le chef , lui faisoient un devoir d'embrasser la défense du prince. Elle se lève avec le dessein d'aller trouver son gendre , lorsqu'elle le voit paroître. A peine Guise a-t-il livré

son cœur aux épanchemens ou plutôt aux feintes démonstrations de l'amitié, que François, le foible François témoigne son impatience d'apprendre ce que les lâches commiffaires ont ordonné de Bourbon :: Sire, lui répond le miniftre, demain votre majesté n'aura plus rien à crâindre de ce rebelle fujet. Les magiftrats que vous avez nommés pour le juger, ont prononcé l'arrêt de fa mort. Il ne s'agit plus que de lui donner le dernier fceau de votre autorité, en le signant vous-même : le voici cet arrêt. Il déploie alors le papier qu'il porte en fa main & le présente au monarque : : Non, s'écrie auffi-tôt la fille de Louis XII, en fe précipitant vers le lit du monarque, non, Sire, vous ne commettrez point cette cruelle injustice. Et vous, mon fils, dit-elle au duc de Guife, vous qui devez au roi des confeils d'équité & de fageffe, pouvez-vous l'exciter à une action auffi cruelle ! Quoi ! le fang de Louis IX, ce fang fi précieux à la nation, fi respecté de l'europe entière, ce fang qui coule dans les veines du roi & dans les miennes, il va rougir indignement un horrible échaffaud. Et quel crime a donc commis Bourbon ? Il ne croit point

à ce que Rome enseigne ; mais quel homme a le droit de lui demander compte de sa foi ? Notre conscience n'est-elle pas indépendante de tout pouvoir humain ? Ne relève-t-elle pas uniquement de l'être suprême ? & pensez-vous que le ciel ait besoin pour défendre sa cause que les maîtres de la terre répandent le sang de leurs sujets ? Le meurtre peut-il plaire au dieu de la bonté ? Il est le pere des hommes ; il les excuse ; il les pardonne , & nous voudrions en faire un tyran ! Sire , votre gloire m'est trop chère. Il ne sera pas dit que vous l'ayez jamais ainsi déshonorée. Mais vous croyez peut-être que la mort de Bourbon est nécessaire au repos de vos jours , à celui de la France ? Songez plutôt que vous allez allumer un embrasement qui fera long-tems à s'éteindre ; songez que tous les calvinistes , enhardis dès-lors à vous regarder comme leur persécuteur , s'armeront pour se défendre , qu'ils se croiront tous les excès permis ; que vos courtisans , vos ministres , tous les catholiques , vous-même , sire , vous deviendrez le but de leur religieuse fureur. Vous avez donné l'exemple de la barbarie , il faudra bien qu'ils l'imitent ; & si , dans l'horreur de ces

désordres civils , vous tombez leur victime , reconnoissez alors le fruit de vos rigueurs , & dites : je l'ai bien mérité.

Ce discours éloquent jetta l'étonnement & le trouble dans l'ame du monarque. La sentence de mort que le duc lui avoit remise échappa de ses mains. La fille de Louis XII la prend avec une généreuse audace , & s'approchant du foyer pour la livrer aux flammes , Guise se jette au-devant d'elle , l'arrête , lui arrache des mains le funeste papier , retourne avec lui à la couche du monarque , & convaincu qu'un nouvel effort en ce moment décisif va le rendre triomphant de tous les obstacles :: Sire , dit-il , fermez votre cœur à cette crainte pusillanime. Point de foiblesse aujourd'hui , elle vous perdrait. J'ose dire que je n'ignore point l'art de gouverner ; & c'est ce même art qui me fait une loi de solliciter pour cet arrêt votre seing & votre sceau royal. Prenez , sire , ajoute-t-il en lui présentant une plume , prenez & signez. C'étoit le sort de François de céder toujours à la voix de celui qui le sollicitoit le dernier. Le monarque prend la plume des mains de son ministre ; & l'arrêt est signé.

La duchesse de Ferrare fort transportée de honte , de dépit & de fureur. Ce n'est qu'avec effroi qu'elle pense que le barbare Guise est l'époux de sa fille ; ses yeux versent des larmes sur le destin de Bourbon ; mais tout-à-coup un grand projet semble l'occuper. Ses pleurs se tarissent ; son air devient rêveur , son œil fixe s'attache à la terre ; enfin elle se rend auprès d'Eléonore , l'embrasse , la presse tendrement dans ses bras : : Je connois vos malheurs , lui dit-elle , & mon cœur les partage ; mais que l'espoir renaisse dans votre ame , ainsi que dans la mienne. Il vous reste un moyen de sauver votre époux. Eléonore renait à ces mots : : Eh ! quel est il ce moyen , s'écrie-t-elle ? Ah , princesse ! parlez. Renée lui fait part aussi-tôt du dessein qu'elle a conçu : : Je me charge , lui dit elle , de vous faire ouvrir cette nuit les portes de la tour. Celui à qui la garde en est confiée me doit sa fortune. Il vous permettra de voir , d'embrasser encore une fois votre époux : cela doit vous suffire. Elle lui développe alors le reste de ses pensées. Pour moi , dit-elle en finissant , je vais faire en secret tenir des chevaux tout prêts. Ensuite je me rendrai ce

jour même au lieu de ma retraite. Votre époux viendra m'y trouver. Le château de Montargis lui servira d'asile. Eléonore reçoit avidement l'espérance qu'on lui présente. Les deux princesses s'embrassent encore & se séparent.

Déjà l'officier, gardien de la tour, s'est laissé vaincre aux pressantes sollicitations de Renée. Il consent qu'Eléonore entre dans la tour pendant le silence de la nuit, qu'elle entretienne en secret son époux durant une heure entière. Cette légère faveur dont il ne prévoit pas la suite, ne lui semble point une infidélité à son devoir; il la regarde plutôt comme un acte de générosité dont son cœur s'applaudit. A ce premier soin, Renée en fait succéder d'autres non moins importants. Lorsqu'enfin elle a fait tout ce qu'elle a cru nécessaire à l'évasion du prince, elle se hâte de voler vers Montargis & d'en prendre possession, afin que Bourbon y trouve un asyle assuré.

La nuit arrive. Eléonore en habits funèbres & couverte d'un grand voile qui la cache, se présente à la porte de la tour. L'officier l'ouvre devant elle. Il la conduit à celle de la prison de Condé; & lui remettant dans les mains une lampe



semblable à celle qui veilloit autrefois suspendue dans les tombeaux : : Vous le sçavez , Madame , je ne puis vous donner qu'une heure : songez-y bien de grace , & ne me forcez pas à une action de contrainte qui répugneroit à mon cœur.

Il la quitte à ces mots ; & la princesse pâle & tremblante sur ses genoux , pénètre dans l'enceinte du cachot. Tandis qu'elle marche à pas lents , ses yeux errans autour d'elle dans la profondeur du souterrain , cherche le prince perdu dans un angle de cette obscure prison. Il fut longtems invisible. Eléonore l'apperçoit enfin. Mais , dieux ! dans quel état s'offre-t-il à sa vue ! Succombant sous l'excès de la douleur qui déchiroit son ame , lorsqu'il a pensé que la mort alloit pour toujours l'arracher à son épouse & à son fils , il s'est endormi d'un sommeil pénible & bien plus cruel que le supplice qu'on lui destine. Au moment que la princesse , guidée par la sombre lueur de la lampe qu'elle porte , le découvre & marche à lui , en ce moment un songe affreux le poursuit & l'obsède. Il lui semble voir son épouse aux genoux de Guise , demandant grace pour Condé , & Guise la repoussant avec tout le dédain de

L'orgueil :: Eléonore, s'écrie-t-il ! Eléonore ! lève-toi. Peux-tu consentir à t'abaisser devant ce monstre ? Va, livre-moi à l'injustice de mon sort : je sçaurai bien mourir. Ainsi parloit tout haut le prince, quoiqu'il fût plongé dans le sommeil. Tous les traits de son visage étoient altérés ; l'indignation s'y voyoit profondément empreinte :: Que dis-tu, cher époux, s'écrie Eléonore, qui se penche vers lui & le frappe doucement de sa main pour l'éveiller ? Calme, de grace, l'agitation de ton ame. Condé s'éveille tout troublé. Son œil, blessé de la lumière qui le frappe, demeure quelque tems sans pouvoir reconnoître sa tendre épouse. Elle lui parle encore, & le son de cette douce voix l'étonne :: Est-ce toi, chère Eléonore, dit-il ? est-ce toi que je vois ? Que cherches-tu dans cette horrible demeure ? Pourquoi venir irriter mon désespoir & le tien ? Eléonore pose à terre la lampe qui les éclaire, se précipite dans les bras de Condé :: Je viens pour te sauver, répond-elle. Tu peux vivre encore si tu le veux, & tu le voudras sans doute. Ecoute-moi. Alors la princesse lui fait le récit de tout ce que la fille de Louis XII a fait pour empêcher l'exécution de

son arrêt de mort , & de l'inutilité de ses prières. Mais , ajouta-t-elle , le château de Montargis que François lui a donné pour retraite , & où elle s'est déjà rendue , peut t'offrir un premier asyle. Prends mes vêtemens , donne-moi les tiens , & sort de cette prison. Tu trouveras à la porte de la tour un de tes écuyers & un char tout prêt à te conduire rapidement auprès de Renée. . . . Mais tu parois te refuser à ce que je te propose. Et pourquoi ? Mes jours ne seront pas en danger ; ce n'est pas à moi que la haine de Guise osera s'en prendre , je l'aurai trompé impunément. — Le moyen de salut que vous m'offrez , interrompt le prince ; jamais , non , jamais je ne l'embrasserai. Qui ! moi ! je laisserois ici mon épouse exposée à la fureur de Guise , d'autant plus à craindre qu'elle se verra trompée. Je le connois trop bien à présent le barbare. Tous les moyens de vengeance sont chers à son cœur. Il sçait trop mon amour pour toi , pour ne pas chercher à me tourmenter dans mon épouse. Je te le répète , non , jamais je n'embrasserai un si cruel moyen de salut. Il laisse alors son épouse gémir , pleurer : son cœur demeure inflexible. Mais qui peut résister long-

tems au pouvoir que les larmes donnent à la beauté, à l'amour ? Eléonore parvient à le convaincre qu'il n'a rien à craindre pour elle ; que, même, si elle lui est chère, il ne lui reste que le parti qu'elle lui propose, pour vivre encore pour son fils & pour elle. Condé se rend enfin ; l'échange de leurs habits est déjà faite. Le prince se jette dans les bras de son épouse & s'obstine à la couvrir de ses plus ardens baisers, en pleurant sur elle. Rompons cet entretien, dit Eléonore, en faisant un dernier effort sur sa douleur, & mets à profit le tems où nos ennemis reposent, si toutefois le crime peut reposer. A ces mots, elle force le prince à se retirer. Adieu, cher époux, lui dit-elle, adieu. Réserve tes caresses pour des tems plus heureux : ne songe plus qu'à fuir : tu le peux sans danger. Encore une fois, adieu. Ta chère Eléonore ne feras pas long-tems à te rejoindre. Le prince s'avance alors tristement vers les portes de la prison. Il jette enfin un dernier regard sur son épouse. Il sort. L'officier, trompé par son déguisement, le conduit en silence jusqu'à la porte extérieure de la tour ; & déjà Bourbon a joint son écuyer. Un char attelé de chevaux

rapides les emporte l'un & l'autre vers Montargis. Des relais que Renée avoit eu la prudence de disposer après elle sur la route favorisent la fuite du prince. Il arrive enfin auprès de la duchesse, une heure avant la naissance du jour.

En ce moment, Guise, réveillé, tourmenté par la haine, pressoit l'exécution de l'injuste arrêt prononcé contre le prince. Déjà l'échaffaud est dressé; déjà le peuple avide de spectacles, y court en foule. Les uns, & c'est le plus grand nombre, regardent le supplice destiné à Bourbon comme un acte légitime d'autorité nécessaire au maintien du catholicisme; les autres bien différens des premiers, gémissent en secret de voir un jeune roi qui maîtrisé impérieusement par un ambitieux étranger, ne craint point de livrer au glaive des bourreaux la tête innocente d'un prince de sa maison, d'un héros à qui la patrie pouvoit devoir un jour les services les plus signalés. Tandis que les spectateurs se livrent à ces différens sentimens; tandis que Guise, invisible & présent derrière une jaloufie qui cache une fenêtre, d'où l'œil domine toute la place, se repait déjà en espérance du meurtre qu'il a ordonné, arrive au

milieu d'une cohorte nombreuse Eléonore revêtue des habits de son époux, & voilée de ses longs cheveux répandus en désordre sur sa figure qu'ils cachent. Un silence profond règne à son aspect dans toute l'assemblée. La princesse monte avec intrépidité sur l'échaffaud. Là, rejetant tout-à-coup loin de ses épaules, le manteau qui les couvre, & relevant sur sa tête les cheveux flottans qui l'ont déguisée, elle montre aux yeux étonnés des spectateurs les traits d'une belle femme :: Français, s'écrie-t-elle, reconnoissez l'épouse de Condé. J'ai trouvé le moyen de l'arracher à la fureur de ses ennemis, & je viens, s'il le faut, mourir à sa place. A ces mots, un cri de surprise s'élève de tous les côtés; le bourreau épouvanté s'écarte par respect, & le glaive prêt à frapper lui échappe des mains. Bientôt les cœurs les plus féroces s'attendrissent sur elle :: Qu'on fasse descendre la princesse, s'écrie-t-on, qu'elle descende, que la liberté lui soit rendue! Guise, confus & dépité de voir ainsi ses espérances trompées, se retire en frémissant. La princesse, redevenue libre, est ramenée en triomphe à son palais, par ceux-mêmes qui attendoient, avec le plus de fureur, la mort de son époux,



On se sépare , & Guise se rend à grands pas chez le monarque , à qui il va faire le récit de la scène inattendue dont ses yeux ont été les témoins. Eléonore est mandée sur l'heure. Elle arrive. Envain François exige d'elle qu'elle révèle l'asyle de son époux :: Sire , lui dit-elle , comment vous flattez-vous que jamais ma bouche vous l'apprenne ? & ne sçais-je pas que j'affassinerois Condé ? Vous êtes bien le maître de m'envoyer au supplice : l'échaffaud est encore dressé ; mais la mort la plus cruelle ne m'arrachera point mon secret. Ah ! loin de me condamner , songez que je vous ai épargné un crime. Elle se tait ; & le roi , dont la bonté naturelle ne peut se résoudre à menacer une princesse vertueuse , lui permet de se retirer. Guise en frémit. A peine a-t-il vu Eléonore s'éloigner , qu'il insinue avec adresse au roi que sa gloire est intéressée à découvrir la retraite de Bourbon , à l'en arracher , & à le traîner sur ce même échaffaud dont il s'est échappé. Le Lorrain avoit trop de pouvoir sur un prince aussi foible que François. Il l'amène bientôt à son avis. Déjà les ordres sont donnés de rechercher avec soin les lieux où Bourbon peut être retiré.

Les

Les émissaires de Guise ne furent pas long-tems sans le découvrir. Ils en informèrent le ministre , qui prévint sans peine combien il seroit difficile de le forcer dans la retraite de la fille de notre plus grand roi ( car Henri IV ne règnoit pas encore ). Cependant il lui députa un de ses lieutenans pour l'inviter à livrer Bourbon. La proposition du lieutenant fut rejetée avec mépris :: Rapportez à celui qui vous envoie , lui dit-elle , que dans le secret de son cœur il ne m'a pas crue capable de la lâcheté qu'il me propose. Lui , peut-être , il ne rougiroit pas de la commettre ; mais il doit y avoir quelque différence entre les Guises & une fille de France. Cette fière réponse n'étonna point le Lorrain : il l'avoit bien prévue. Il crut donc devoir passer jusqu'à la violence , certain que le foible monarque l'avoueroit de tout :: Prends , dit-il , à Malicorne , ( c'est le nom de ce lieutenant ) prends avec toi quatre compagnies de cheval , qu'elles amènent leur canon , empare-toi de la ville , places-y de tous côtés de l'artillerie , & force le château s'il résiste. Mort ou vivant , amène-moi Condé.

Malicorne , docile aux ordres du ministre , part



avec les troupes dont on l'a nommé le chef. Il s'avance durant la nuit, afin de dérober sa marche à tous les yeux. Il arrive. Dans un instant la ville est en sa puissance ; dans un instant le canon tourné sur elle, du haut des remparts la contient dans le respect. De-là, Malicorne s'avance en bon ordre vers le château, déploie les troupes autour de ses murs, & fait sommer de nouveau, par la voix d'un trompette, Renée de livrer Bourbon. Le château n'étoit défendu que par la cour & la maison de la princesse. A l'aspect des légions qui l'environnent, le trouble, la terreur se répandent dans son enceinte. Les femmes, les filles, les enfans, les vieillards pensent toucher au dernier instant de leur vie. On n'y entend plus que de longs gémissemens. Une foule nombreuse vient se jeter aux pieds de la duchesse. Elle demande avec des clameurs & des larmes qu'on sauve ses jours en livrant le prince. Les vœux de cette multitude épouvantée & sans armes arrivent aux oreilles de Condé. Il sort de son appartement, se présente à ses yeux : Vous tremblez, lui dit-il ; & Condé est à votre tête ! hé bien, puisque vous n'avez point le courage de

vous défendre, j'aurai, moi, celui de mourir; je vais me livrer sur la muraille à la fureur du premier canon. Il dit, & s'éloigne à grands pas. Renée l'appelle envain pour l'arrêter. Elle court après lui; le prince lui échappe; elle le suit; mais il arrive avant elle sur la muraille. Il se découvre tout entier à Malicorne :: Fais pointer ton canon sur moi, lui crie-t-il; mon trépas du moins fera celui d'un héros. Il est bien juste que je meure ainsi que j'ai vécu. En parlant ainsi, il reste immobile exposé au feu du canon. Malicorne, étonné de ce noble dévouement, hésite d'abord sur le parti qu'il doit prendre. Enfin il se décide, & se tournant vers le premier cannonier :: tire, dit-il, tire promptement. Renée arrive alors, se jette au-devant du prince qu'elle écarte d'une main, & de l'autre, s'adressant à Malicorne :: tourne aussi ta fureur contre moi. Que tardes-tu de finir d'un même coup les jours de Condé & les miens. Et vous, Français, vous que le souvenir de mon pere doit encore attendrir, vous que mes bienfaits ont toujours accueillis si généreusement en Italie, lorsque j'y règnois, & que vous y êtes venus porter la guerre, vous que je retirois dans

mon palais , lorsque vous étiez malade , vous à qui j'ai fourni si libéralement les sommes dont vous avez eu besoin pour retourner dans votre patrie , unissez-vous contre moi , & criez à Malicorne de confommer son lâche dessein. Voici l'instant , voilà le moyen de me payer de mes services. Que tardez-vous ? votre chef est prêt à vous satisfaire.

Ces reproches éloquens firent rougir les capitaines & les soldats. Le remords s'élève tout-à-coup dans leur cœur. Il les trouble ; il porte des larmes de honte & d'attendrissement à tous les yeux. Chacun rejette ses armes loin de lui. Un cri général se fait entendre :: Malicorne arrête & respecte notre bienfaitrice , la fille de Louis XII , de notre pere , du pere de tous ses sujets , arrête , arrête. Et dans l'instant les quatre compagnies se tournent vers la ville & se retirent. Malicorne cherche envain à les rappeler. Il est lui-même emporté par le nombre. Le siège du château est levé :: Prince , dit alors Renée à Condé , profitez de ce moment pour abandonner cet asyle , où vos jours ne font point en sûreté contre l'audace de Guise. Fuyez promptement , & retirez-

vous dans les provinces de votre appanage , dans ces provinces où les calvinistes en grand nombre , formeront un sûr rempart autour de vous ; où du moins vous êtes sûr de mourir les armes à la main.

Bourbon embrasse sans différer ce prudent avis. Il se cache sous l'obscurité d'un habit vulgaire ; il monte à cheval , accompagné d'un seul écuyer , & sort du château. Il en avoit à peine franchi le pont , qu'Eléonore , portant son fils entre ses bras , se présente à sa vue. Elle s'étoit dérobée à la vigilance inquiète de Guise , & venoit se rejoindre à son époux. Condé lui donne de rapides embrassemens : : Je fuis , lui dit-il , & pour comble d'infortune , le tems qui me presse ne me permet pas de vous emmener ; mais nous nous réunirons bientôt. Je revole vers Nérac. Je vous informerai de mon arrivée , & vous viendrez alors vous réunir à l'époux qui vous adore. En parlant ainsi , des larmes s'échappent de ses yeux , se mêlent à celles que répand la princesse. Il s'arrache aux tendres embrassemens de l'amour & de la douleur , donne un baifer à son fils & presse de l'éperon son courrier qui l'emporte & fuit comme un trait.

Cependant sur le bruit de l'expédition de Malicorne, dont l'heureux dénouement étoit encore ignoré, les habitans de Nérac, tous dévoués aux Bourbons, & par conséquent ennemis implacables des Guises, s'étoient assemblés en tumulte sur la place publique. On ne doutoit point que le château de Montargis n'eût été forcé; que le prince ne fût retombé entre les mains de Guise, & qu'il ne fût prêt à subir le supplice honteux auquel il avoit échappé. Aux cris de cette multitude, aux larmes dont plusieurs baignoient leurs yeux, aux regrets qu'ils donnoient aux malheurs de Condé, on eut dit que la ville entière avoit perdu son pere. Au milieu de ce tumulte de désespoir, un gentilhomme d'une bonne maison du Périgord (c'étoit la Renaudie) s'avance dans l'assemblée. Son geste & sa voix demandent silence. Dans un instant les plaintes, les larmes, les gémissemens ont cessé. La Renaudie monte sur une petite éminence. Cet homme, doué d'une mâle éloquence, & sur-tout animé d'un esprit d'enthousiasme, qui, en nous entraînant nous-mêmes, passe rapidement aux autres & les emporte avec nous, cet homme à qui quelques circonstances

heureuses ont mérité les noms de sage & de brave :: Citoyens , s'écrie-t-il , il n'en faut pas douter , Condé est mort , oui , il est mort. Je l'ai vu cette nuit ; je ne me trompe pas ; il m'est apparu ; mais , Dieu ! dans quel état horrible ! mes sens en frissonnent encore. Ce n'étoit plus ce Condé dont le front altier annonçoit l'héroïsme , ce Condé qui déployoit dans les combats le courage le plus intrépide , & qui , après la victoire , bien loin d'étaler le faste & l'orgueil du triomphe , pardonnoit à ses ennemis & les combloit de bienfaits. Non , ce n'est point ainsi qu'il m'est apparu. Qu'il étoit différent de lui-même ! Brisé , meurtri de coups , il s'avançoit à pas lents , se foutenoit à peine ; son sang fortoit à gros bouillons de meurtrissures sans nombre , faites à ses membres. Sa voix foible & mourante se faisoit entendre à peine. Dans cet état , il s'est approché de mon lit ; il me frappe , il m'éveille :: Ami , s'est-il écrié , reconnois-tu Condé ? Voilà , voilà l'effet de la haine de Guise. Je meurs sur un échaffaud , en spectacle à tous les yeux , ainsi qu'un vil scélérat. Me laisseras-tu sans vengeance ? Non : je l'attends de ton amitié pour moi. Je la

veux prompte, je la veux éclatante, enfin je la veux digne de tous les deux. A ces mots, ranimant ses forces affoiblies, il recueille dans l'une de ses mains le fang qui coule de son cœur déchiré, m'en arrose, m'en couvre tout entier, & s'écrie :: Je te charge de mon fang; je t'en fais le dépositaire : venge-le, venge moi, venge notre parti. Que Guise expire d'une mort cent fois plus cruelle que la mienne. A ces mots il a poussé un dernier & pénible soupir. Ses forces se sont épuisées, & noyé dans son fang, il est tombé aux pieds de mon lit. Saisi d'horreur, je me lève, & son ombre errante autour de moi, me poursuit encore en ces lieux. La voyez-vous, l'entendez-vous, amis? son aspect & sa voix sont terribles. Le nom de Guise ne cesse de sortir de sa bouche. Amis, il faut la satisfaire. Que les plus déterminés d'entre vous s'unissent à moi; nous partirons, nous surprendrons le Lorrain; & cent coups de poignard purgeront la France de ce monstrueux tyran.

Tous les cœurs émus, entraînés par ce discours, partagent les transports de la Renaudie. Un cri universel s'élève dans les airs :: Que Guise meure, & que Bourbon soit vengé!

Cette voix retentissoit encore lorsque Bourbon parut au milieu de l'assemblée. La surprise, la joie, suspendent un moment la fureur des conjurés. Un nouveau cri s'élève :: Condé n'est pas mort ! Condé est sauvé ! — Oui, mes amis, s'écrie le prince, je vis, j'ai échappé après mille dangers à la barbare fureur des Guises. Que bénit soit le jour qui me rend le témoin de votre amour pour moi. Ce que je vois, ce que j'ai entendu m'attendrit & m'enflamme. Amis, je ne laisserai point oisifs de si nobles transports ; qu'ils servent à venger, non pas Condé, mais la majesté du trône ; mais l'autorité des loix ; mais la liberté de la patrie, objets chers & sacrés à vos cœurs & au mien, & que la tyrannie d'un étranger immole lâchement à son caprice. Ne croyez pas toutefois que sujet rebelle, je prétende m'armer avec vous contre le roi qu'il maîtrise. Avant que mon ame puisse concevoir ce projet, que la mort la plus honteuse & le mépris de l'univers s'attachent à mon nom & à ma personne. François est bon & juste ; mais il est jeune, & son corps flétri par la maladie ne lui permet pas de développer les vertus de son ame. Son ministre



est feul coupable, lui feul est digne de notre haïne. Jurez donc avec moi de ne dire, de ne faire jamais rien contre notre prince; mais engageons-nous auffi par le même ferment de ne pofer les armes qu'après la mort de Guife. — Nous le jurons, s'écrient tous les citoyens; nous en faisons le ferment. Auffi-tôt ils le figent & fe touchant dans la main, en témoignage d'union, ils chargent d'imprécations les perfides qui feroient affez lâches pour trahir leur foi (1). Condé reprend auffi-tôt la parole :: Amis, s'écria-t il, il s'agit maintenant d'aller à force ouverte enlever le ministre au milieu de la cour; que tous ceux parmi vous qui font état de porter les armes, fortent demain de la ville; qu'ils fe raffemblent dans la plaine : nous nous difpofons en ordre, & fans attendre plus long-tems, nous marcherons vers Guife. Notre camp fera peu nombreux à la vérité; mais nous le verrons

---

(1) On a transporté dans cette affemblée quelques unes des circonftances qui accompagnèrent la fameufe conſpiration d'Amboife. Ceux des lecteurs qui voudront connoître ce qui en eft emprunté, peuvent lire le récit qu'en fait M. Anquetil dans le premier tome de fon *Eſprit de la Ligue*, p. 44-64.

s'accroître sur notre route. Guise n'a été que trop soigneux de se donner des ennemis. Calvinistes, mécontents, tous vont se réunir à nous. Nos forces, dans peu, feront redoutables, & , je n'en doute pas, nous rendront maîtres du Lorrain.

On se sépare. Le reste du jour est employé aux préparatifs nécessaires au succès du projet. Au nombre des citoyens qui parut en armes le lendemain, on eut dit que tous les cœurs avoient contre Guise les mêmes motifs de haine & de vengeance que Bourbon. Il arrive au lieu du rendez-vous ; il y trouve une armée de sept mille hommes , tous *résolus d'attaquer , de frapper presque entre les bras du roi , un ministre revêtu de son autorité*. Avant midi, cette armée, créée, pour ainsi dire, en un clin d'œil, fut en marche. Ce que Bourbon avoit promis, arriva. De toutes les villes, de tous les bourgs, de tous les hameaux voisins des routes qu'il parcouroit, on venoit en foule se ranger sous ses étendards, tant étoit forte la haine que Guise avoit inspirée. Dans peu de jours enfin, Bourbon se vit en état d'exécuter ce qu'il avoit projeté, avec d'autant plus de facilité

que le Lorrain n'étoit point préparé à se défendre, puisqu'il ignoroit encore qu'une armée formidable s'avançoit vers Orléans. Bien loin au contraire de pourvoir à sa sûreté, il ne songeoit qu'aux moyens de se saisir encore du prince, qu'il vouloit absolument voir périr sur un échaffaud.

L'armée calviniste n'étoit plus qu'à une journée d'Orléans, lorsque Guise fut instruit du péril qui le menaçoit. Son premier soin fut de vouloir mettre le roi en sûreté. Ce monarque, affoibli par la maladie de langueur qui consumoit sa jeunesse, touchoit aux derniers de ses jours. Quand il apprit la révolte de ses sujets, il sentit que son aveugle confiance en son ministre les avoit poussés à cet excès : : *Mon peuple m'en veut*, dit-il au duc de Guise. *Que je puisse l'entendre, & je lui ferai raison. Je desirerois que pour un tems vous fussiez hors d'ici : il me seroit plus facile de l'appaiser.* Mais bien loin de se rendre aux vœux du monarque, Guise voulut profiter de ce premier moment de trouble & d'agitation, pour le faire enlever & transporter à Paris : : Et, non, non, s'écria François, qu'on me laisse dans Orléans ; je sens trop à ma foiblesse

que je vais mourir. Guise essaya vainement de lui faire prendre une résolution opposée : il ne gagna rien sur l'obstination de François : : Hé bien , sire , ajouta-t-il , demeurez parmi nous. La pensée que je dois vous servir de rempart , ne fera que m'enflammer davantage. En disant ces mots , il va donner des ordres qui doivent assurer la défense de la ville.

Bourbon parut bientôt aux pieds de ses murailles. Il leur livra un assaut vigoureux que les calvinistes soutinrent pendant un jour entier. Le prince & le ministre firent preuve l'un & l'autre de courage , autant que de prudence. Ils brûloient de se rencontrer. La fortune trompe long-tems leurs desirs. Enfin elle les rapproche : : Je te trouve donc sur un théâtre digne de moi , s'écria Condé ? C'est par la fourberie & la lâcheté que tu cherchas jusqu'à ce jour à me combattre : ces armes te sont inutiles maintenant ; fers-toi de ton épée ; qu'elle décide entre nous. A ces mots il s'éloigne des bords de la muraille dont il s'est déjà rendu maître , & s'élançe sur Guise avec toute l'impétuosité de la valeur & de la haine.

On vit alors les deux partis , l'œil fixé sur le combat de leurs chefs , suspendre leurs coups , comme d'un commun accord , & attendre d'eux en silence le destin de cette journée. Guise , plus maître que Condé de tous ses mouvemens , ménageoit prudemment ses forces , content d'abord de repousser son ennemi , & certain de le fatiguer à loisir. Condé , livré tout entier aux transports furieux qui le maîtrisent , frappoit sans relâche , & son épée errante au hazard brilloit comme un ciel orageux qui étincelle d'éclairs pressés. Le même hazard lui donna quelques succès. Deux fois il plongea son fer dans l'épaule du ministre , & l'en retirant deux fois toute rouge de sang : Rends la vie , lui cria-t-il , tu n'en as que trop abusé. Mais Guise , sans se troubler , lui porte enfin un coup si vigoureux , qu'il l'étend à ses pieds , sans force & presque mourant : Amis , s'écrie-t-il aussi-tôt , amis , enlevons d'ici Condé , la victoire nous appartient. En effet la chute du prince répandit sur-tout son parti une terreur si subite & si grande , que chacun en foule abandonne la muraille , & cherche à fuir sans livrer

le moindre combat. Les royalistes en firent un horrible carnage ; ceux qui échappoient à leur glaive , ou tomboient écrasés aux pieds des remparts , ou fuyoient à travers la campagne. Dans un moment la ville fut délivrée de toute crainte , & Condé ramené dans sa prison. Guise , attaché encore plus que jamais au projet de faire expirer Bourbon sur un honteux échaffaud , ordonne que tous les secours de l'art lui soient prodigués , afin que bientôt il recouvre une partie de ses forces : cruels secours dont le prince devina sans peine le barbare motif.

Tandis que Bourbon recouvroit lentement ses forces , la nouvelle de son malheur & de sa mort prochaine arrive aux oreilles de Renée & d'Éléonore. Comment peindre leur douleur & surtout le désespoir de l'épouse du héros ? Les cœurs sensibles se mettront aisément à la place d'une princesse qui long-temps le jouet de l'espoir & de la crainte , voit enfin le sort prêt à frapper le dernier coup. D'abord sa voix ne forme aucune plainte , l'excès de son malheur a tari la source de ses larmes , & la froide immobilité de la mort

a roidi tous ses membres. La duchesse de Ferrare cherche à la consoler : tous ses efforts sont vains. Réduite au silence , elle croyoit qu'enfin Eléonore alloit succomber à ses maux , quand tout-à-coup elle la voit se ranimer & l'entend qui s'écrie : : Revolons vers Orléans , montrons-nous aux yeux des états assemblés , & si mes cris & mes larmes ne gagnent rien sur eux , alors ne prenant conseil que de mon désespoir , j'irai , oui , j'irai moi-même chercher Guise dans son palais & le frapper d'un poignard. Voyez , madame , dit-elle à Renée , si votre amitié veut encore se joindre à moi. Renée l'embrasse , je vous suivrai partout répond-elle , & sans plus différer , elle ordonne que tout soit disposé pour un prompt départ. Eléonore se revêt alors des habits lugubres du deuil. Un long crêpe noir flotte sur ses épaules & revient , par dessus sa tête , tomber en voile sur son visage. Elle couvre son fils des mêmes couleurs ; elle veut que son char soit tout tendu de noir ; & que ses serviteurs portent aussi les livrées de la tristesse. Le reste du jour fut consacré à ces lugubres apprêts ; & dès l'aube renaissante ,

fante , les deux princesses montent dans le même char & s'acheminent vers Orléans.

Le sombre appareil qui les environne attire autour d'elles une foule curieuse qui les assiège & les suit jusqu'aux portes du séjour où la nation est assemblée. Eléonore dans toute la majesté de la douleur , se présente aux regards des états. Guise , assis au milieu des grands du royaume , frissonne au nom de la princesse qu'on annonce. Son émotion redouble lorsqu'Eléonore , relevant son voile , s'avance & dit : : Augustes représentans d'un peuple qu'un étranger opprime , c'est dans vos bras que je me jette pour arracher mon époux à notre commun tyran. Guise furieux se leve alors : : oui , c'est de toi que je parle , ajoute la princesse sans se troubler ; oui c'est de toi-même , & je ne te crains pas. Ici , ton pouvoir n'est rien. Guise , couvert de honte , se remet sur son siège , & la princesse poursuit. Elle retrace au souvenir des états un tableau frappant des vertus de son époux , des services qu'il a rendus à la France ; elle parle de ceux qu'on avoit droit d'en attendre , des insultes multipliées qu'il a reçues de la part



du Lorrain ; & cependant , ajoute-t-elle , le pur sang de nos rois coule dans ses veines , & vous souffririez qu'un étranger s'érigeât ainsi en maître , en despote , en tiran ! ah ! non ; plutôt garantissez Condé de la honte de l'échaffaud ; le sang de Louis IX seroit-il fait pour y couler ? Mais Guise veut parler. Sans doute il prétend me reprocher la rébellion du prince. Eh bien , Guise , j'y consens , mets Condé au rang des révoltés ; mais n'oublie pas de dire qu'on n'en vouloit qu'à toi seul , que les jours de François étoient sacrés pour eux ; dis sur-tout , dis que l'excès de tes injustices , que ton ministère tyrannique ont allumé ce feu de la discorde , qui peut-être fera longtemps encore à s'éteindre. Dis tout cela , & si tu l'oses , demande ensuite la mort de mon époux. Mais je te connois , tu ne rougiras point de ta demande. Altéré de son sang , tu brûles de le répandre. Ah ! puisque tu en as une si grande soif , je puis déjà commencer par te satisfaire. Elle déploie alors l'écharpe qui ceignoit les reins de son époux quand il avoit combattu contre ses assassins , & dont il s'étoit dépouillé en arrivant pour la pre-

mière fois aux portes de la tour. Elle la montre rouge encore du sang de Bourbon : : Viens la ravir , s'écrie-t-elle ; le sang de Louis t'appartient tout entier , viens , car si tu diffères plus longtemps à t'en emparer , crains que sa vue ne m'inspire ta fureur contre toi. L'assemblée , que frappe ce discours , ordonne à Guise , qui veut fortir , de rester , & nomme des députés , chargés d'aller sur l'heure , solliciter auprès du roi la grace du prince. Les députés étoient prêts à fortir lorsqu'on apprit que le roi venoit de succomber à sa longue foiblesse , que François II. étoit mort.

Aussi-tôt paroît dans l'assemblée Catherine de Médicis , tenant par la main son fils Charles IX. jeune frere du feu roi , dont il va occuper le trône. Une acclamation universelle reconnoît le jeune monarque. Il monte sur son trône. Sa mere s'assied un rang au-dessous de lui , & prend la parole. Après avoir donné de justes éloges & de légitimes regrets au monarque défunt , elle ne dissimule point les malheurs de son règne : : Mais ces malheurs peuvent être réparés , dit-elle. Ma régence que votre consentement unanime va

m'assurer ( car quel autre pourroit y prétendre ) fera , ainsi que mon cœur s'en flatte , l'époque de votre bonheur. Je promets , je jure entre les mains de la nation de me dévouer toute entière aux soins de la félicité publique. Et pour commencer par un trait mémorable , je brise les fers de Bourbon , j'annule l'arrêt de mort prononcé contre lui. Qu'il paroisse , je lui veux annoncer ma volonté. Amiral , dit-elle à Coligni , je vous charge de faire ouvrir sa prison & de l'amener dans cette assemblée. L'amiral sort. Eléonore , incapable de contenir la joye qui pénètre son cœur : : Quoi ! Bourbon est sauvé , s'écrie-t-elle , quoi ! je vais embrasser mon époux , & c'est à vous que je le devrai , grande reine ? Elle vole alors au trône de Médicis , tombe à ses genoux qu'elle embrasse en les arrosant des larmes de la reconnoissance. Et cependant la reine , s'adressant à Guise , que l'intérêt de l'état lui fait une loi de ménager , tant est redoutable le parti dont ce ministre est le chef : : Ce que je fais pour Condé , dit-elle , me défend de rechercher si vous êtes coupable. Je veux bien croire qu'en pour-

suivant Condé, vous n'avez jamais eu en vue que le bien du royaume. Cette pensée éloigne de moi tout soupçon. Songez seulement à mettre moins d'ardeur aux services que vos talens peuvent nous rendre.

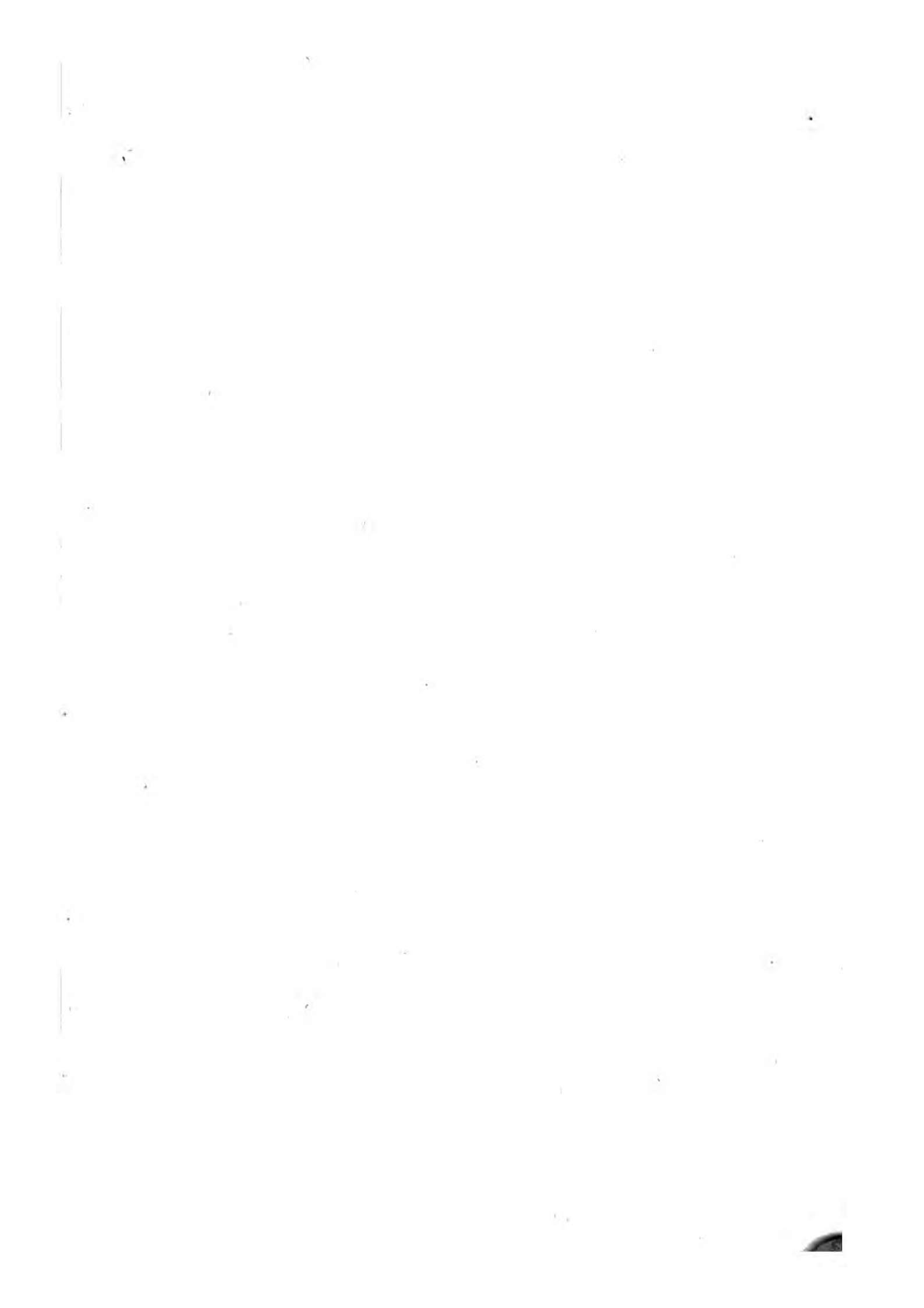
Catherine alloit pourfuivre, lorsque Eléonore appercevant Condé la première, vole à lui, le presse contre son sein. Ensuite la prenant par la main, en même-tems que Coligni le tient par l'autre, tous les trois s'avancent vers Médicis :: Prince, lui dit la reine, il m'est bien doux de commencer ma régence par conserver la vie à un héros tel que vous; & sans chercher si vos torts sont ceux de vos passions ou des circonstances, je veux que vous me fassiez le sacrifice de votre ressentiment. Vous êtes généreux; j'attends de vous cet effort; vous êtes vrai; je croirai à votre parole. — Grande reine, répond soudain Condé, vous ne vous trompez point. Quelque juste haine qui m'anime, je l'immole à la tranquillité publique. Puissent de nouveaux outrages ne point me forcer une seconde fois à être criminel! Et se tournant vers Guise :: Oui,

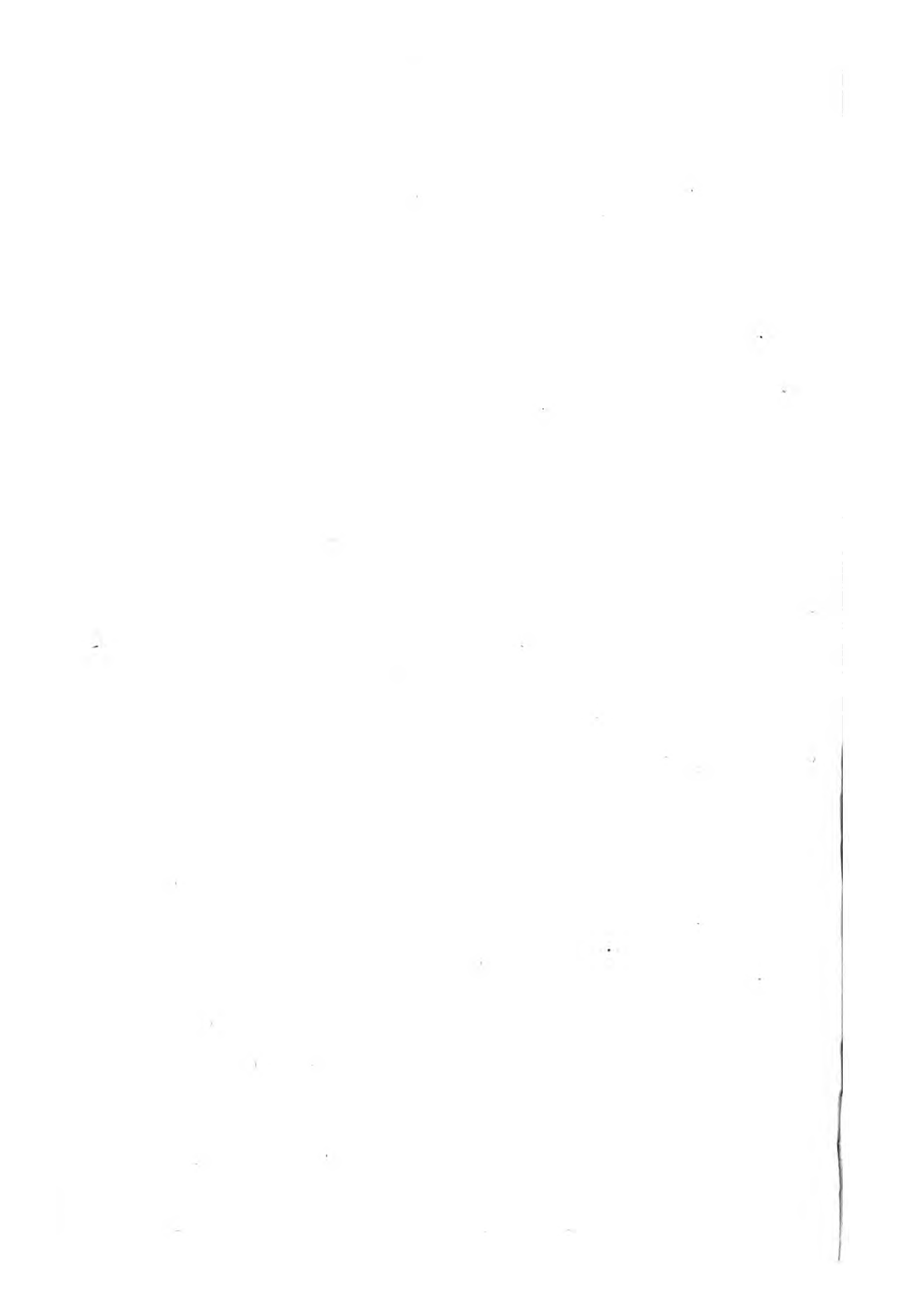
70 NOUVELLES FRANÇAISES:

dit-il, il dépend de toi que j'oublie tes torts envers moi. Ne me fais jamais souvenir de ma haine. Tu me connois trop bien pour croire que mon cœur la reprenne sans cause.

Ainsi furent détruits par un coup imprévu les projets de la mort de Bourbon; ainsi finit une intrigue qui fixoit depuis long-tems l'attention de la France & de l'Europe.





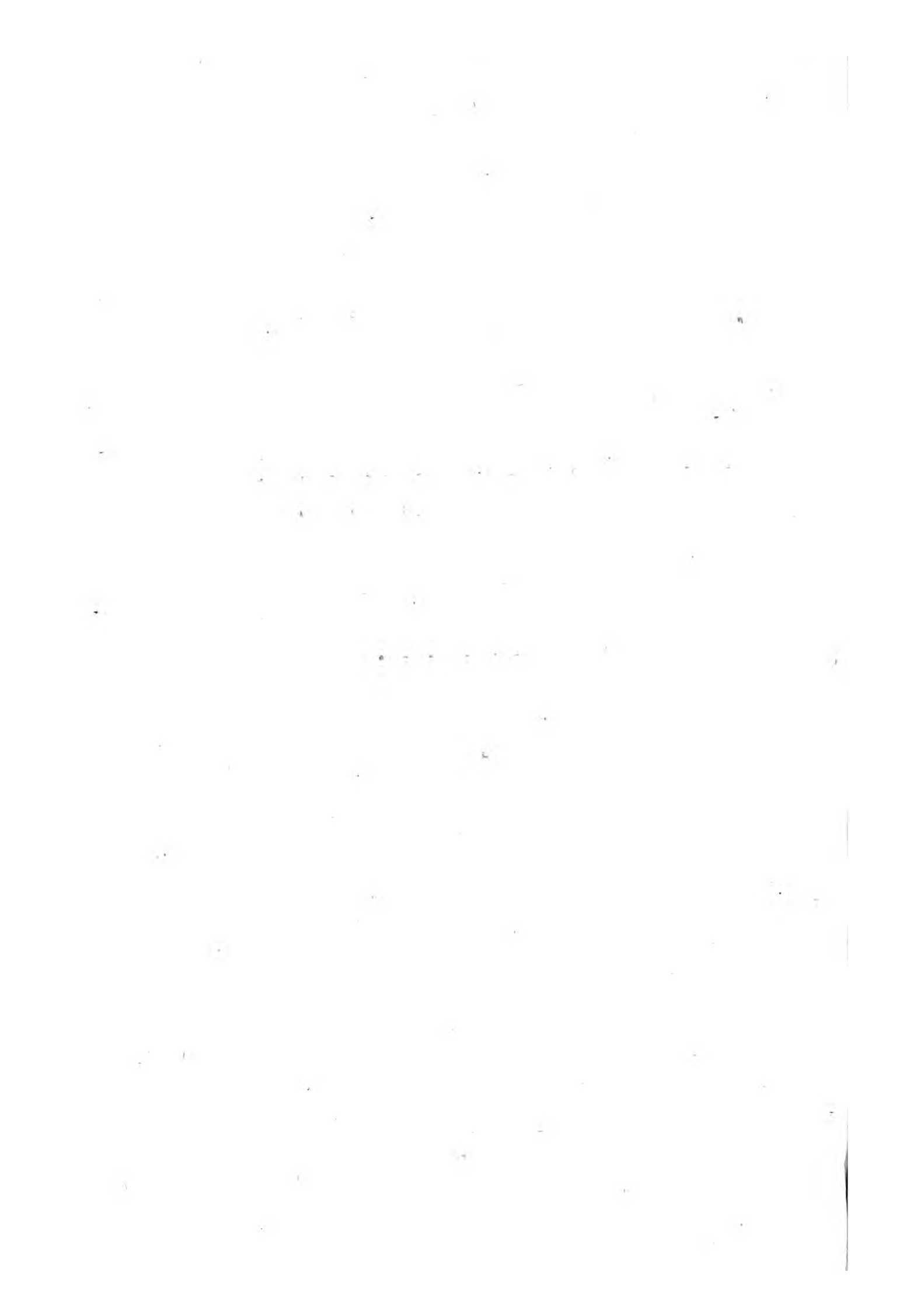


**NOUVELLES**

*FRANÇAISES.*

TOME I, N<sup>o</sup>. II.





FRANCOISE DE FOIX,

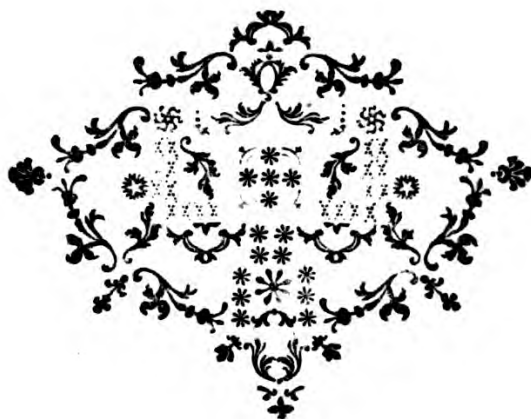
5

COMTESSE

DE CHATEAUBRIAND,

NOUVELLE FRANÇAISE.

PAR M. D'USSIEUX.

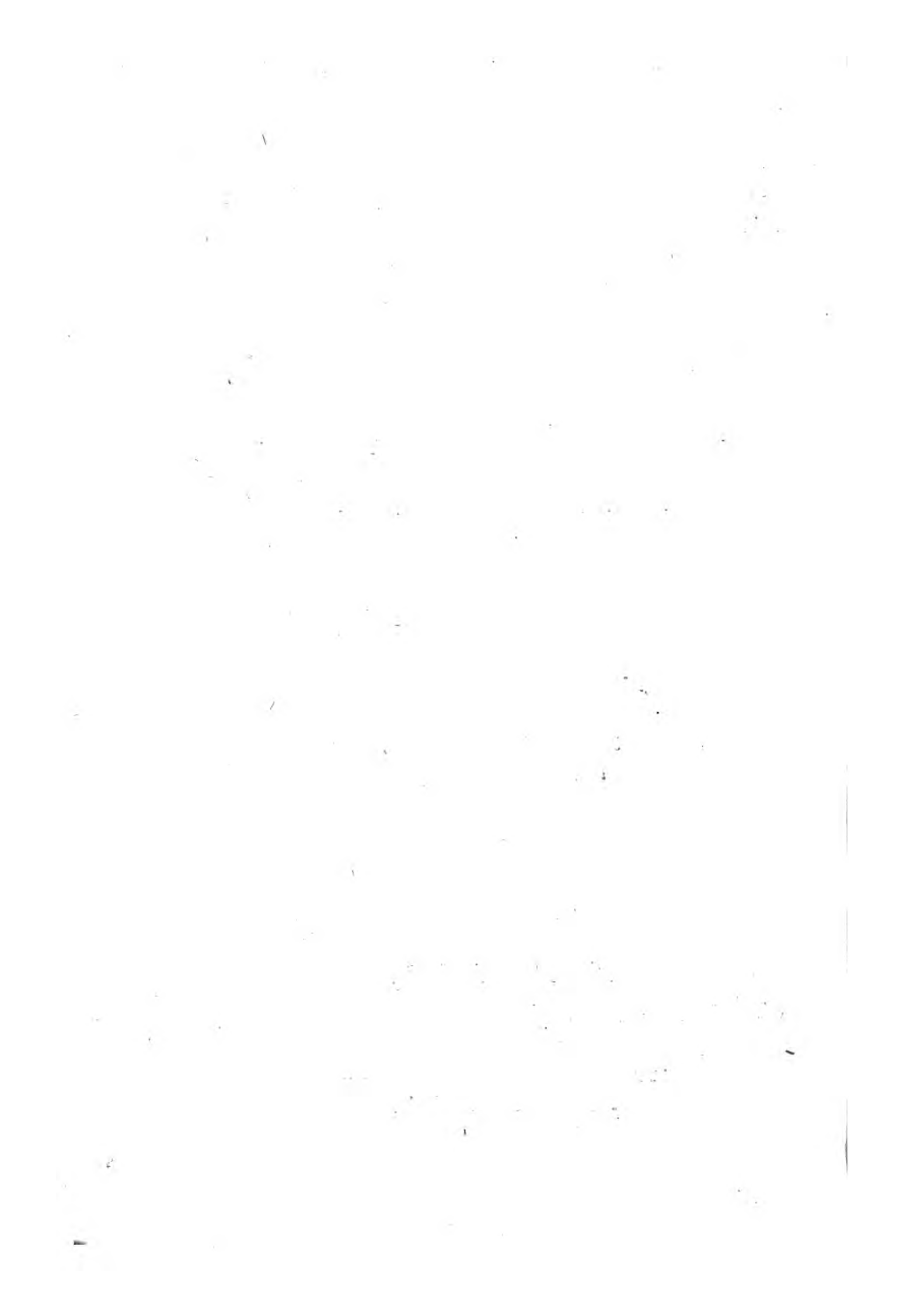


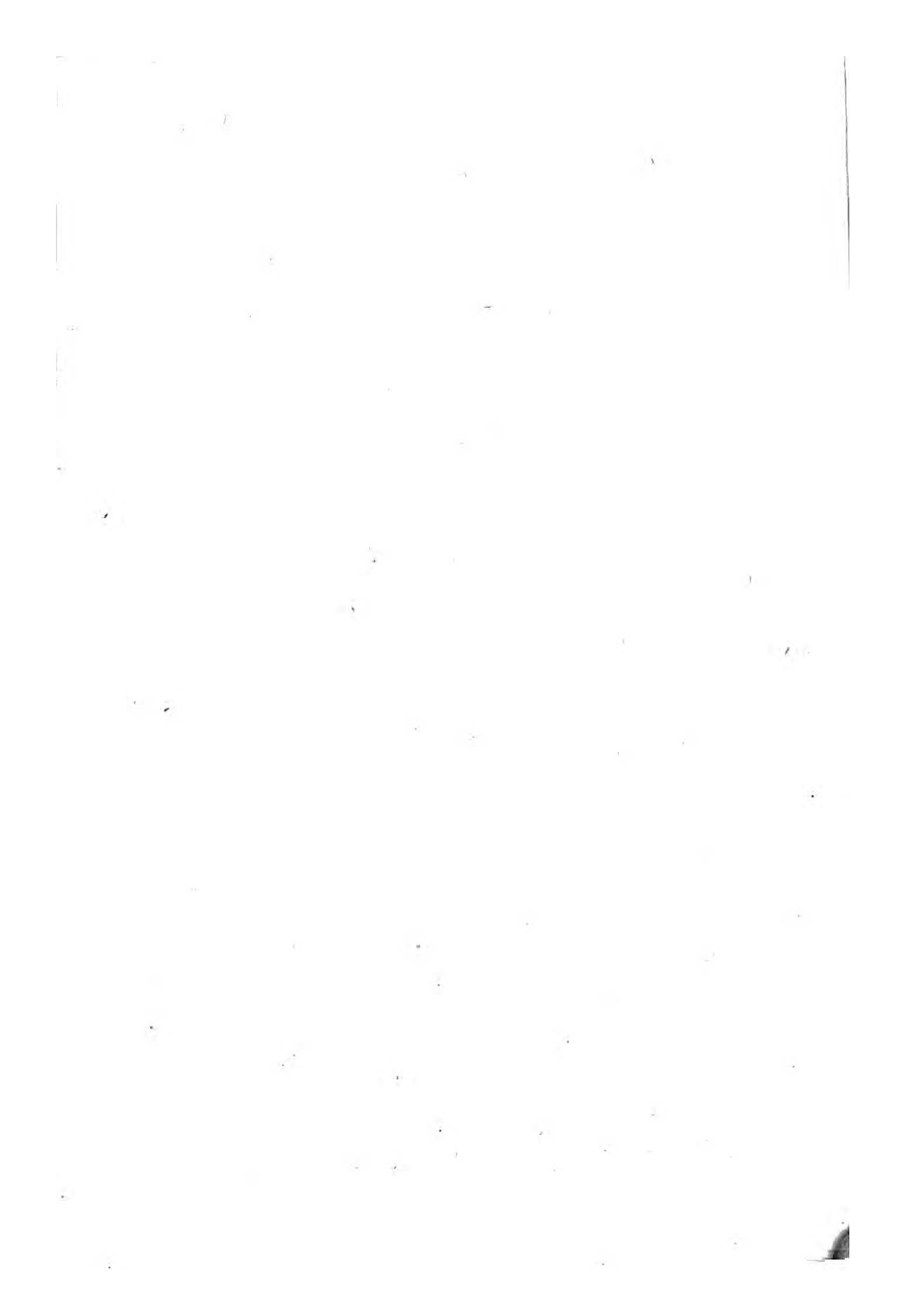
A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.

---

M. DCC. LXXV.

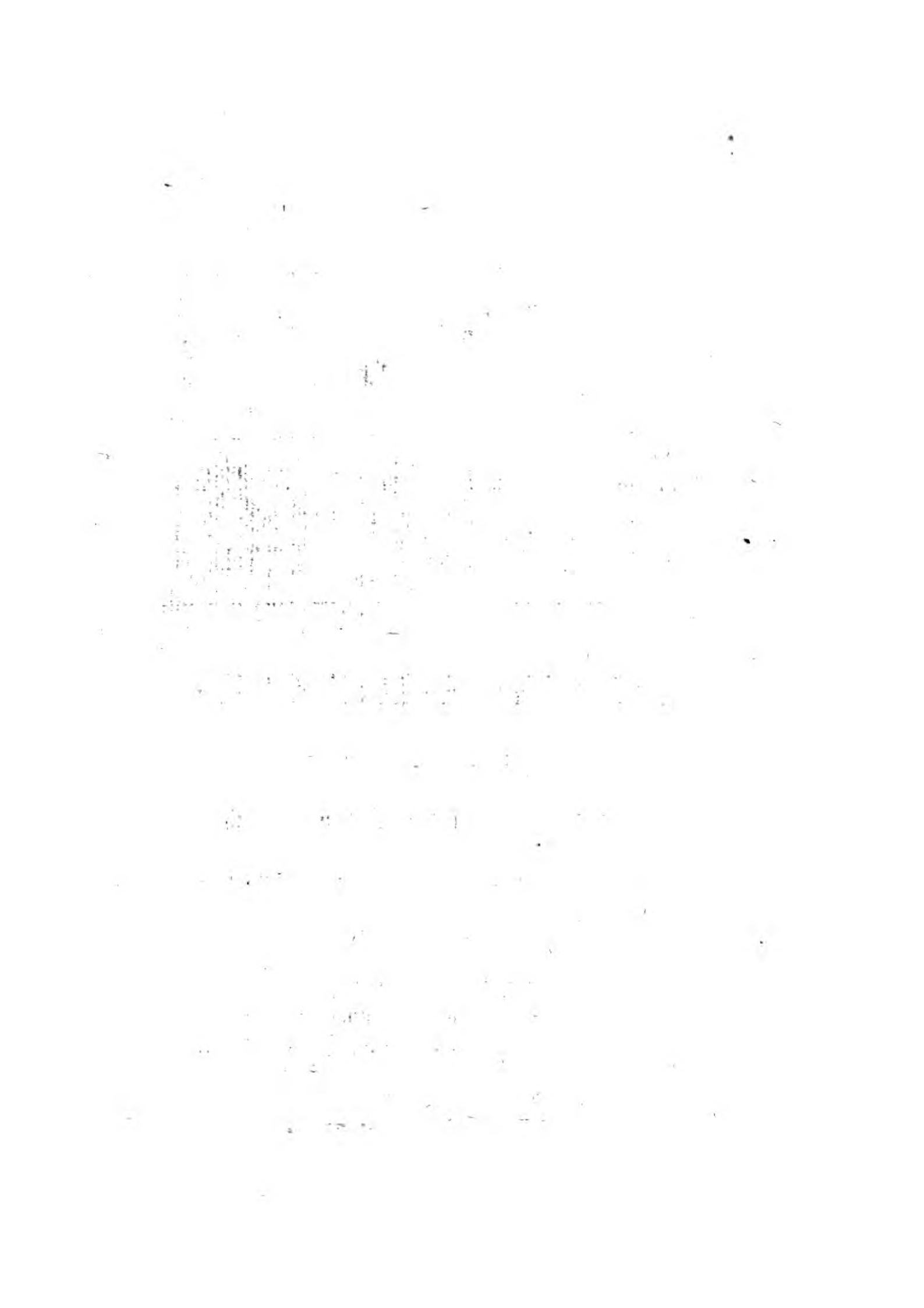


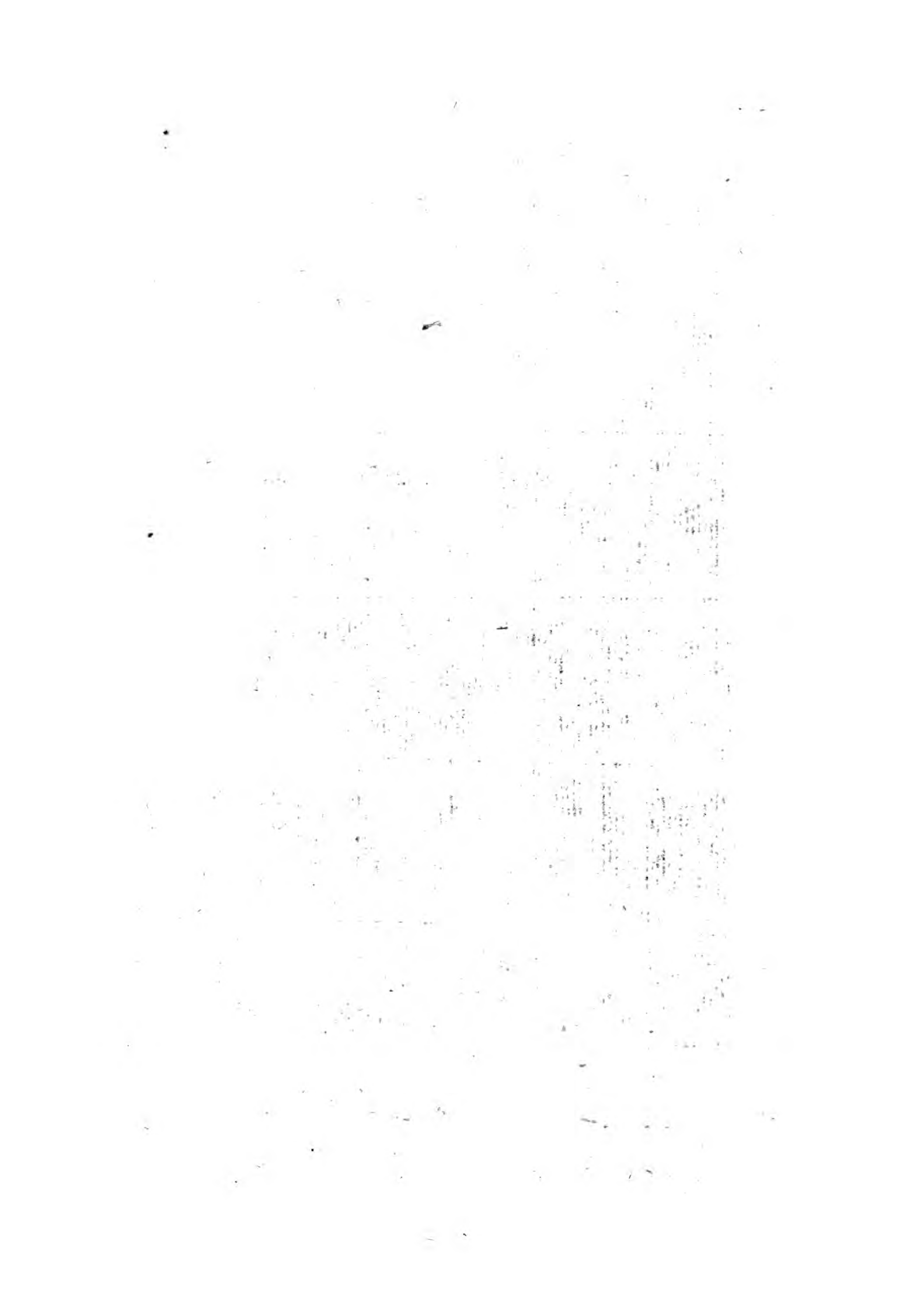




*P. Martini inv.*

*C. Gaucher inc.*







*L. Martini inv.*

*C. Gauthier del.*

# FRANÇOISE DE FOIX,

COMTESSE

DE CHÂTEAUBRIAND.

---

FRANÇOISE DE FOIX, dont je vais raconter les infortunes, fut coupable sans doute. Liée par les nœuds sacrés de l'himen, elle ne pouvoit, sans crime, écouter l'Amour qui lui parloit en

Tome I.

F



faveur d'un Amant aimable , assis sur l'un des premiers trônes du monde. Mais les ames sensibles , même en la blâmant , ne pourront lui refuser des larmes ; tribut flatteur qu'obtiennent rarement les femmes qui ont régné sur le cœur des rois. Et comment , en effet , l'homme honnête pourroit-il voir avec intérêt quiconque vend à l'ambition ce qui ne doit être donné qu'à l'Amour ! Le véritable amour peut faire pardonner toutes les faiblesses ; mais la sujette qui , en cédant à son roi , ne voit que le coupable orgueil de commander à tout un peuple , en retenant dans ses fers celui qui est revêtu de la suprême puissance , cette femme ne profane-t-elle point l'empire de ses charmes , & peut-elle prétendre à l'estime de son siècle & de la postérité ? Ne doit-elle pas prévoir , au contraire , que son nom sera voué d'âge en âge au mépris & à l'opprobre ? Françoise de Foix , Maîtresse de François Premier , a sauvé le sien de la proscription générale. Tout ce qui peut rendre excusable une femme trop faible se réunit en sa faveur. Des parens qui abusent de leur autorité & de son extrême jeunesse pour la marier à un homme qu'elle ne connoît pas ; un mari

sombre, jaloux & cruel, qui retient ses charmes ensevelis dans l'ombre d'un château, qu'il change pour elle en prison; un cœur né pour aimer, & dont un souverain jeune, aimable, & déjà couvert de la gloire des héros, sollicite la conquête par l'amour le plus tendre & le plus sincère; voilà sans doute de quoi justifier les égaremens d'une ame trop sensible, & dont l'expérience n'avait pû diriger encore les mouvemens.

Françoise avoit reçu le jour de Phoebus de Grailly, de l'ancienne maison de Foix. La richesse n'accompagne pas toujours un nom illustre; & Mademoiselle de Foix n'apporta pour dot au vieux Comte de Châteaubriand, qu'on lui donna pour époux, que ses quinze ans, la candeur de cet âge, & tout ce qui caractérise une beauté parfaite. Les premiers mois de cette union s'écoulèrent sans chagrins & sans plaisirs pour la Comtesse. Quelle espèce de bonheur auroit-elle pû goûter en effet? Nulle passion ne s'étoit encore fait sentir à son jeune cœur; & sans passion l'on n'est point heureux. Le vieux Comte, satisfait d'abord de posséder le trésor que l'himen lui a livré, craignant sans cesse de l'échapper, ne le

perd de vue ni le jour ni la nuit. Il interdit à sa femme toute société, & borne ses plaisirs à lui donner de tems en tems le spectacle inhumain d'un cerf aux abois, ou bien à lui faire entendre les ennuyeuses leçons de quelque ancien Moraliste espagnol.

Cependant le trône impérial étoit, depuis quelques-mois, devenu vacant par le mort de Maximilien Premier. Deux Compétiteurs également habiles, ambitieux & puissans, François Premier & Charles-Quint, cherchent à l'obtenir & travaillent avec une même ardeur à se supplanter l'un l'autre. L'Europe entière a les yeux ouverts sur leurs négociations; & bientôt la France, trompée par de premières apparences de succès, croit voir son chef revêtu de la dignité impériale. Déjà l'on s'empresse de toutes les provinces du royaume à venir complimenter le monarque; déjà les magistrats envoient leurs députés à la cour; & le peuple, & les ecclésiastiques & les grands, en un mot tous les ordres de l'état, imitent leur exemple. Le Comte de Chateaubriand lui-même, malgré tout ce qui lui en coûte pour se séparer de sa jeune épouse,

ne peut se refuser à cette démarche de bienfaisance. Il n'en prévient la Comtesse qu'au moment de son départ ; car tel est le propre de la jalousie , qu'elle se plaît à jeter sur les moindres événemens le voile épais de la diffimulation. Tout est préparé pour le voyage du Comte ; l'heure qu'il a marquée pour se mettre en route , a déjà rassemblé son cortège , & ses courriers impatiens hennissent dans les cours du château : c'est le moment qu'il a choisi pour faire ses adieux à Françoise. Il passe à son appartement , & d'un air inquiet : Madame , lui dit-il , mon devoir m'appelle auprès du roi ; vous allez être seule ; je vais m'éloigner de vous. Un mouvement de surprise que fit la Comtesse , fut interprété tout entier à l'avantage de l'amour , par le vieux mari. Il se redresse aussi tôt , se sourit complaisamment à lui-même & s'admire d'inspirer encore à son âge tant d'intérêt à une femme si jeune. Que votre tendresse se rassure , que vos allarmes se dissipent , ajouta-t-il ; dans peu je reviendrai vers vous , j'y reviendrai porté sur l'aîle de l'amour , & je vous aurai conservé ; foyez-en bien sûre ; toute la fidélité que je vous ai jurée au plus beau

jour de votre vie. Adieu , madame , adieu ; je hâterai mon retour le plus qu'il me fera possible. Ces dernières paroles furent accompagnées d'un baiser que Françoise reçut avec tant de froideur , que le Comte en éprouva sur le champ un profond dépit. Il avoit fait quelques pas pour s'éloigner ; mais revenant aussi-tôt :: Madame , je ne vous cache point que si , durant mon absence , vous portiez la plus légère atteinte à mon honneur , je ne répondrois plus de rien ; ma vengeance se livreroit aux plus violens excès ; en un mot , je ne fais comment vous pourriez me dédommager jamais d'un outrage aussi sanglant : je vous en prévient. Il s'éloigne encore , & soudain il revient Ses sourcils se hérissent ; ses yeux étincellent d'un feu sombre , & son morne silence peint avec force le sentiment qui l'agite & le tourmente. Un nouvel effort cependant l'entraîne vers le groupe de ses gens , & par eux il se fait lourdement asseoir sur le courfier destiné à le porter. Mais c'est alors surtout que se réveillent dans sa foible tête toutes ses idées de jalousie , qui s'y succèdent plus rapides & plus violentes que jamais. Il veut s'éloigner , & ne le

peut ; il combat , mais en vain. Il faut qu'il revoie encore son épouse ; il lui est impossible de résister au desir qui l'en presse , & c'est pour lui dire que les domestiques qu'il lui laisse sont autant de surveillans de sa conduite , qui ne lui laisseront ignorer aucunes des démarches qu'elle pourroit faire durant son absence. Il s'éloigne enfin , & après avoir fait par trois fois le tour de son parc & de son château , pour s'assurer qu'il n'est aucune issue qui en puisse faciliter l'entrée , il prend le chemin de la capitale. L'espoir d'un prompt retour faisoit supporter à Monsieur de Châteaubriand les fatigues de son voyage , & lui aidoyent à surmonter les cruels soupçons qui venoient en foule l'assiéger. Vingt fois les gens le virent sur le point d'interrompre sa marche , & de retourner en arriere pour surprendre son épouse : ce ne fut qu'après bien des combats , après avoir formé cent projets divers , qu'il arriva aux portes de Paris , où la cour faisoit alors sa résidence. Il franchissoit à peine les barrières de cette ville , que de fûtes nouvelles apportées de l'Empire Germanique , apprirent aux François qu'ils s'étoient trop tôt flattés de voir leur mo-

marque régner en même-tems & sur la France & sur l'Allemagne : Charles-Quint, roi d'Espagne, venoit d'être élu à la place de Maximilien Premier. La duchesse d'Angoulême, mère du roi, femme ambitieuse, adroite & vindicative, ne vit dans l'élection de Charles-Quint qu'une insulte faite à la France, & jura de prendre sur elle-même le soin de venger l'honneur outragé de son fils. Cette apparence d'un zèle ardent pour les intérêts du royaume & pour la gloire du roi, n'étoit, si l'on en doit juger d'après le vrai caractère de la duchesse, qu'un masque dont elle couvroit adroitement & son ambition & sa fierté. Quoiqu'il en soit, pour parvenir à l'entière exécution de ses projets, qui tendoient à lui faire diriger l'état sous le nom de son fils, elle chercha les moyens propres à le distraire des devoirs de la royauté, en flattant son goût pour tous les plaisirs de son âge.

Peu de tems s'étoit écoulé depuis que le comte de Châteaubriand étoit à Paris, lorsqu'il obtint l'agrément de paroître à la cour. Il fut accueilli du roi & de la duchesse d'Angoulême, avec la distinction dûe à son nom & au rang que sa maison

occupoit dans le royaume. Un jour que François Premier s'entretenoit librement avec lui & plusieurs autres de ses courtisans, sur le couronnement du nouvel Empereur, un écuyer arrive à grands pas & annonce la mère du roi. Elle paroît soudain accompagnée d'un brillant & nombreux cortège ; car elle affectoit d'enchérir encore sur la pompe ordinaire aux reines de France, soit que sa politique cherchât à en imposer au peuple, soit qu'elle voulut seulement satisfaire un vain orgueil, par ces marques extérieures de la suprême puissance. Les courtisans veulent par respect se retirer ; mais la duchesse leur adressant la parole :: Demeurez, leur dit-elle ; ce que je viens dire au roi, vous le pouvez tous entendre. Vendôme, Laval, Montmorenci, Châteaubriand, & vous tous, Messieurs, je ferai charmée que mon avis soit conforme à la sagesse des vôtres. A peine le jeune monarque lui eut permis de prendre place, qu'affectant tous les dehors d'une profonde sécurité, elle lui fit entendre ces paroles :: Mon fils, quand on règne sur la France, on doit se consoler aisément de la perte d'un autre empire. Que dis-je ? vous n'avez rien perdu ;



une couronne ne s'acquiert légitimement que par les armes ; & vos troupes n'ont tenté aucun effort pour disputer à Charles-Quint le trône sur lequel vient de l'asseoir la politique des princes d'Allemagne. Il fera bien plus glorieux de le lui ravir, que de l'avoir obtenu par de lâches intrigues. Que l'Europe entière apprenne donc que vous voyez d'un œil indifférent le front de votre ennemi ceint d'un nouveau diadème. Donnez des fêtes à votre cour ; choisissez ce moment pour y appeler les femmes des grands de votre royaume, qu'un ancien mais bizarre usage en retient éloignées. ( En effet , jusqu'alors la présence des dames n'avoit embelli la cour de France qu'aux époques des plus grandes fêtes. ) Les pénibles devoirs de la royauté , mon fils , ne sont point incompatibles avec les plaisirs décens ; bien loin de-là ; pour vaquer avec fruit aux grandes affaires , il est nécessaire de porter au travail un esprit délassé , & des forces , pour ainsi dire , toujours nouvelles. Autant pour la conservation de vos jours , qui sont précieux à l'état & bien chers à votre mère , que pour vous montrer au-dessus de l'évènement que nous venons d'apprendre , je

vous invite de tout le pouvoir que le fang m'a donné sur vous , à fixer le tems où doivent commencer les fêtes que mon zèle pour votre gloire & ma tendresse pour votre personne , vous sollicitent de donner.

François saisit avec empressement l'occasion que sa mère lui fournissoit de satisfaire son penchant pour les plaisirs , en sollicitant les femmes de paroître à la cour. Se tournant vers les seigneurs , témoins de cét entretien :: Je vous invite tous , leur dit-il , à seconder les desseins de ma mère & les miens. Que désormais les brillantes compagnes de votre destinée viennent jeter un nouvel éclat sur cette cour ! Elle est par votre présence le séjour de la bravoure & de la gloire ; par celle de vos femmes elle deviendra le théâtre de la galanterie & de la beauté. Chacun fait une profonde inclination au roi , le remercie de cette faveur & s'applaudit dans le secret de son ame d'un évènement qui lui fournit l'heureux moyen d'obtenir des honneurs nouveaux , sans rien faire pour les mériter : tant on soupçonnoit déjà combien les femmes auroient d'empire sur François Premier ! Le Comte restoit

seul silencieux. Le jeune monarque s'en aperçut & lui dit :: La renommée ne m'a point laissé ignorer que madame de Châteaubriand réunit les plus rares qualités ; je fais qu'elle est belle , jeune , aimable , vertueuse. Comte , j'exige de votre complaisance qu'elle abandonne le séjour de la campagne , où ses charmes demeurent ensevelis dans l'obscurité , & qu'elle vienne goûter ici des plaisirs qu'elle est bien faite pour partager avec les autres femmes que je me propose d'y appeller. Châteaubriand , souvenez-vous que j'y compte ; que rien ne vous en peut dispenser. Qui peindroit l'embarras qu'éprouva le mari jaloux à cette pressante invitation ? Mais si le roi fut étonné de son air inquiet , il éprouva une surprise bien plus grande à cette réponse que lui fit le vieux comte en balbutiant :: Sire , je rends graces à votre majesté des bontés dont elle daigne m'honorer. Madame de Châteaubriand , élevée loin de la cour & dans toute la simplicité de la vie champêtre , ne quitteroit qu'à regret , ni peut-être sans danger pour sa vie , un ciel qui l'a vu naître. Elle aime le séjour des champs & fait ses plus cheres délices des occupations qui l'y attachent.

chent. Quant à ses charmes, j'ose dire à votre majesté qu'on lui en a fait un faux rapport. Elle n'a reçu de la nature rien, absolument rien de ce qui peut faire trouver une femme médiocrement jolie.

Le roi qui, en effet, n'avoit entendu parler que par hazard & en peu de mots de madame de Châteaubriand, & qui n'avoit eu d'autre intention que de dire quelque chose de flatteur pour elle, le roi n'auroit pas insisté davantage, si quelques-uns des courtisans, à qui le naturel jaloux du comte étoit connu, & qui s'étoient beaucoup amusés de son embarras, ne se fussent fait un nouveau plaisir de le démentir :: Sire, dit l'un d'eux, j'ai fait mes premières armes avec Lautrec & The-Delescun ; notre liaison m'a souvent conduit chez le comte de Grailly leur père ; j'y ai vu madame de Châteaubriand, quand elle n'étoit encore que mademoiselle de Foix, & je puis à mon tour assurer à votre majesté qu'il n'est aucune femme dans son royaume que l'on puisse lui comparer pour les graces, l'esprit & la figure. Pardonnez-moi, monsieur le Comte, ajouta-t-il avec un malin sourire, en se tournant

vers monsieur de Châteaubriand , si ma manière de voir se trouve en opposition avec la vôtre ; mais j'ai cru devoir cet hommage à la vérité & aux charmes peu communs de la sœur de mes anciens camarades. Au reste , je lis déjà dans vos yeux le pardon de mon indiscretion. Le comte , qui bouilloit d'impatience & de courroux , lança sur le courtisan un regard terrible , & ne répondit rien. François & la duchesse mère , que cette conversation avoit éclairés sur le caractère du comte , en rirent beaucoup & se promirent de n'échapper aucune occasion de le chagriner , jusqu'à ce qu'ils l'eussent guéri d'une passion qui faisoit le tourment de sa vie. Ils ignoroient sans doute combien le suites en deviendroient funestes.

Toutefois le roi & la duchesse d'Angoulême voulurent rester seuls , pour vaquer en liberté aux affaires du gouvernement. Par une inclination de tête ils firent signe aux courtisans de se retirer. A peine ceux-ci eurent franchi la porte du premier appartement , que le vieux comte , qui avoit pris pour une insulte faite à son honneur les éloges prodigués à sa femme , s'approchant de celui dont il croit avoir reçu l'outrage ,

lui en demande raison dans les termes les plus preffans. Le jeune homme ne lui répond d'abord que par des plaifanteries; mais le comte, furieux, infifte avec plus de force; & le lieu & l'heure du rendez-vous alloient être désignés, lorsque Montmorenci, l'un des témoins de tout ce qui s'étoit passé, Montmorenci, à qui l'âge, l'expérience & les liens du sang donnoient quelque crédit sur l'esprit du comte, le faififfant par la main :: Châteaubriand, es-tu fou, lui dit-il, Quoi ! c'est t'insulter que de faire l'éloge de ta femme ? & tu veux te battre contre celui qui en l'auteur ? mais tu te batteras donc contre chacun de nous ; car nous sommes prêts à soutenir, envers & contre tous, que ta femme est jeune, aimable, charmante. Tiens, mon cher cousin, mon vieux ami, veux-tu m'en croire ? Ne te bats point, mais va-t'en, va contempler en silence les charmes de ta belle moitié, & ne t'en éloigne jamais, si tu n'ambitionnes pas qu'elle vienne les étaler à la cour..... —Arni-dieu ! j'aimerois mieux..... qu'elle mourut. —Tes égaux ne penseront pas tous de même. —Tant pis pour eux, —Eh bien ! hâte donc ton départ.

Le comte de Châteaubriand embrassa sur le champ cet avis, & se rendit à grands pas à son hôtel. Vîte il rassemble son nombreux domestique, ordonne les apprêts de son voyage & jouit d'avance du plaisir qui l'attend à sa terre :: Ah, ah, dit-il en lui-même, parce qu'on fait que ma femme est jolie, on voudroit l'introduire à la cour ? Oh ! non, non : madame de Châteaubriand est à la vérité très-jolie ; mais elle est à moi, elle est mon bien, & toute la puissance des rois ne peut rien contre une telle propriété. Messieurs les courtisans, (à ces mots il jette un grand éclat de rire) par saint Denis ! vous ferez bien attrapés, car vous ne la verrez pas, je vous le jure sur mon honneur, oui, sur mon honneur . . . . . Je ne crois pas qu'une si courte absence ait pu lui causer la plus légère atteinte ; d'ailleurs, madame de Châteaubriand est trop vertueuse . . . . . Elle est vertueuse, sans doute ; mais les femmes sont si foibles ! . . . Si je la surprénois me faisant ce tort irréparable . . . . mort de ma vie ! . . . Vous savez ce que je vous ai dit en partant, madame ? De nouvelles réflexions tournent ses idées sur le roi, dont il croit avoir vu les yeux étin-

celer d'amour au seul nom de madame de Châteaubriand : : Oui , Sire , il est vrai , ma femme est jolie . . . . Qu'ils sont cruels ! Partons donc ! Les bourreaux me feront mourir d'impatience . . . . . Sire , vous êtes jeune , aimable , peut-être séduisant ; mais je ne vous crains point ; vous ne la verrez jamais . . . . Par saint Luc ! déjà je devrois être à deux mille d'ici . . . . Vous êtes mon roi , mon souverain ; mais vous ne verrez point ma femme . Les comtes de Châteaubriand se sont toujours passé de cet honneur ; je suivrai leur exemple ; & si les enfans que j'aurai sont dociles à mon avis , ils ne l'ambitionneront jamais ; & à leur tour ils inspireront les mêmes principes à mes petits-fils , arrières petits-fils , à toute ma postérité .

Il recommençoit à jurer contre la paresse de ses gens ; il frappoit du pied & faisoit à lui seul un bruit effroyable , lorsqu'on lui annonça que ses chevaux l'attendoient . Soudain il s'achemine vers eux , monte sur le sien , tourne bride & se prépare à l'aiguillonner d'un grand coup d'épéon , quand un envoyé du roi paroît & lui annonce que sa majesté n'entend point qu'il s'éloi-



gne si promptement de Paris , qu'elle l'honore d'un logement dans son palais , & qu'il en doit , sur l'heure , venir prendre possession :: Je rends graces au roi des bienfaits dont il veut me combler , lui répond le comte faisi d'effroi ; des affaires de la dernière importance me forcent de m'absenter pour quelques jours. Dans peu je reviendrai profiter des bontés du roi & lui donner des marques de ma respectueuse reconnoissance. Le dessein du comte n'étoit point de revenir à la cour , mais de se confiner dans son château , quoique pût faire le roi pour l'en arracher. Cependant , plus il témoigne d'empressement à vouloir s'éloigner , plus l'officier persiste à s'y opposer. Enfin monsieur de Châteaubriand ne sachant plus de quel prétexte se servir pour se dispenser d'obéir , promet d'amener la comtesse avec lui , si l'on veut consentir à son départ. Il faut d'abord , lui répliqua l'envoyé , se conformer aux volontés de sa majesté ; il le faut ; j'ai reçu des ordres précis que je ne puis enfreindre sans me rendre coupable. Insister davantage , ce seroit m'obliger à requérir main-forte. Comment pouvez-vous exiger que j'emploie la violence ,

pour vous faire profiter d'une infigne faveur , qui vous fera autant de jaloux que vous avez d'égaux à la cour. — Je n'ai ni ambition ni orgueil , monsieur l'officier ; un autre sentira mieux que moi tout le prix des bontés de sa majesté ; mais , je vous en conjure , laissez-moi partir. Rien ne pouvant déterminer l'envoyé à se laisser vaincre , le comte prit enfin le chemin du palais : Par quelle fatalité deviens-je donc le favori du prince , disoit-il en cheminant , moi , qui ai toujours dédaigné les honneurs , moi si peu fait par mes goûts pour vivre à la cour ? Ah ! n'en doutons point , c'est à madame de Châteaubriand qu'on en veut. Aussi , qu'avois-je besoin de m'en séparer ! cruelle bienfiance ! Que maudit soit l'empereur Maximilien qui a laissé vaquant le trône de l'Empire ; que maudit soit Charles-Quint qui l'a remplacé , & tous les princes qui l'ont élu !

Arrivé au superbe appartement qu'on lui avoit préparé , il le parcouroit à grands pas , déplorant sa malheureuse destinée , lorsqu'on lui annonça qu'il venoit d'être fait grand maître des cérémonies. Ses mouvemens de jalousie & de colère

redoublent à cette nouvelle ; envain il déclare que sa modestie y renonce ; dès le même jour il est obligé d'en faire les fonctions. On ne laissoit ignorer au jeune roi rien de ce qui pouvoit servir à caractériser l'esprit & le cœur du vieux jaloux. Le jeune prince s'en amusoit beaucoup , en racontoit lui-même les principaux traits à ses courtisans , & convenoit avec eux des moyens qu'on pouvoit mettre en usage pour le ramener à de plus sages pensées. Cependant les fêtes ne tardèrent pas à commencer. Le comte affecta surtout alors de se tenir caché dans le secret de son appartement , quoique les fonctions de sa charge exigeassent qu'il parût à ces brillantes assemblées. Un jour que François lui faisoit des reproches sur le peu de zèle qu'il apportoit à ses devoirs , il s'en excusa sur le pressant desir qui le tourmentoit sans cesse de revoir son épouse , dont il ne s'étoit séparé , disoit il , que pour assurer le roi de son obéissance respectueuse. Il profita de cette occasion pour supplier sa majesté de permettre qu'il allât tirer la jeune comtesse de sa solitude : c'étoit un adroit prétexte dont il se servoit , pour fuir loin de la cour & n'y reparoître jamais.

Mais le roi , soupçonnant son intention :: Partez donc , lui dit-il , & souvenez - vous que votre congé ne s'étend qu'au terme d'un mois ; que , cette époque révolue , rien ne vous pourra dispenser de vous rendre auprès de ma personne. Allez , ajouta le monarque avec un ton d'autorité , qui ravissoit au comte l'espoir de défobéir impunément , allez , vous avez entendu mes ordres souverains.

Le comte part aussitôt , marche à grandes journées , arrive à Châteaubriand & retrouve la belle Françoise qui végétoit tristement dans l'enceinte de sa magnifique prison. Elle reçut son époux de l'œil dont elle l'avoit vu partir , avec indifférence. Soigneux de taire tout ce qui s'étoit passé , ce qu'on avoit dit surtout de flatteur à la louange de sa femme , il lui peignit la cour des couleurs les plus propres à l'en éloigner. Comme elle ne paroissoit point aussi prévenue contre ce séjour que l'auroit désiré le vieillard , il en fremit de crainte , & se livra , à ce sujet , à de fréquens emportemens. Enfin , la veille du jour fatal , terme du délai accordé à sa priere , il prend son épouse à l'écart :: Dès long-tems je me suis ap-

perçu, madame, qu'il est peu de rapports entre vos goûts & les miens, que vous quitteriez sans regret le séjour de mes ayeux, pour venir étaler dans la capitale les agrémens que vous croyez avoir reçus de la nature. Je vous prévins que mal-à-propos vous repaissez votre vanité de ce chimérique espoir. Le dangereux ciel de Paris vous est interdit pour jamais, le dessein en est pris; & quand bien même je semblerois à l'avenir avoir changé de pensée, je vous ordonne en ce jour de n'en rien croire. Tenez, madame, ajouta-t'il, en lui montrant une bague qu'il portoit au doigt, alors que vous recevrez ce joyeau dans une de mes lettres, alors seulement vous pourrez vous conformer à ce qu'elle vous prescrira. François, trop accoutumée aux discours insensés de son époux, ne soupçonnoit point le motif de tant de précautions :: Hélas! lui répondit-elle avec douceur, en jettant sur lui des yeux voilés par ses pleurs, vous savez par combien de sacrifice mon aveugle complaisance s'est jusqu'ici conformée à vos durs caprices; mais, puisque le destin de François est de gémir toute le reste de sa vie dans la captivité, elle le remplira sans

murmurer. Adieu , monsieur ; partez en paix , si la paix toutefois peut-être le partage d'une ame insensée & barbare.

M. de Châteaubriand satisfait des sûrs moyens qu'il s'imagine avoir pris pour assurer son repos , s'en retourne gaiment à Paris , s'entretenant avec l'un de ses valets , nommé Dubourg , à-la-fois le confident & le ministre de son odieuse passion. La nouvelle de son retour s'est à peine répandue , que tous les jeunes courtisans s'empressent de se rendre au palais. Ils passent & repassent sans cesse devant l'appartement du comte ; moins peut-être encore pour satisfaire la curiosité qui les presse de voir la jeune de Foix , qu'ils croient arrivée , que pour piquer l'extrême jalousie de son mari , sujet ordinaire de leurs conversations & de leurs railleries. Le comte qui les appercevoit à travers une jalousie , s'amusoit beaucoup de leur empressement , & s'applaudissoit avec son valet de chambre de la manière adroite dont il favoit se conduire :: Dubourd , mon ami , lui disoit - il , conviens que je suis le mari de France le plus rusé. Eh bien , si j'avois amené madame de Châteaubriand au milieu de cette foule dangereuse de

jeunes insensés ; où en feroit maintenant ton pauvre maître ? Oh ! il l'avoit bien prévu. N'admires-tu pas mon discernement , Dubourg ? J'en eus toujours , mon ami ; c'est lui qui m'inspira tant de sages précautions.

Cependant le roi mande notre vieux comte. A peine celui-ci a paru devant sa majesté , que , prévenant toutes les questions qu'elle pourroit lui faire :: Sire , vous me voyez à vos pieds , implorant le pardon de madame de Châteaubriand. Quoique j'aye fait pour la décider à se rendre ici , je n'y ai pu réussir. — Eh bien , comte , écrivez-lui sous mes yeux ; & , s'il ne suffit pas de mes prières pour la déterminer , employez-y , je vous le permets , l'expression de mon autorité.

Le comte obéit sans crainte , bien assuré du peu de succès de la nouvelle démarche qu'on exige de son apparente soumission. En effet , la comtesse reçut la lettre , & n'y répondit point. Cette conduite de la part d'une jeune femme , qui devoit avoir reçu une éducation conforme à sa naissance , donna quelques soupçons au roi ; il en parla aux jeunes seigneurs qu'il honoroit de sa confiance la plus intime ; & Bonneval , celui

qui avoit été sur le point d'en venir aux mains avec monsieur de Châteaubriand , prit sur lui d'éclaircir ce mystère. Il épie l'occasion de s'entretenir avec Dubourg , déjà connu pour être le confident du comte , & le prépare , par l'appât d'un riche présent , à lui découvrir le secret de son maître. L'infidèle valet s'obstine d'abord au silence ; mais ce n'est que pour vendre plus cher sa basse trahison ; & ne pouvant résister davantage aux puissans moyens qu'on employe communément pour séduire une ame mercénaire , la sienne s'ouvrit toute entière aux desirs de Bonneval , & satisfit son officieuse curiosité. Il falloit ravir à monsieur de Châteaubriand cette bague , seul interprète de sa volonté auprès de la comtesse son épouse ; mais il ne s'en dépouilloit jamais ; & l'on commençoit à perdre l'espérance de réussir , quand Dubourg , par une inconcevable hardiesse , la surprit à son maître durant son sommeil. Il ne la garde qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour en tirer un parfait modèle , qu'il confia aussitôt à l'adresse d'un artiste fameux. Et celui-ci ayant parfait son ouvrage , lui remit sous peu de jours un bijou conforme en tout à



celui que portoit monsieur de Châteaubriand. Sitôt que Bonneval s'en trouva muni, il pénétra joyeux dans l'appartement du prince, le priant de faire adresser une seconde lettre à Françoise ; certain, disoit-il ; qu'elle s'y conformeroit sur le champ, parce qu'il possédoit un talisman dont la vertu étoit toute puissante sur les épouses des maris jaloux. En effet, dès que l'occasion s'en présenta, François Premier adressa ces mots au vieux comte : : Il n'entra jamais dans ma pensée d'employer la violence contre mes sujets, surtout quand les démarches que je desirerois de leur obéissance, sont indifférentes au bien de mes états. Cependant, comte, je donne incessamment un brillant tournois, dont je veux que vous fassiez vous-même les honneurs, & je souhaite que vous adressiez, de ma part, une nouvelle invitation à madame de Châteaubriand de s'y rendre. Un de mes pages recevra de ma bouche l'ordre de la lui porter. Si elle persiste davantage à fermer l'oreille à la voix de votre tendresse, je ne l'importunerai plus de mes sollicitations ; recevez-en pour elle ma parole royale. — Si je ne craignois, répondit Châteaubriand, en dissimulant sa pensée,

si je ne craignois de manquer au respect que m'inspire la présence de mon roi, confus des bontés dont il m'honore, je ferois en ce moment éclater mon courroux contre cette indocile épouse, que votre bienveillance, sire, rend sans cesse plus coupable à mes yeux. Je vais donc lui écrire pour la seconde fois, ma lettre contiendra les expressions de mon juste ressentiment ; & , si ce dernier effort ne peut rien contre son opiniâtreté, j'implorerai, sire, pour la détruire, le secours de votre pouvoir auguste. Il passa dans un appartement voisin, & sa main traça ces lignes que son cœur démentoit :

« Votre résistance m'afflige & m'outrage. Si  
 » je n'ai plus de droits à votre complaisance,  
 » craignez l'indignation du roi, dont votre entêtement pourroit armer la justice. Sa bonté veut  
 » que je vous invite, mais pour la dernière fois,  
 » à paroître au tournois qu'il donnera dans huitaine. J'accomplis l'ordre qu'il m'en a donné ;  
 » c'est à vous à vous y conformer de même. »

LE COMTE DE CHATEAUBRIAND.

A peine il eut fini sa lettre qu'il se leva pour la porter au roi. Chemin faisant, il rioit en lui,

même de la sagesse de sa conduite :: J'ai donc trouvé le moyen , disoit-il , de complaire au roi , & en même-tems d'affurer ma tranquillité. Voilà bien la lettre qu'il me demande ; je la lui remettrai en toute confiance ; mais elle fera sans succès comme la première , j'en suis assuré. Il jette sur sa bague un regard de complaisance :: Divin joyeau , combien tu m'es cher ! Oui , je te préfère à tous les honneurs , à toutes les dignités , à tous les biens que je possède ; divin joyeau , tu ne me quitteras jamais. En achevant ces mots , il arrive près du roi , remet entre ses mains le billet qu'il vient d'écrire , & se retire. Le monarque fait aussitôt appeler Bonneval , qui s'était chargé de conduire toute cette intrigue , & lui confie à son tour la lettre du comte de Châteaubriand. Bonneval introduit secrètement la bague de Dubourg dans les plis de cette lettre , & l'on commet un page pour l'aller remettre à la jeune comtesse. Sitôt que Françoise l'eut ouverte , sitôt qu'elle eut reconnu la bague du comte , son époux , elle éprouva d'autant plus de surprise qu'elle s'attendoit moins à l'heureux changement que le séjour de la capitale avoit produit

en

en son époux. Toutefois elle n'en peut douter, & se détermine sans peine à la démarche que paroissent exiger d'elle & le roi & M. de Châteaubriand.

Cependant on s'occupe dans Paris aux apprêts du magnifique tournois annoncé dans toute la France. L'élite de la noblesse s'y rend en foule des provinces les plus éloignées ; & tous ces jeunes héros dont le courage avoit honoré nos armes dans les champs d'Italie , s'empressent de venir signaler leur adresse aux yeux du jeune monarque & des plus jolies femmes du royaume. Ce beau jour va luire enfin. A peine l'aurore qui le devance a doré le faite des palais, que les hérauts & les rois d'armes parcourent au grand pas de leurs courriers les principales rues de la capitale , faisant retentir les airs des sons redoublés des tymbales & des trompettes. Au bruit de ces instrumens guerriers se joint le bruit des cloches & de toute l'artillerie : on eût dit que ce jour annonçoit la nouvelle de la plus signalée victoire. Le roi qui , lui-même , veut être le juge du camp , en nomme garde ce fameux connétable de Bourbon , que l'orgueil & l'amour n'avoient



point encore rendu infidèle à sa patrie. François laissant au sort à décider sur qui tombera l'honneur d'ouvrir la carrière, il étoit en partage à Guise & au jeune Bonneval. C'étoit dès la neuvième heure du matin qu'ils devoient entrer en lice. Châteaubriand avoit devancé tous les spectateurs au lieu du tournois, pour remplir les devoirs de sa charge. Jamais officier ne s'en acquitta avec plus de zèle que lui. Il auroit fallu le voir s'agiter, aller, venir, courir empressé au-devant des dames, qu'attiroient à ce spectacle la galanterie & la curiosité. Comme il se rioit intérieurement de l'aveugle confiance de leurs maris ! Assurément, disoit-il en lui-même, il est beau de se reposer ainsi sur la vertu des femmes ; j'ai la plus avantageuse opinion de ce sexe charmant ; mais j'aime beaucoup mieux que madame de Châteaubriand soit dans ses terres qu'à cette fête. On croit qu'elle y viendra, ajouta-t-il en frappant du pied, se frottant les mains & poussant un grand éclat de rire ! On croit qu'elle y viendra ! .. : A peine il avoit achevé, qu'un épais nuage de poussière se fit appercevoir au loin : c'étoit le roi qui, précédé de ses pages, de ses écuyers & de

ses gens-d'armes, venoit donner lui-même le signal de l'exercice. Il arrive. Le maître des cérémonies vole à sa rencontre & le devance ensuite jusqu'au pied du trône qu'on a élevé pour le jeune monarque. François, présumant à l'air de sécurité qui règne dans les traits de Châteaubriand, que la comtesse son épouse n'est point arrivée, adresse, à voix basse, ces mots à Bonneval, en fouriant :: Si Châteaubriand se joue de nous, il faut avouer que nous l'avons bien mérité. Cependant il marche vers la hauteur de l'arène, & promène avec majesté ses regards satisfait sur toutes les belles qui s'y trouvent rassemblées. Mais l'heure a sonné; déjà le signal du combat est donné, & les deux athlètes, la lance en arrêt, sont prêts à fondre l'un sur l'autre, quand un hérault demande à haute voix de suspendre le combat, jusqu'à ce qu'une dame, qui se présente à la barrière, ait pris place dans le cirque. Aussi-tôt le comte de Châteaubriand, soupçonnant peu le coup dont il est menacé, précipite ses pas vers la dame & lui tend la main pour lui aider à descendre de son char. Mais ô ciel ! de quel étonnement il est frappé ! Il pâlit,

ses genoux chancellent, ses yeux s'obscurcissent; il l'a reconnue, c'est elle, c'est madame de Châteaubriand : & cette nouvelle, passant de bouche en bouche, arrive aussi-tôt aux oreilles du roi. Il bat des mains le premier, & tous les courtisans l'imitent en s'écriant :: la voilà, la voilà; & l'air retentit au loin du nom de la comtesse de Châteaubriand. Les femmes ne font point éclater leur joie par des cris bruyans; mais elles se demandent avec empressement les unes aux autres quel peut être le sujet de ce grand murmure; & chacune d'elles, en particulier, éprouve du dépit de n'avoir pas produit à son arrivée une pareille sensation.

Cependant le Comte revient de sa foiblesse & dissimule la fureur dont son ame est agitée, se promettant bien toutefois de tirer vengeance d'une perfide qui a trompé son attente la plus douce par une impardonnable désobéissance; car il ignoroit de quel subterfuge on s'étoit servi pour attirer son épouse à la cour. Il la saisit brusquement par la main, & la fait asseoir près de la barrière, sur un siège où il juge que ses charmes seront soustraits à l'œil curieux du jeune mo-

narque. Mais François s'en apperçoit & commande à deux de ses écuyers d'aller vers la Comtesse, & de lui dire qu'une place lui est réservée près de sa personne. On obéit ; & madame de Châteaubriand traverse la lice, attirant sur elle les regards de tous les spectateurs frappés à-la-fois de sa modestie, de sa beauté & de la noblesse de son maintien. A peine elle approche des marches du trône, que François, la pouvant considérer de plus près, est saisi d'étonnement & d'admiration à l'aspect d'une femme si belle. Il descend avec émotion à la rencontre de la comtesse & la conduit au siège le plus voisin de celui qu'il occupe : : Avouez-le, madame, lui dit-il, du ton le plus propre à flatter & à séduire une belle, avouez-le, vous avez mis bien peu d'empressement à satisfaire le desir qu'on avoit de vous posséder à la cour. Maintenant que vous y êtes enfin, ne trouvez pas extraordinaire qu'on mette en usage tous les moyens propres à vous y fixer. La renommée m'avoit bien appris que la comtesse de Châteaubriand étoit douée du plus rare mérite ; je savois qu'elle étoit aimable, jeune & belle ; mais qu'il s'en faut encore qu'on me l'ai



dépeinte telle que je la vois ! Vous consentez , sans doute , à rester parmi nous ? Promettez-le moi , madame. — Seigneur , lui répondit-elle ; le visage couvert du coloris intéressant de la pudeur , vous savez que ma volonté dépend de celle de mon époux ; & je ne puis répondre à votre majesté , sinon que je me sens trop flattée de l'honorable accueil qu'elle veut bien me faire. — Charmante Comtesse , qui en fut jamais digne comme vous ! Il est affreux de m'avoir privé si long-tems de votre présence. Malgré tout ce qu'un trône a de flatteur , je cherchois pourquoi le bonheur sembloit me fuir toujours ; je le fais maintenant : c'est que le bonheur n'est point où vous n'êtes pas. Le jeune monarque prononça ces dernières paroles avec tant d'agitation , que la modestie de la Comtesse en fut allarmée ; & son adresse fit tourner aussi-tôt la conversation sur le combat de Guise & de Bonneval. Ils s'affailloient depuis une heure avec un avantage égal ; & la victoire flottoit incertaine au milieu d'eux. Le comte de Châteaubriand , moins attentif au spectacle intéressant que donnoient ces jeunes guerriers , qu'à la conduite de son épouse ,

étudioit de loin tous les mouvemens de ses yeux. Chaque fois qu'elle les tournoit vers le roi, où que le roi fixoit les siens sur elle, il croyoit entendre prononcer l'irrévocable arrêt de son deshonneur. Un geste, une parole étoient, selon lui, tantôt une déclaration, tantôt un aveu. Sa jalousie alla même jusqu'à croire que l'heure, le lieu du rendez-vous étoient pris :: C'en est donc fait, disoit-il : ils y ont réussi : la voilà dans le piège. Ma vigilance, mes soins, tout est perdu ; il n'a fallu qu'un seul instant pour me ravir le fruit de tant de peines. Pour moi, je pars demain dès l'aube du jour. Ni les prières, ni les larmes de la perfide, ni les intérêts de ma maison, ni l'ordre le plus exprès du roi, rien ne me fera changer. L'ingrate, du moins je m'en flatte, n'exigera pas de moi la basse complaisance de m'arrêter plus long-tems ici, pour couvrir sa honte du voile de mon austérité. Il parloit ainsi quand Bonneval fut proclamé vainqueur par toute l'assemblée. Aussi-tôt on le conduisit en triomphe aux pieds du monarque, pour y recevoir le prix de sa valeur. Mais le roi remit à la comtesse l'écharpe destinée au vainqueur, & lui dit ::

Pour plus d'une raison ce jeune Chevalier mérite bien de recevoir sa récompense des mains de la beauté. Les jeunes courtisans qui étoient entrés dans le secret de la trame ourdie par Bonneval , pour attirer madame de Châteaubriand à la cour , trouvèrent fort singulier qu'elle lui en témoignât , pour ainsi dire , sa gratitude , au moment de son arrivée. Tandis qu'elle décoroit Bonneval des marques du triomphe , François lui fit entendre ces mots à voix basse :: Si jamais la gloire ou le bonheur de mon peuple me rappellent aux combats , voilà , madame , voilà le bien que j'ambitionnerai pour prix de ma vaillance.

Châteaubriand n'attend ni les ordres du roi ni le retour de la Comtesse pour se retirer. Il abandonne le camp & s'achemine vers le palais , sans que son intention dirige plutôt ses pas vers ce lieu que vers un autre. Il arrive à sa demeure & s'enferme dans le secret de son appartement , où , livré tout entier aux emportemens de sa rage , il fait retentir le palais d'affreux hurlemens. Ses gens avoient cent fois été les témoins de ces accès d'une barbare jalousie ; mais toujours ils s'en étoient amusés. Aujourd'hui cependant

ils jugent que le comte est tombé dans un mortel délire , & ils s'empresfent de vouloir le fecourir. Ils fe rendent à la porte de fa chambre qu'ils ne peuvent ouvrir ; ils appellent leur maître à haute voix ; mais il ne leur répond que par des reproches amers. On diroit à l'entendre que le roi lui-même a donné le mot à chacun d'eux pour les mettre tous dans l'intérêt de fon amour. Dubourg qui s'est enfui , riche de la vente du fecret du comte , Dubourg eft feul excepté des injures qu'il vomit contre tout fon domestique :: J'avois un ferviteur , difoit-il , le feul de tous qui n'eut pas l'ame d'un vil efclave , j'en avois un feul , & l'on a réuffi à me le ravir , à m'en priver pour jamais. O rage ! Terre , engloutis moi dans tes entrailles dès ce moment : c'est peut-être celui où l'infidèle fcëlle mon deshonneur. Je ne puis furvivre à cet horrible foupçon : il faut que je m'en éclairciffe. Il ouvre les portes avec fracas & s'avance jufqu'à la dernière iffue de fon appartement. Il étoit prêt à la franchir quand le roi parut environné de fa cour , & conduifant la jeune comteffe par la main. La préfence du monarque peut en imposer à peine à fes efprits égarés , à

ses sens agités. Toutefois François Premier salue madame de Châteaubriand & se retire. La comtesse qui avoit partagé son attention entre l'intérêt du spectacle & la conversation galante du roi, n'avoit point remarqué l'agitation de son époux. Elle devoit à son innocence le calme qui régnoit dans son cœur. Cependant le comte la prend à l'écart :: Affeyez-vous, lui dit-il. Il se place vis-à-vis d'elle & la contemple, mais d'un œil farouche ; puis ses sens s'agitant par degrés, un tremblement universel s'empare de ses membres. La jeune Françoisse frémit à son tour de crainte & d'horreur. Cependant le vieux mari rompt le silence, & sa voix éclate comme la foudre qui s'échappe d'un épais nuage où son activité a été long-tems enchaînée :: Ce moment est horrible, madame, dit-il ; il doit voir finir & vos jours & les miens. — Dieu ! d'où vous vient cet horrible dessein ? — Votre crime me l'inspire. — Moi, criminelle ! Je prends le ciel à témoin de mon innocence. — Il n'est plus tems de m'abuser. Le voile est déchiré, & ma honte est empreinte dans tous ces funestes traits où ma foiblesse s'est laissé prendre ! Malheureuse ! en me désor-

béissant , ne devois-tu pas t'attendre aux effets de mon juste désespoir. — De quelle défobéissance suis-je donc coupable hélas ! — Ton arrivée ici a mis le comble à mon ressentiment & à ma jalouse fureur . . . . En disant ces mots il prend une coupe empoisonnée ; il est prêt d'y tremper ses lèvres le premier ; mais la comtesse tombant à ses genoux :: De grace expliquez-vous. La mort n'a rien qui m'effraye : je meurs innocente , & c'est un accès de démence qui vous porte à mourir vous-même ; mais je reclame un instant , un seul instant de plus pour me justifier. La beauté en larmes a des droits sur les cœurs les plus farouches , & celui de Châteaubriand ne fut point à l'abri du sentiment de la pitié :: Je le veux bien , ajouta-t-il , justifiez - vous , madame , puisque votre vie & la mienne en dépendent. — Mais de quoi m'accusez-vous donc ? — De m'avoir défobéi alors que vous connoissiez mes sentimens ; & votre voyage à la cour . . . . — Ne m'en avez-vous pas fait dans vos lettres un exprès commandement. — Suffisoit-il de mes lettres , cruelle ! Je vous l'avois dit , on pouvoit les arracher à mon obéissance. — Mais la bague

ne me l'aviez-vous pas montrée comme un signe non équivoque de ce que vous exigeriez de moi ? — Eh bien ! cette bague, vous est-elle parvenue ? La voici ; je la porte ; je ne m'en suis pas dépouillé un seul instant. En effet, Châteaubriand la portoit encore à son doigt ; il la fait remarquer à son épouse :: Je suis perdue, s'écria la comtesse ; mes yeux m'ont trompé. Et aussi-tôt elle tire de son baguier un bijou conforme en tout à celui que portoit le comte. Après les avoir long-tems comparés l'un à l'autre :: Vous voyez, lui dit-elle sans émotion, vous voyez si je suis coupable, & combien peuvent devenir funestes les effets de votre aveugle passion. Le comte tout honteux se recueille en lui-même ; puis tombant aux pieds de son intéressante compagne :: Je le confesse, ô ma bien aimée, j'ai des torts, ils sont affreux : je les reconnois & forme la résolution de passer ma vie à les expier. Mes soupçons me semblent odieux à moi-même, & dès ce jour je les bannis pour jamais, oui pour jamais . . . Cependant j'exige encore un sacrifice de votre complaisance. — Parlez ; rien ne m'est plus à cœur que le repos de vos jours. — Hé-

bien, apprenez que la cour me devient de plus en plus insupportable. J'aime la solitude; je me rappelle avec délices les momens heureux que l'amour y a ménagés pour moi, & je ne retrouverai le bonheur.... — Je vous entens, comte, interrompit François; pour moi, je ne puis me flatter hélas! que le bonheur m'attende dans un féjour où votre désœuvrement ne fait qu'accroître mes maux. N'importe, je consens à m'éloigner d'ici au premier instant où vous m'en témoignerez le plus foible desir. — Seroit-il bien vrai, divine épouse? Quoi! vous consentiriez à partir dès demain? — A l'heure même, si vous l'exigez. Le comte n'est plus le maître de contenir les transports de sa joie. Yvre de son bonheur, il tombe de nouveau aux pieds de son épouse, & lui prodigue les plus tendres soins. On dit même que l'himen empruntant les carettes de l'amour, il résulta de cet entretien le gage d'une mutuelle tendresse.

Le comte ordonna pour le lendemain les apprêts de son départ, & le sommeil vint le surprendre dans la douce pensée qui l'occupoit du bonheur dont il alloit jouir. Il n'en étoit pas de



même de la jeune Françoise. Les jours languissans qu'elle avoit traînés au fond de sa province lui faisoient redouter de l'habiter encore. D'ailleurs, quoique l'amour ne lui eut point encore parlé en faveur du jeune roi ; l'attention qu'il avoit eue pour elle ; les soins dont il l'avoit comblée , la manière distinguée dont elle en avoit été accueillie, avoient fait sur elle une vive impression. Elle ne cherchoit point à démêler de quelle espèce de sentiment, soit de respect, soit de reconnoissance ou d'amitié son ame étoit atteinte ; mais il lui en coûtoit beaucoup pour s'éloigner d'un séjour que rendoit séduisant la présence du jeune monarque. Cependant, & l'on doit cet aveu à la vertu de Françoise, bien qu'elle conçut un vif chagrin de s'éloigner, non-seulement elle n'en fit rien paroître, mais il ne lui vint pas même dans la pensée de chercher des raisons pour éloigner son départ. François Premier, au contraire, n'étoit occupée qu'à trouver les moyens de voir & d'entretenir la comtesse de Châteaubriand. Il ne se dissimuloit point à lui-même que son cœur ne fut épris pour elle de la passion la plus vive ; & le moment où le comte avoit

engagé son épouse à partir, étoit celui où le roi avoit formé le projet d'un bal pour le lendemain, qu'il vouloit ouvrir avec madame de Châteaubriand : & l'invitation de s'y trouver en fut portée aux époux à l'instant où ils alloient se mettre en route. Qu'est-il besoin de peindre l'étonnement, le dépit & la colère de monsieur de Châteaubriand ? Il n'est plus ce qu'il étoit il y a quelques heures, époux sensible & tendre ; il est tel qu'on l'a toujours vu, injuste & barbare. Toutefois l'ordre est trop pressant pour refuser de s'y soumettre. A peine les deux époux parurent que le roi oubliant, en quelque sorte, ce qu'il doit à la majesté de son rang, fend avec rapidité la presse des courtisans, vole au-devant de la comtesse & l'amène d'un air satisfait & triomphant au milieu du cercle formé par les femmes de la cour. Tout ce que l'amant le plus épris peut adresser de plus galant & de plus tendre à sa maîtresse, le roi le fit entendre en ce jour à la jeune de Châteaubriand qui, sans manquer au respect qu'elle devoit à son prince, le supplia de ménager sa modestie & de garder le silence sur une passion dont elle ne pouvoit

entendre l'aveu , sans se rendre coupable. Son mari , toujours porté à interpréter à son désavantage toutes les paroles qui s'échappoient de la bouche de la comtesse , sort brusquement de l'assemblée en grinçant des dents , & forme la résolution de s'éloigner soudain de la cour , pour n'y reparoître jamais. Quelques jeunes courtisans qui s'apperçoivent de son désordre , se détachent de la foule pour jouir plus long-tems de la scène comique que leur donne le jaloux ; & le suivant à quelque distance , ils se disent les uns aux autres , d'un ton assez élevé pour être entendus de celui dont ils se jouent :: Que le comte de Châteaubriand est heureux ! A peine il paroît à la cour , & déjà il est en faveur. Pour moi , disoit l'un , je compte sur son amitié pour obtenir un gouvernement que je sollicite envain depuis plusieurs années. Quant à moi , disoit un autre , je compte sur le crédit de sa femme pour avoir l'agrément d'une compagnie de gendarmes que l'on me refuse opiniâtrément , & je ne fais pourquoi ; car j'ai toujours servi le roi & les belles avec le même zèle. Dix fois le comte fut sur le point de revenir sur ses pas & de demander raison à

à ces jeunes étourdis de leur maligne impudence ; mais il jugea qu'il feroit plus prudent de s'éloigner , fans avoir donné lieu au plus foible reproche. Il part donc , emportant avec lui son amour, sa jalousie, son dépit & le projet d'une vengeance qui n'eut peut-être jamais d'exemples. Mais quelle fut la surprise de madame de Châteaubriand, lorsque de retour chez elle, elle apprit le départ de son époux ! Elle forme aussitôt la résolution de le fuivre ; mais le roi, qu'on avoit informé de la fuite du comte, prévoyant le dessein que l'honnêteté pourroit inspirer à François, lui fit parvenir ce billet un instant après qu'elle se fut enfermée dans son appartement.

« Mon autorité n'a rien fait, madame, pour  
» éloigner le comte de Châteaubriand ; mais ne  
» foyez point étonnée si je l'emploie pour en-  
» chaîner vos pas à ma cour. Il suffit de vous  
» avoir vue pour ne pouvoir plus vivre sans  
» vous voir. » FRANÇOIS.

L'officier porteur de ce billet ne se retira qu'après avoir défendu aux gens de la comtesse, sous peine de désobéissance au roi, de se prêter aux ordres qu'elle pourroit leur donner pour son dé-

part. Madame de Châteaubriand qui avoit eu des soupçons sur la passion qu'elle avoit allumée dans le cœur du Prince, ne fut point étonnée du moyen qu'il employoit pour la retenir; mais elle en ressentit le plus violent chagrin. Affectée prudente pour se défier d'elle-même, de sa jeunesse, de la sensibilité de son cœur, elle auroit préféré de passer des jours amers avec son époux, jouissant du témoignage d'une conscience pure, à tous les les plaisirs, à tous les honneurs que pouvoit lui promettre la passion du roi. Hélas! disoit-elle, si j'ai vécu jusqu'ici malheureuse, avec un cœur indépendant, que seroit-ce, si je passois sous le joug de l'amour, & surtout s'il m'étoit imposé par un Monarque! Sur le trône fait-on aimer? Les conquêtes y deviennent si faciles! Les dehors en sont si séduisants; l'appât des grandeurs, du crédit, des richesses a tant d'empire sur les cœurs! Oh! je dédaigne tous ces biens: ils ne me séduiront jamais. Je ne veux plus revoir le roi qu'une seule fois; s'il est vrai qu'il ait quelque tendresse pour moi, il ne me refusera pas le seul bien auquel j'aspire. Je lui demanderai ma liberté avec tant d'instances,

que je l'obtiendrai de sa générosité. S'il me l'accorderoit, & qu'il m'en coûtât pour en profiter . . . N'importe, je saurois bien étouffer de coupables sentimens, & mon devoir l'emporteroit, dût-il m'en coûter la vie.

Madame de Châteaubriand passa le reste de la nuit dans la plus violente agitation; & dès le lever de l'aurore elle descendit dans les jardins du palais pour s'occuper sans témoins de la situation de son ame, dont elle commençoit, pour ainsi dire, à chérir les tourmens. Le roi, qui ne jouissoit plus d'aucun repos, l'avoit déjà devancée dans les détours des bosquets. A peine il l'apperçoit qu'il vole à sa rencontre, & lui prenant respectueusement les mains :: Madame, je ne m'attendois guère au bonheur que le hasard me préparoit ici. — Sire, interrompit la comtesse en se jettant à ses genoux, les yeux baignés de larmes, sire, je ne vous demande qu'une seule grace. — Une grace ! Est-ce à vous de parler ainsi. Ordonnez, madame ; vous êtes ma souveraine ; je me ferai une gloire de vous obéir à jamais. — Permettez que je m'éloigne de la cour ; votre passion, les liens qui m'unissent à un autre ;

tout m'en fait un devoir. — Demandez-moi ma vie, cruelle ; elle est à vous ; je n'existe que pour vous seule , mais.... — Vous ne me le refuserez point ; j'embrasse vos genoux ; songez que la générosité est la première vertu des amans, & la bienfaisance celle des rois ; l'une & l'autre vous sollicitent en ma faveur. — Eh ! pourquoi me forcez-vous vous-même à vous refuser ? Plus je vous vois, madame, & moins il m'est possible de fouscrire à vos vœux. Exigez de moi tout ce qu'il est au pouvoir d'un roi d'accorder, & vous jugerez de mes sentimens par mon empressement à vous plaire, mais n'insistez pas davantage sur le seul article que le soin de conserver mes jours me défende de vous accorder. François demeura inflexible, & la comtesse se retira chez elle sans éprouver un mécontentement décidé du refus qu'elle venoit d'essuyer. Chaque jour le jeune monarque s'occupoit des moyens de plaire à la jeune Françoisé, soit en lui procurant des fêtes, soit en accumulant sur sa famille des honneurs & des richesses ; & cependant huit mois entiers s'écoulèrent avant qu'il obtint de la bouche de sa maîtresse cet aveu qui est pour les

ames délicates un bien au-dessus de celui-là même que le vulgaire des amans appelle le bien suprême.

L'ambitieux Charles-Quint ravageoit l'Italie , & nos troupes avoient plus d'une fois succombé sous les efforts de ses armes ; il falloit que François Premier alla commander en personne une armée qui l'appelloit à grands cris. Malgré tout ce qu'il lui en coûte pour s'éloigner de ce qu'il aime , la voix de l'honneur a parlé : il suffit , & déjà il est sur son départ. Il résista long-tems au desir qui le pressoit de prendre congé de sa belle maîtresse ; mais enfin , maîtrisé par la violence de sa passion , il passe à l'appartement de Françoise qu'il trouva baignée de larmes , les cheveux épars , dans l'attitude de la plus profonde douleur. A peine il entre :: Le désordre où vous me voyez , prince , lui dit-elle , vous annonce assez l'état de mon ame . . . . Je vous aime . . . . & vous partez . . . . — Vous m'aimez , madame ! C'en est fait , je ne partirai point , je m'attache à vos pas . . . . — Que dites-vous , interrompit soudain la comtesse , & jettant sur le roi un regard sévère , vous ne partirez point ? Et l'honneur ? Allez , sire , allez où la gloire



vous appelle. Si vous m'aimez, partez dès cet instant ; c'est le témoignage le plus précieux que vous puissiez me donner de votre tendresse. Le roi voulut insister encore ; mais sa vertueuse maîtresse, le prenant par la main, le conduisit avec la force d'une héroïne au pied de l'escalier où ses coursiers l'attendoient. Là, déployant une écharpe que ses mains avoient brodée :: Acceptez, lui dit-elle, ce foible don, comme un gage des sentimens que vous m'avez inspirés. Pensez à moi quelquefois.... Pour moi, prince, je m'occuperai de vous tous les instans de ma vie.... Mais un secret pressentiment m'avertit qu'elle ne fera pas de longue durée. Le roi voulut parler, mais ses sanglots étouffèrent sa voix, & la comtesse s'éloigna pour se rendre, peu d'heures après, en Bretagne où étoit son époux.

Celui-ci dissimula sa rage & ses barbares projets jusqu'au moment où la comtesse eut mis au jour un fils dont les innocentes caresses lui aidoient à supporter le poids accablant de sa douleur. Si-tôt que l'on n'eut plus rien à craindre des suites de cet évènement, Châteaubriand appella son épouse dans un appartement voisin, où

il avoit eu soin de faire placer le berceau de son fils. Mais de quel sentiment d'horreur & d'effroi ne fut-elle point saisie à l'aspect de ce lieu épouvantable. Il représentoit un vaste tombeau, tapissé de noir, & qui n'étoit éclairé que par la foible lueur d'une lampe sépulcrale, dont les rayons étoient dirigés sur le visage de l'enfant. Le comte errant au milieu de cette funèbre enceinte, les yeux égarés, la voit à peine que la saisissant par ses vêtements :: Viens, viens voir sacrifier à ma rage le fruit de tes infâmes amours. Il dit, & tirant un poignard caché dans les plis de son habit, il s'avance vers son fils qui élevant ses jeunes mains, sembloit demander grace à son assassin :: Dieu ! ton fils ! barbare ! s'écrie la comtesse, & en disant ces mots, elle se précipite au-devant de son époux, & retient suspendu le bras dont il alloit commettre le plus grand des forfaits. Elle appelle ; on accourt à sa voix ; & soudain l'enfant est soustrait aux yeux de son barbare père. Sa fureur, cependant, n'est point encore assouvie :: Qu'il vive donc, dit-il, cet odieux monstre qui a reçu de toi la naissance ; mais toi, tu pleureras ici ton crime ; & le soleil

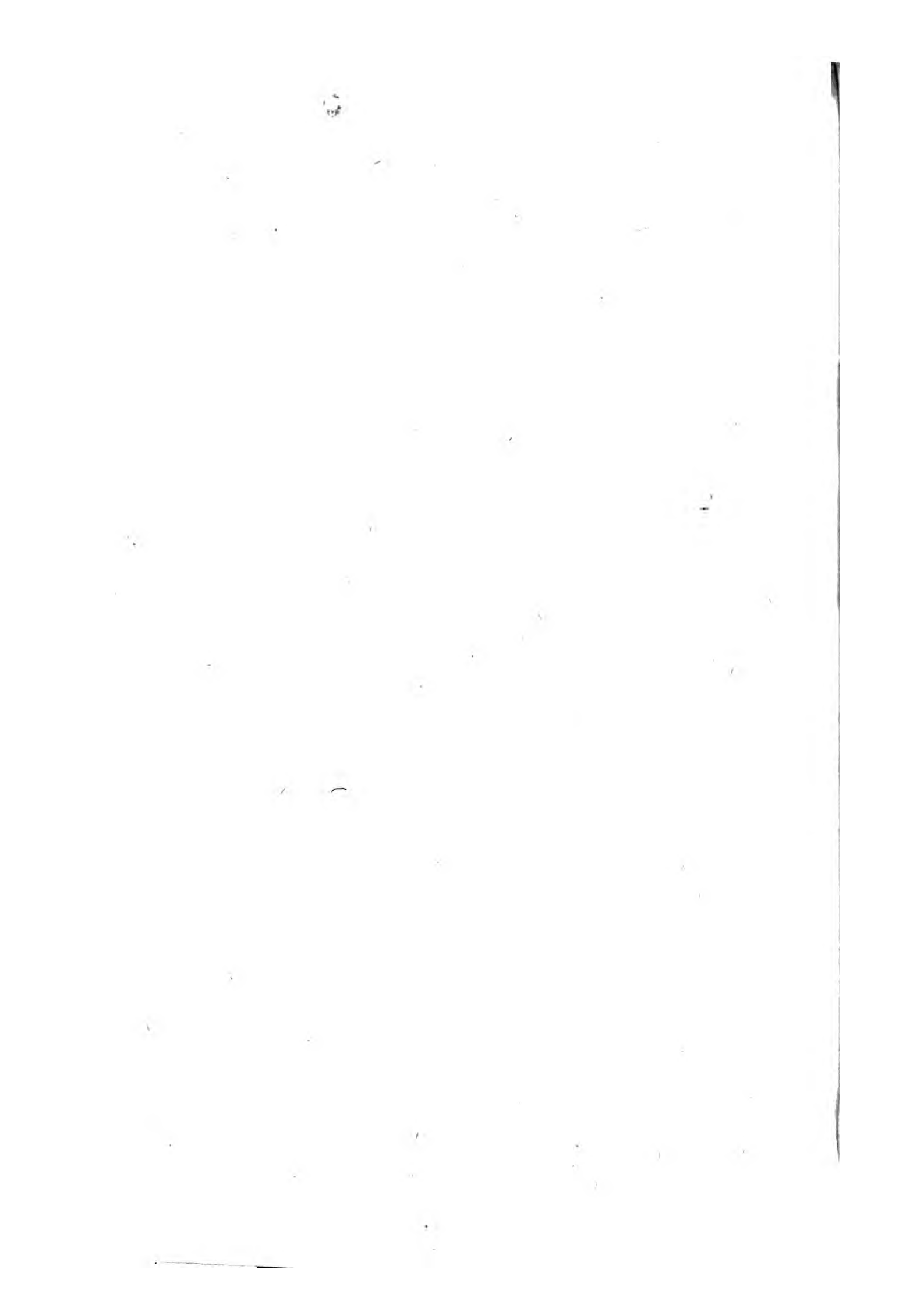
106 NOUVELLES FRANÇAISES.

ne t'éclairera jamais. En effet il s'éloigne , & la jeune épouse est condamnée à passer le reste de ses jours dans cette horrible prison , où durant six mois , elle ne fut abreuvée que de ses larmes. Ce long terme expiré , il lui envoie quatre bourreaux qui , après l'avoir placée dans un bain , en teignent les eaux de son sang. Il ne lui restoit plus qu'un instant à vivre quand le comte parut :: Je viens vous annoncer , madame , lui-dit il , la fécurité peinte sur son front , que votre illustre amant est tombé au pouvoir de son ennemi ; & qu'il est maintenant chargé de fers dans les prisons de Madrid. Françoisé frémit , détourna la vue , & sa mourante voix lui fit entendre ces paroles :: Je te pardonne ta cruauté . . . . Je meurs innocente . . . . aye pitié de ton fils.



**NOUVELLES**  
*FRANÇAISES.*

TOME I , N<sup>o</sup>. III.

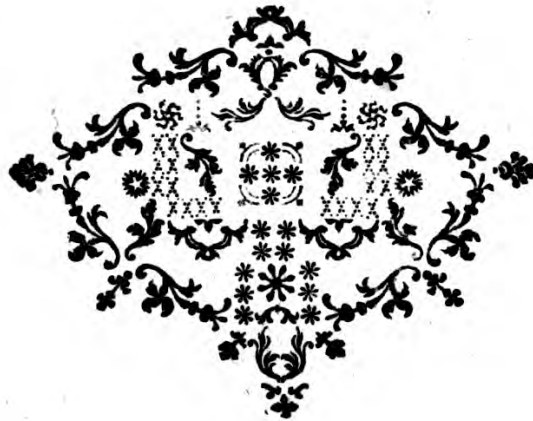


FALDONI

ET

THÉRESE,  
NOUVELLE FRANÇAISE.

PAR M. D'USSIEUX.

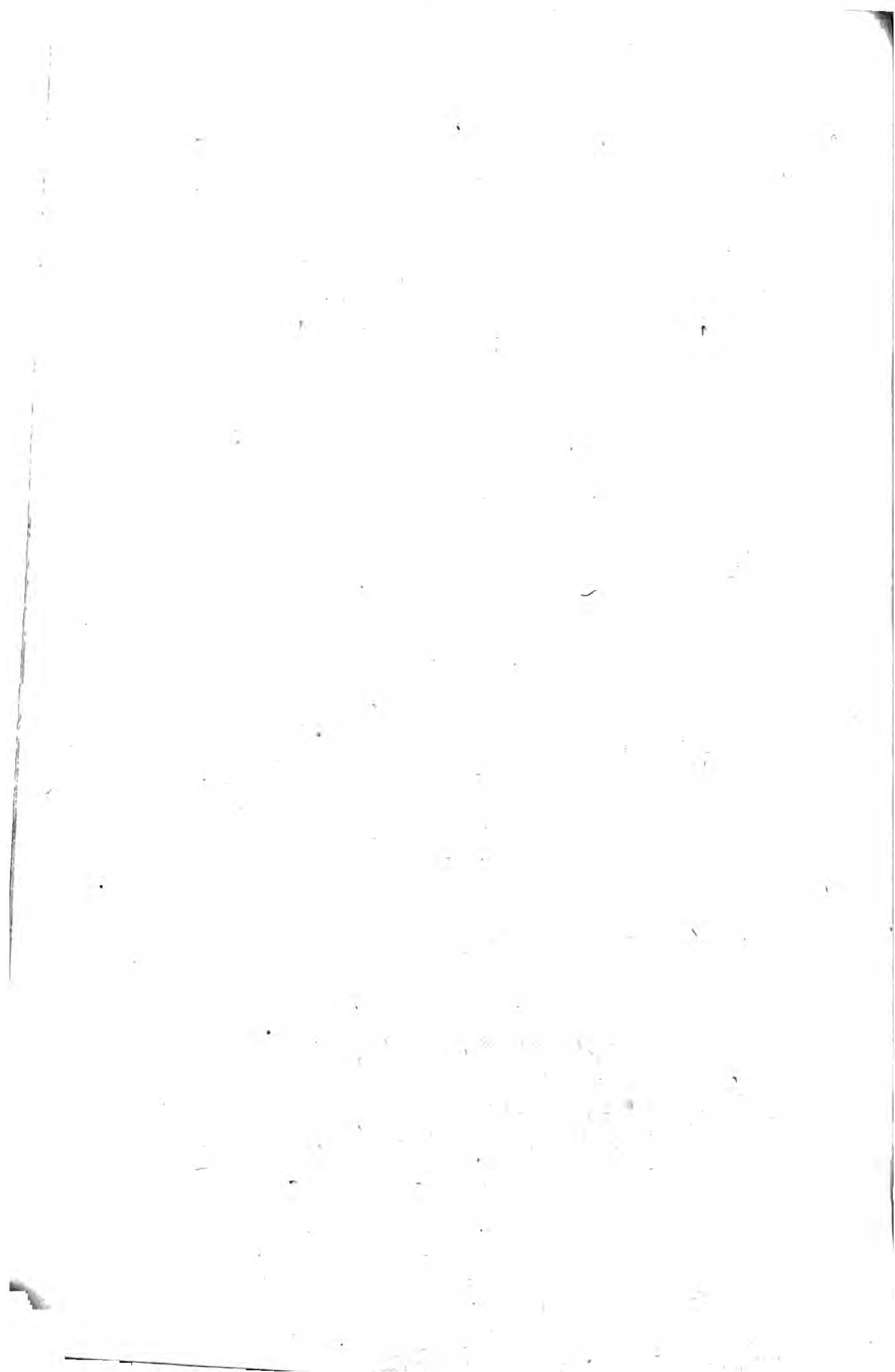


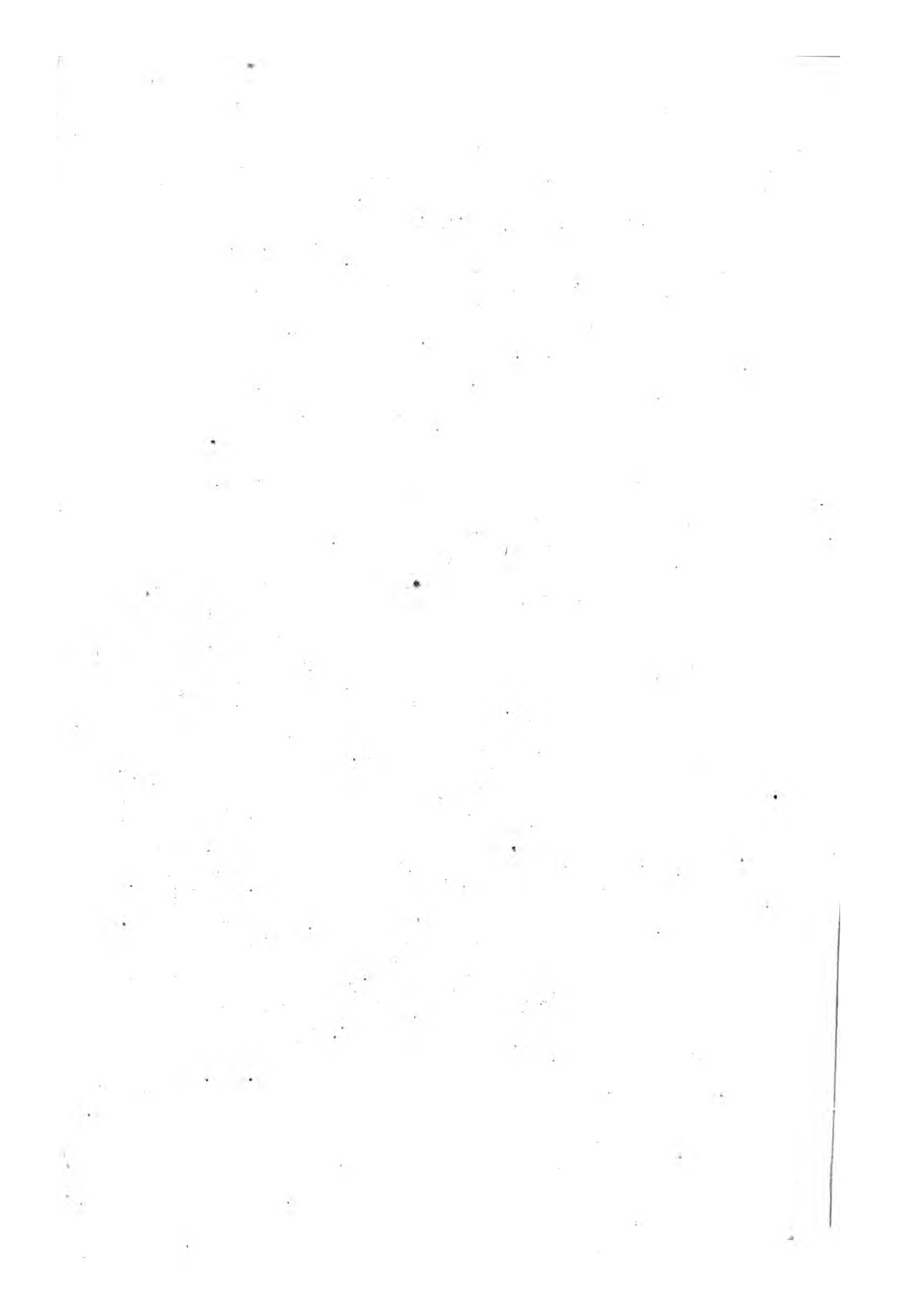
*A PARIS,*

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.

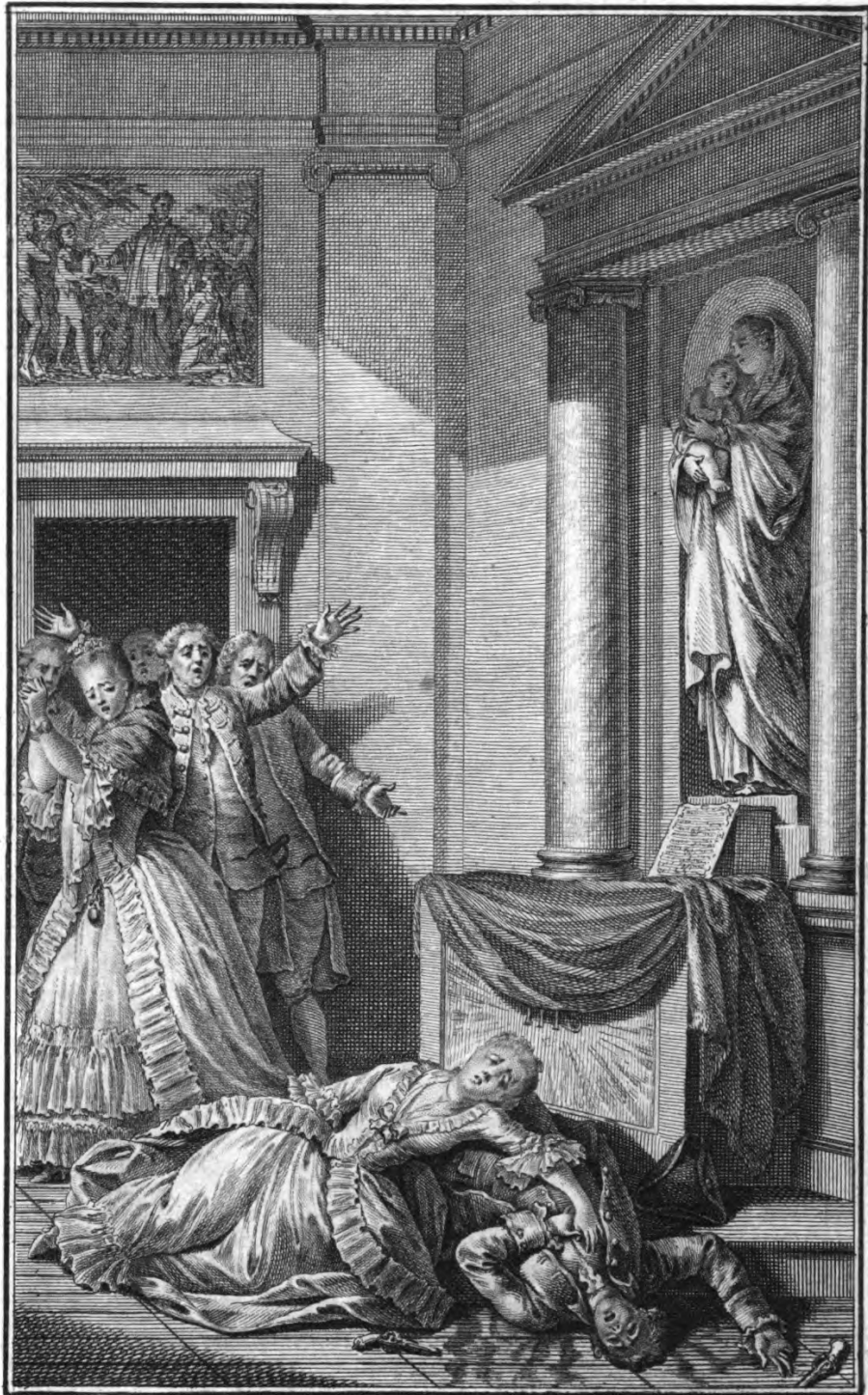
---

M. DCC. LXXVI.









*P. Martini delin. 1776.*

*C. Gaucher ex Acad. Art. Lond. incid.*

Handwritten text, mostly illegible due to extreme fading and bleed-through from the reverse side of the page. Some faint words like "The" and "and" are visible.

Handwritten text, mostly illegible due to extreme fading and bleed-through from the reverse side of the page. Some faint words like "The" and "and" are visible.

Handwritten text, mostly illegible due to extreme fading and bleed-through from the reverse side of the page. Some faint words like "The" and "and" are visible.



1950  
1951  
1952



## FALDONI ET THÉRÈSE.

*LETTRE du Marquis de S. Firmin au  
Chevalier de Roquemaur.*

**Q**UELLE découverte j'ai faite ici, mon cher ! A  
lois apprendre aux Génois l'art d'affervir ces petits  
mutins de Corfes ; j'arrive à Lyon ; j'y descends  
effrontément chez la présidente \*\*\* , avec laquelle  
je n'avois eu aucune espèce de liaison depuis notre

rupture. Trois étoiles ! Remarques-tu jusqu'à quel point je suis devenu discret ? Passons-lui ses quarante ans , & je te jure qu'elle est la femme de France la plus faite pour être l'amie d'un cadet de bonne maison. Je te vois embarrassé ; tu cherches son nom ; attends , & tu ne t'y tromperas pas. Elle occupoit , il y a quelque tems , dans le Marais , un superbe hôtel , dont l'ameublement avoit été confié à mon goût. Tu te rappelles s'il étoit commode , élégant & magnifique. Chargé d'en faire les honneurs , j'y attirai la meilleure compagnie de la Ville & de la Cour. On y jouoit gros jeu ; on y faisoit des soupers délicieux : en un mot , par mes soins , la grosse présidente étoit pour ainsi dire devenue la veuve à la mode. Il faut en convenir aussi , il n'est personne comme moi pour former une femme riche. Deux ans se passèrent sans que j'eusse le moindre sujet de me plaindre. Superbes chevaux , voitures brillantes , laquais bien vêtus , hussard à longues moustaches , coureurs vîtes comme le vent , petites loges aux spectacles ; tout cela ne me coûtait presque rien. Je faisois des dettes , on les acquittoit ; je perdois au jeu & ne payois jamais de mon

argent : enfin on mettoit à tout cela tant de délicatesse , que moi-même , je n'aurois pas été plus honnête en procédés. Un beau jour , l'Intendant de madame , faquin d'une probité furannée , & qui n'avoit encore fervi que des bourgeois , s'avise de vouloir nous prouver par un calcul impertinent que la dépense excède de beaucoup les revenus ; qu'il faut enrayer. Mon avis n'est point du tout conforme à celui de mons l'intendant , & je vous fais congédier mon drôle. Sur ces entrefaites , je m'avise de connoître la marquise d'Andreville. Ah ! c'est une anecdote très-plaisante que celle-là ; écoute : c'étoit à l'Opéra , un jour de première représentation ; je me trouve placé vis-à-vis de sa loge. Je la lorgne ; elle me lorgne ; nous nous regardons avec une sorte d'impudence. Je lui fais des yeux ; elle m'en fait à son tour. Au moment de sortir , je m'approche , j'offre ma main. On prétend m'avoir rencontré cent fois dans le monde. Que je meure s'il m'en souvient ! & sous ce prétexte on m'accepte pour Ecuyer. Nous montons en voiture. Je hazarde quelques propos galans ; ils ne déplaisent point ; j'en viens à des propositions ; elles sont bien reçues ; le

rendez-vous est assigné : allons , voilà une affaire conclue , la marquise est à moi. Tu vois que ma nouvelle conquête n'est point de l'espèce de ces prudes langoureuses , qui pour afficher de la modestie , prennent un grand air niais & croient avoir manqué essentiellement à toutes les règles , si elles se rendent avant six mortelles semaines de petits soins. La marquise n'est point non plus une beauté incomparable , ayant tous les traits parfaitement compassés , non , ce n'est point cela , ce n'est qu'une mine , mais la mine la plus piquante , les petits yeux les plus coquins qui furent jamais. Tu sens bien que pour cela je ne cessai pas de voir la présidente ; je lui devois quelques égards , & mes affaires exigeoient toujours les mêmes attentions de sa part. Je fus pendant deux mois ce qu'on peut appeller heureux ; & je le serois encore si l'on avoit eu la bonté de me desservir de la manière la plus outrageante. Paris fourmille d'un peuple de petits démons , n'ayant d'autres ressources qu'une garde-robe , un semblaçon & l'espoir de quelques bonnes fortunes. Attentifs à tout ce qui peut leur convenir , ils saisissent avidement l'occasion de nuire. L'un d'eux

ne manqua pas de me déceler auprès de la présidente. Bientôt on m'accable de reproches injurieux ; j'y répons de la bonne forte ; on revient à la charge ; bref je me brouille. A peine j'eus pris mon congé , que ma vieille ingrante fit un retour sur elle-même , sur ses affaires & se battit généreusement en retraite. Après avoir parcouru ses terres du Beaujolois, elle vint établir à Lyon le siège de ses graces antiques. Jamais rupture n'a fait autant d'éclat que la nôtre ; on s'en est beaucoup amusé à la Cour ; j'en ai ri comme les autres ; mes créanciers en ont boudé tout seuls. Ce sont bien les gens les plus durs de la terre que ces petits Messieurs. Il faudroit sacrifier son amour-propre , ses goûts ; il faudroit s'immoler tout entier pour leur plaire. Ma foi , lassé de leurs impitoyables aboyemens , je les ai laissés maîtres du champ de bataille , ne regrettant que mon baidanois qui fit , l'an passé , les délices de tout Longchamps.

Je crois t'avoir prouvé très-clairement que je n'ai eu aucun tort envers la présidente ; aussi m'a-t-elle donné à Lyon les témoignages de la reconnoissance qu'elle me doit pour lui avoir sa-



crifié quelques-uns de mes plus beaux jours. Elle ne peut se passer de moi ; je l'accompagne partout , au bal , au concert , aux spectacles : il faudroit la voir se pavaner près de moi : on diroit que l'éclat de mes paremens prête quelque lustre à son origine. Nous revenions ces jours derniers d'une fête que l'on nous avoit donnée ; il étoit tard , j'avois besoin de sommeil , & j'allois prendre congé de mon ancienne amie , quand elle me pria de passer à son appartement. Ses femmes nous ayant laissé seuls , elle me considéra un moment en silence, puis : : Je vous ai aimé, marquis, me dit-elle ; & sans doute je vous aimerois encore si votre frivolité n'eût éclairé ma raison. Je voulus répondre..... Point d'impatience , point de faux sermens , ajouta-t-elle ; vous m'avez trompée , il suffit : pour la dernière fois , je vous en parle. Quoique vous ayez trouvé le moyen d'éteindre l'amour que vous m'aviez inspiré , vous n'avez point cessé de m'intéresser. Depuis que vous êtes ici , surtout , je me suis occupée de vous , de vos affaires , de votre sort à venir ; & je crois m'en être occupée avec fruit , si vous voulez seconder mes vues. Je veux vous

marier. . . . A ces mots je frémis de crainte ; je crus que la présidente alloit m'offrir sa main. Quelle injustice ! Je ne connoissois pas encore toute l'étendue de sa générosité. Bientôt elle me parla d'une jeune personne , assez jolie , dont la fortune doit être immense. Voilà la découverte dont j'ai voulu te parler au commencement de ma lettre. Qu'en dis-tu ? Pour moi , j'ai d'abord rejeté bien loin la proposition de la bonne présidente. Tu conviendras , en effet , que je ne ressemble guère à l'hymen. La manière de vivre que j'ai contractée depuis quinze ans , m'a rendu bien précieux ces fortes d'engagemens dont nous brisons le nœud aussitôt qu'il nous blesse. Mon existence m'a toujours appartenu toute entière : il faudroit que je la partageasse avec une femme ; ses goûts pourroient n'être pas les miens ; on exigeroit des sacrifices ; je n'en pourrois faire ; & moi , comme tu le fais , j'aime les procédés. Je fis sentir tous ses inconvéniens à mon amie , qui y répondit avec un sens capable au moins de me faire douter si je devois immoler le célibat au mariage ou l'hymen à la liberté. Je me retirai l'imagination affaillie d'une foule de pensées con-

traires. De ce moment je suis devenu penseur ; & la sagesse l'emporte chez moi sur toute autre considération. Le moyen de résister à l'apas de cent mille livres de rente ! Voilà où j'en suis. Il y aura demain concert chez la présidente ; pour la première fois j'y verrai la beauté qui m'a déjà inspiré la passion la plus sage , la plus vraie , la plus constante : oui , la tête m'en tourne : c'est à la lettre.

Le marquis DE S. FIRMIN.

Qu'est-il besoin d'ajouter à cette épître pour faire connoître le caractère, les penchans du Marquis de S. Firmin. Devenu par l'habitude du changement incapable de se fixer, ce fut plutôt la nécessité de réparer sa fortune que l'impulsion du sentiment qui le porta opiniâtrément à vouloir devenir l'époux d'une jeune personne que l'obscurité de son origine & la noble fierté de son ame sembloient également éloigner d'une telle alliance.

Thérèse Meunier n'auroit rien eu à desirer dans un pays où seroit inconnu le préjugé de la nais-

sance. Elle avoit reçu de la nature tout ce qui fait la beauté, & ce qui sert encore à la parer ; une taille avantageuse, des traits presque réguliers, un teint d'une blancheur éblouissante, des graces & les plus heureuses dispositions à la culture de tous les arts. Elle dessinoit parfaitement bien, chantoit avec goût, touchoit avec précision de plusieurs instrumens de musique : & son esprit étoit suffisamment orné pour la faire distinguer même dans un cercle de personnes instruites. Tous ces avantages réunis la faisoient desirer des sociétés les mieux choisies ; & la fortune immense dont elle devoit jouir lui attiroit les vœux d'une foule de courtisans. Thérèse avoit rejeté plusieurs partis avantageux pour se conformer au choix que son cœur avoit fait d'un jeune étranger dont l'état étoit obscur comme le sien, mais qui étoit doué comme elle des qualités précieuses de l'ame. Faldoni pour être sans fortune n'en étoit que plus intéressant à ses yeux. S'il est pauvre, disoit-elle, je n'en suis que plus heureuse, par l'espoir de contribuer doublement à son bonheur. Les parens de Thérèse avoient obstinément refusé leur consentement à son union avec Faldoni. Pour vaincre

leur résistance, il avoit fallu employer & les larmes de l'innocence, & le crédit des amis; enfin vaincus à force de sollicitations, on leur avoit arraché l'aveu tant désiré. Depuis près de trois mois Thérèse & son amant vivoient dans cette douce sollicitude que produit l'approche d'un terme longtems attendu, quand le marquis de S. Firmin vint à Lyon. Le jour du concert annoncé, il parut dans l'assemblée couvert des livrées du luxe. Jamais il n'avoit affecté tant de hauteur & de frivolité; si par hazard il lui échappoit de laisser tomber un regard sur quelqu'un, il sembloit exiger qu'on lui en tint compte: c'étoit de sa part un sacrifice étonnant. Toutefois il ne dédaigna point de donner quelques louanges aux charmes de Thérèse; il porta même la complaisance jusqu'à l'applaudir, après qu'elle eut chanté une cantate de Lully. On se fait une idée peut-être de l'espece de sentiment qu'inspira un tel homme à notre jeune Lyonnaise. Elle ne tarda guere à s'en expliquer avec son amante: O mon cher Faldoni, lui dit-elle dès le même soir, l'as-tu bien remarqué ce jeune insensé? Qu'elle ame doit animer une momie semblable! Si je t'aime, tu

me deviens bien plus cher encore, quand je compare ton heureuse simplicité, ta candeur, ta bonnefoi avec ces vains dehors de la frivolité, image d'un cœur froid ou corrompu. Nous n'irons point chercher le bonheur dans des goûts étrangers à ceux que nous avons reçus de la nature : le bonheur ! il réside au fond de nos ames. Je tiendrai ma félicité de ton choix ; tu tiendras la tienne du mien. Faldoni, nous nous aimerons pour le plaisir de nous aimer. Heureuse, cent fois heureuse d'avoir reçu le jour loin des grandeurs ! Je n'ai point à redouter qu'un illustre étourdi vienne rechercher mon alliance. Le Ciel m'a fait naître dans une classe obscure pour y vivre avec toi. — O trop généreuse amante ! si l'éclat des grandeurs, si le Trône même étoit le prix des vertus, de la beauté, de toutes les graces réunies, qui plus que toi auroit droit d'y prétendre ? — Je prétens à ton cœur, & ne veux rien de plus. — Il brûlera à jamais d'amour pour toi, de l'amour le plus pur, d'un amour inviolable ; ensuite la reconnaissance.... — Arrête, Faldoni, cette expression m'outrage ; tu me dois seulement de la tendresse, parce que je veux être payée de retour ;

c'est bien assez d'un sentiment aussi vif pour remplir une ame. . . . Sais-tu que nous touchons à l'époque de notre bonheur ? Y penses-tu quelque fois ? — Dieu ! je m'en occupe tous les instans de ma vie. — Nous serons bientôt heureux. . . . — Hélas ! je l'espère. — Un soupir ! parle. . . . Je ne t'entens point. . . . Aurois-tu quelque doute sur ma constance ? . . . — M'en préserve le Ciel ! — Hé bien ? — Pardonne , mais je ne puis défendre mon cœur d'une crainte. . . . Elle est affreuse. . . . O ma Thérèse , si le destin alloit nous séparer. . . . — Barbare ! Eh ! quel plaisir peut éprouver ton ame à déchirer la mienne ! Faldoni , ajouta-t-elle , après un instant de silence , en lui saisissant fortement la main , Faldoni , rassure-toi ; j'en jure par le Ciel , par ton amour , par tous les sentimens que tu m'as inspirés , il n'est aucune puissance sur la terre qui puisse m'arracher à toi. Tant que ce cœur palpitera d'un léger mouvement ; tant qu'une goutte de sang parcourra les veines de ce corps débile , fois-en certain ils ne feront animés que pour toi. — Oui , reprit Faldoni , tu me rends toute ma force & tout mon espoir. A mon tour , j'atteste. . . . — Va , garde tes sermens ; ta maîtresse n'en

n'en a pas besoin : c'est ici , ajouta-t-elle , en portant la main sur son cœur , c'est ici qu'est écrite la preuve de ton amour en caractères inéfacables. Ma tendresse pour toi ne peut me laisser aucun doute sur la vérité de la tienne.

Ainsi se séparèrent nos amans pénétrés de vénération & d'amour l'un pour l'autre ; tous deux également éloignés de soupçonner le coup affreux dont ils étoient menacés. Dès le lendemain , & le soleil n'avoit encore parcouru qu'une foible partie de sa carrière , la présidente animée du plus vif intérêt pour le sort de son ancien amant , se transporte à la demeure des parens de Thérèse. Elle vient leur demander la main de cette fille vertueuse pour le marquis de S. Firmin , à qui son aveugle amitié prête un caractère & même des vertus : ; Par cette alliance , leur dit-elle , Thérèse acquiert un état ; elle deviendra la tige d'une postérité à qui le Gouvernement décernera les honneurs qui lui seront dus ; vous-même , peut-être , verrez vos petits-fils revêtus des premières dignités. Assez longtems vous avez véjetté dans une honteuse obscurité ; ma main bienfaisante vient vous en arracher aujourd'hui pour vous



produire au grand jour ; hésiteriez-vous un instant à remplir les grandes vues que j'ai formées sur votre fille, sur vous, sur tout ce qui vous appartient ?

Les parens de Thérèse, pénétrés de reconnoissance, tombent aussitôt aux pieds de l'insensée qui va leur ravir à la fois, & leur fille, & leur respectable modestie, & leur innocence, & ce calme délicieux, récompense des cœurs honnêtes. Déjà la coupable ambition s'est glissée dans leur ame ; déjà ils rougissent de leur simplicité ; ils en veulent au destin d'avoir si longtems différé leur bonheur & leur gloire.

Enfin ils promettent tout ; & la présidente satisfaite du succès de sa démarche, en va faire part au jeune de S. Firmin. Tandis qu'ils s'applaudissent de ce comble de bonheur ; tandis que le marquis trace déjà dans son imagination un plan de vie analogue à son humeur & à la fortune dont il croit jouir bientôt, Thérèse instruite par son pere des engagemens qu'il vient de contracter, sans avoir pris d'autre conseil que celui d'un orgueil criminel, éprouve tous les maux dont peut être accablée une fille obéissante, une amante ver-

tueuse & fidèle. Envain elle employe tour-à-tour ce que peuvent lui suggérer sa respectueuse tendresse pour l'auteur de ses jours, son inviolable attachement pour Faldoni, son éloignement pour le parti qu'on lui propose : Lemeunier est sourd à sa voix & persiste impérieusement dans son premier dessein : Je le veux, ma fille, lui dit-il, du ton le plus absolu ; il le faut, je le veux. — Vous le voulez ? Qui ? Vous ? Vous, mon père ! — Cessez d'apporter à ma volonté une plus longue résistance, ou craignez les effets de ma juste colère. — Si je perds Faldoni, je n'ai plus rien à redouter. — Je vous l'ordonne, que ce nom n'importe plus mon oreille. Dès ce moment ma maison est interdite pour jamais à cet inconnu : je vous défends de l'y recevoir, de lui parler, de lui écrire ; en un mot j'exige que toute espèce de liaison entre vous & lui soit rompue pour jamais. — O Dieu, s'écrie Thérèse, en se précipitant aux genoux de son père, qu'elle arrose de ses larmes, ô Dieu, qu'ai-je entendu ? — Mon immuable volonté. — N'aviez-vous pas permis à mon cœur de se nourrir du plus flatteur espoir ? Quelques jours seulement se sont écoulés depuis

que votre-tendresse paternelle me fit entendre ces douces paroles : elles ne sortiront jamais de mon souvenir : : Ma fille , me dites-vous , j'ai fait ce qu'un bon père doit faire ; je n'ai refusé jusqu'à présent de souscrire à tes vœux que pour m'affirmer de la solidité de tes sentimens. Puisque tu persistes à vouloir Faldoni pour époux , va , je te le donne. Sois heureuse , ma Thérèse ; mon bonheur est inséparable du tien. Telles sont les douces paroles que vous daignâtes m'adresser. Mais combien est différent le langage que vous me tenez aujourd'hui ! — Vous aviez surpris ma bonne foi , la crédulité de votre mere , celle de tous vos parens : mes yeux se sont ouverts : j'en bénis le Ciel , & pour vous , & pour moi. Faldoni n'est-il pas sans fortune ? — La mienne ne nous suffira-t-elle point ? — S'il garde un silence opiniâtre sur sa naissance , sans doute c'est qu'il rougiroit d'en dévoiler le mystère. — Si sa naissance est obscure , son ame est grande & généreuse. D'ailleurs est-ce à moi de prétendre aux vains honneurs d'une condition élevée ? Eh ! de quel droit ? Mais je le sens , & vous en fais encore le sincère aveu , ô mon père , mon tendre père , sans Faldoni , il n'est point

de bonheur pour moi sur la terre. — C'est trop longtems abuser de ma patience & de mes bontés : je vous l'ai dit , & vous le répète pour la dernière fois : le marquis de S. Firmin sera votre époux , puisqu'il daigne s'abaisser à ce point ; il le fera , vous n'en aurez point d'autre. Thérèse se relève à ces mots , sèche ses pleurs , & sans manquer au respect qu'elle doit à l'auteur de ses jours , lui répond avec cette noble fermeté qui caractérise une ame fière , pénétrée de la connoissance de ses devoirs & de ses droits : : Vous êtes mon père , lui dit-elle ; je connois l'étendue de votre autorité sur moi ; je fais qu'il vous appartient de diriger mes goûts , mes penchans , mes démarches ; vous êtes le maître de rejeter pour moi un établissement vers lequel pourroit m'entraîner l'erreur de l'aveugle jeunesse ; mais je fais aussi qu'il n'est pas en votre pouvoir de m'immoler aux prestiges de l'ambition , du respect humain. Je suis votre fille , & non votre victime ; vous êtes mon père & non pas mon tyran. Au reste , j'ose vous le dire encore , mon cœur n'est point incertain sur son choix. Le marquis de S. Firmin m'est odieux ; j'adore Faldoni ; ma répugnance pour

l'un est invincible ; mon amour pour l'autre est indomptable. Si je ne puis être l'épouse de celui que j'aime , un cloître me servira d'azile : ce sera ma ressource dernière ; j'y déplorerai mes malheurs & les vôtres ; car un jour viendra sans doute où le remords entrera dans le cœur de mon père. — Hé bien , hâte-toi d'y recourir à cette ressource unique ; car j'en jure par toute l'autorité que la nature & les hommes m'ont donnée sur toi , Faldoni ne portera jamais le nom de mon fils. Et en disant ces mots il se retire brusquement. Son visage est pâle , ses yeux étincellent de courroux ; envain Thérèse essaye encore de l'attendrir par ses pleurs ; elle court à lui ; mais il s'arrache à ses embrassemens avec une dureté impitoyable. Tandis que ses domestiques reçoivent de sa bouche l'ordre d'interdire sa maison à l'amant de sa fille , celle-ci succombant à sa douleur tombe privée de tout sentiment ; mais reprenant bientôt toute sa force avec l'usage de ses sens , elle traça ces lignes d'une main ferme & rapide :

« La volonté de mon père est changée ; mais mon cœur est toujours le même. Tu es mon amant , mon époux ; tu le seras à jamais. Je veux vivre

« & mourir pour toi. Ta maîtresse souffriroit mille  
« morts plutôt que de consentir à te perdre. Je  
« veux étonner l'univers par ma constance, &  
« forcer mon père lui-même à m'admirer : juge si  
« je t'aime. Faldoni, si tu changeois jamais ! »

Faldoni ne s'attendoit point à une nouvelle si  
cruelle. Qui peindroit son étonnement, sa dou-  
leur, son désespoir ! Thérèse lui est fidèle, il est  
vrai, mais il n'attendoit plus que l'instant où l'on  
devoit mettre le comble à ses vœux en lui donnant  
la main de son amante :: O changement affreux,  
s'écria-t-il ! ô mon bien suprême ! ô ma chère Thé-  
rèse ! Hélas ! pourras-tu bien résister à ce nouveau  
coup du fort ? Tu m'aimes, tu m'aimes ; mais un  
père a tant de droits sur un cœur aussi tendre que  
le tien. Au reste, Thérèse, le ciel m'en est témoin,  
ce ne sont point tes richesses que j'ambitionne ;  
ce n'est point ton opulence que je chéris, c'est  
toi, toi-même, ton caractère, ta beauté, toutes  
ces rares qualités qui font de ton ame le sanctuaire  
des vertus. Il dit, & sans prévoir les inconvéniens  
qui peuvent résulter de sa démarche, il se trans-  
porte à la demeure de Thérèse ; il ne pense qu'à  
son amour, à la perte irréparable dont il est

menacé ; il veut favoir de quel droit , & pourquoi on cherche à lui ravir un bien qu'il paye d'un amour si tendre. Il part donc ; ses pieds ne font pour ainsi dire , qu'effleurer la terre ; sa légèreté est égale à celle du plus agile courrier. Enfin accablé de lassitude ; le front couvert de sueur , il arrive à la maison de Thérèse. Aucun surveillant n'en gardoit l'entrée , & il pénètre sans obstacle jusques dans l'intérieur de l'appartement. Sa maîtresse étoit seule ; il la voit ; mais juste ciel ! en quel état il la voit. Elle marchoit à grands pas ; ses cheveux épars flottoient au gré de l'air qu'agitoient & ses gestes & sa marche rapide ; ses yeux agards , rouges & desséchés , ne versotent plus de larmes : il sembloit que la source en fut tarie ; ses joues que la nature avoit colorées de l'incarnat des roses étoient pâles & livides comme celles de la mort. On eut dit que le désespoir avoit emprunté la taille & les traits de Thérèse pour apparaître aux regards de Faldoni. Elle l'apperçoit & s'arrête tout à coup : : Que vois-je , dit-elle , est-ce un songe ? Est-ce bien toi ? Ne me trompé-je point ? Faldoni , que j'entende ta voix. — Oui , c'est moi , ô ma divine amante , c'est moi-même ; & il se

précipite à ses pieds. Mais dans quel défordre te trouvé-je, ajouta-t-il ! — Faldoni, reprit-elle, en lui serrant fortement la main, je souffre tout ce qu'on peut souffrir; mais rassure-toi; je n'aurai point enduré vainement tous les maux dont je suis accablée. . . . Mais. . . . je tremble. . . . j'entens du bruit. Si c'étoit mon pere ! laisse-moi : fuis. Elle n'a pas achevé, que Lemeünier paroît. Thérèse tremble de tout son corps; ses genoux chancellent; il ne peuvent plus la soutenir; elle tombe évanouie. Faldoni ne voit que sa maîtresse; tous ses soins se réunissent sur elle; ses yeux attachés sur cet objet intéressant n'ont point encore aperçu ce pere impitoyable dont la fureur est semblable à celle d'un tigre altéré de sang. Loin de secourir sa fille, il l'accable encore d'injures, de malédictions, & saisissant Faldoni par sa chevelure, le barbare l'entraîne au milieu de l'appartement. Celui-ci ne fait par où il a pu mériter un affront semblable. Le dépit, la colère, l'amour, le respect qu'il doit au pere de Thérèse, tous ces divers sentimens se combattent dans son ame, s'y succèdent, & s'y réunissent. Il ne fait quel parti prendre, cependant sa patience est vaincue, il



se débat , se dégage , tire son épée : : Défends-toi , barbare , pere inhumain , lui cria-t-il ; défends-toi , ou crains d'expirer ici sous mes coups. A ces mots Lemeûnier écumant de rage se met en garde , & le bruit de leurs armes rappelle Thérèse à la lumière. Ses yeux s'ouvrent , & c'est pour être témoins du plus horrible des spectacles ; elle voit son amant aux prises avec son pere : : N'est-ce pas un songe ? Est-il bien vrai ? Quoi ! mon père ! Faldoni ! . . . Eh ! que vous ai-je fait , cruels ? Que ne m'affaffinez-vous plutôt ! les doux accens de cette voix enchanteresse ramènent Faldoni à son vraie caractère ; il ne voit plus dans son ennemi que le pere de son amante : : Que je suis malheureux , s'écrie-t-il ! & en disant ces mots , il laisse tomber à ses pieds le glaive qui lui avoit servi de rempart contre les efforts de son adversaire , il jette sur Thérèse un regard passionné , interprête des sentimens d'amour , de pitié , de confusion qu'il éprouve , & se retire.

Il faudroit être à la place de cet amant infortuné pour se peindre , & son désespoir , & ses regrets : : De quel crime je me suis rendu coupable , dit-il ! j'ai voulu tremper mes mains dans le

fang dont est formé celui de Thérèse. Sa colère brutale m'y a forcé, il est vrai.... Mais ne devois-je pas tout subir de sa part, la mort elle-même, plutôt que de me porter à un si coupable excès? Que va-t-elle penser de moi, cette maîtresse adorée? Pourrai-je me justifier jamais à ses yeux? Oui, s'il faut que je la perde, je laverai dans mon propre sang l'outrage involontaire qu'elle a reçu de moi. Faldoni faisant part à ses amis de son malheur, & interrogeant leur pensée sur le changement de le Meunier à son égard; car il n'en avoit pu pénétrer encore le motif; apprend que c'est aux démarches du Marquis de S. Firmin qu'il doit l'attribuer. Dans le premier transport de sa colère jalouse, il veut aller demander raison à S. Firmin de son amour, de ses tentatives; mais on le retient sous le sage prétexte qu'une telle imprudence ne feroit qu'augmenter ses maux, loin de les diminuer; & on le détermine à adresser à son rival un billet conçu dans les termes les plus propres à le faire renoncer au projet de lui ravir sa maîtresse.

Le Marquis de S. Firmin, loin de se rendre aux raisons que faisoit valoir Faldoni, ne daigna pas

même lui répondre. Il fit dans toutes les sociétés des plaisanteries injurieuses , & sur le billet , & sur les sentimens de celui dont il l'avoit reçu. Voici comment il s'en expliqua dans une lettre adressée au chevalier de Roquemaur.

Sais-tu , mon ami , que mon aventure fait ici un tapage d'enfer. Je n'ai point encore épousé. D'homme d'honneur je ne fais plus qui je suis , ni quel pays j'habite : je n'y connois plus rien. On m'a vu ; j'ai porté la complaisance jusqu'à faire la première démarche , & l'affaire est encore à se conclure : je crois en vérité que je serai forcé à une déclaration dans les formes. Tu m'as vu conduire quelques aventures dans le monde ; tu fais que nos délicieux me citoient entr'eux pour exemple : hé bien ! vois si j'ai déchu , je suis encore au point où j'en étois il y a un mois. Plaisanterie à part , tous ces retardemens commencent à m'ennuyer : je les ferai finir sous peu de jours. Il faut te dire aussi que ce n'est pas une petite besogne : j'ai un rival ; oui , mon ami , un rival. Et de plus on assure qu'il est aimé de la petite personne. Il vient de m'adresser la lettre la plus pathétique pour m'engager à me désister de

mes poursuites. Mais hélas ! je ferai inflexible. Non, que je ne partage bien sincèrement les douleurs de son amoureux martyr ; tu fais combien j'ai l'ame sensible : ce n'est que des cent mille livres de rente dont il m'est absolument impossible de me départir. Ne penserois-tu pas comme moi ? Adieu. J'attens le dénouement de toute cette affaire pour t'en instruire : je présume qu'il fera très-plaisant.

Le marquis DE S. FIRMIN.

Après la scène cruelle qui s'étoit passée entre Faldoni & Lemeunier, celui-ci se retira, sans adresser une seule parole de consolation à sa fille, la laissant abîmée dans sa douleur profonde. A peine elle put se traîner jusqu'à son lit pour trouver un repos nécessaire au rétablissement de ses forces épuisées. Mais elle ne l'y trouva point. Ce fut là surtout que tous ses maux se peignirent avec plus de violence à ses esprits agités. Elle ne peut chasser de son imagerie le spectacle d'horreur dont elle vient d'être témoin. Elle s'agite, se tourmente ; ses yeux voient son amant, son pere nager dans leur sang ; tout ce qu'une imagi-

nation en délire peut se retracer de plus terrible ; de plus cruel, elle le voit ; son appartement retentit de ses cris ; ils sont effrayans ; on accourt , & déjà elle n'est plus la même. Un silence morne a succédé aux bruyans accents de son désespoir. Assise sur sa couche , la tête appuyée dans l'une de ses mains , les yeux attachés sur un seul objet , on diroit à la voir qu'elle conçoit dans sa pensée quelque projet extraordinaire. Après un assez long silence : : Allez , dit-elle à l'un de ses domestiques , allez dire à mon pere que pour grace dernière , sa fille demande à l'entretenir un moment. Mes amis , ajouta-t-elle , en adressant la parole aux autres , avec ce ton de douceur & d'affabilité qui lui étoit si naturel , séchez vos pleurs & cessez de me plaindre : le courroux de mon pere cause seul tous mes maux ; dans peu vous verrez en nous un entier changement. Sortez , mes amis , je veux être seule avec lui.

A peine le Meunier paroît , que Thérèse se jette précipitamment à bas de son lit , court au-devant de son pere , & se jettant à ses pieds : : Vous êtes mon pere , je dois vous obéir ; & j'ignore comment j'ai pu m'écarter un seul instant du premier

de mes devoirs. J'emploierai le reste de mes jours à réparer ma faute ; je regrette seulement que ma vie soit trop courte pour que je puisse espérer de l'expiation assez. Mon père , me pardonnez-vous ? Pour moi je ne saurois vivre davantage chargée du poids accablant de votre indignation. Mon père , je suis prête à faire un grand sacrifice ; c'est vous qui m'y forcez ; mais j'y suis résolue ; & une fois qu'il sera fait , votre oreille ne sera importunée d'aucune de mes plaintes. — Je le faisois , ma fille , que votre naturel , vos principes , vous ramèneraient à l'obéissance que vous me devez. J'ai vécu plus que vous ; & mes réflexions sont le fruit de mon expérience. La tendresse & la prudence ont toujours dirigé les desseins que j'ai formés sur vous. Ma Thérèse , j'oublie dès ce moment la résistance que vous m'avez opposée ; qu'il n'en soit plus question jamais. Je vole chez le marquis de S. Firmin pour lui apprendre la nouvelle de son bonheur & du mien ; ne soyons plus occupés que des préparatifs de ton hymen : il sera l'événement le plus remarquable de tes jours & des miens. — Non , sans doute , il ne se forma jamais d'union sous de telles auspices. . . .

Ce fera un sacrifice bien solemnel, mon pere. . . . S'accomplira-t-il bientôt ? — Dès demain si tu le veux. — Vous l'ordonnez ? Hé bien, ce fera donc pour demain. . . . pour demain ! — Un plus long intervalle te conviendrait-il davantage ? — Vous êtes bien résolu à ne point changer ? — Je te l'ai déjà dit. — Hé bien ! il seroit inutile d'y apporter un plus long délai. . . . ce fera pour demain.

Thérèse, sous le prétexte qu'elle se sentoît incommodée, & que l'air de la campagne pourroit contribuer à lui rendre ses forces affoiblies par les contradictions qu'elle avoit effuyées, demanda à Lemeunier la permission de s'aller promener & de passer la nuit à une maison qu'ils possédoient à un mille de Lyon : elle l'obtint sans peine. Lemeunier se préparoit déjà à sortir, pour se rendre chez la présidente, quand Thérèse revint à lui : : Mon pere, lui dit-elle, les larmes aux yeux, vous ne m'avez point embrassée encore. Lemeunier se retourne, & sa fille se précipite dans ses bras ; un nouveau torrent de larmes coule de ses beaux yeux, qu'elle attache sur ceux de son pere. Elle le contemple en silence. Puis elle l'embrasse ; on sut dit qu'elle alloit en être séparée pour jamais.

Lemeunier

Lemeunier lui même se sent ému de compassion ; il est sur le point de céder à un tendre mouvement : mais redoutant sa propre sensibilité , il s'arrache avec effort des bras de Thérèse & la fuit , comme s'il craignoit que son cœur se laissât surprendre à l'aspect des larmes que répand sa fille. Déjà il est loin de Thérèse ; & celle-ci lui tendant encore les bras. Adieu , mon père , lui crie-t-elle , adieu ; vous me fuyez , & moi je m'éloigne de vous ; cet intervalle immense , celui qui est entre la vie & la mort , va nous séparer pour jamais. Elle retombe à genoux , jette autour d'elle un regard dans lequel sont peintes sa douleur & sa sensibilité. Adieu , dit-elle , triste enceinte , lieu funeste , témoin des paisibles jeux de mon enfance & des progrès de mon amour , de tous les maux que j'ai soufferts & des larmes que je répands encore ; puissiez-vous ne servir jamais d'azile à une autre amante infortunée. Quand mon père reviendra sous votre toit , loin de rappeler à son souvenir une fille qui l'adoroit & qui devoit lui être chère , loin de lui retracer sa perte & ses malheurs , inspirez-lui l'oubli de tous nos maux. Elle dit , se relève , adresse un



billet à son amant, se munit de l'arme terrible par qui doit être consommé le plus étonnant des sacrifices, & prend la route de cette maison de campagne où le Marquis de S. Firmin, Lemeu-  
nier avec des parens & ses amis devoient se rendre à la huitième heure du jour suivant; l'un pour contracter l'alliance fatale; les autres pour en être les témoins.

Cependant Faldoni, à qui l'on n'a point laissé ignorer le changement de Thérèse, qui a paru se soumettre sans réserve aux volontés de son père, Faldoni se livroit à tout l'excès de son désespoir. Il accusait le ciel d'injustice & sa maîtresse d'ingratitude, quand le billet suivant lui fut remis.

« Le mal est grand, Faldoni, il y faut apporter  
» un remède prompt & sûr. S. Firmin croit m'é-  
» poufer dès demain; mon père le croit de mê-  
» me; moi seule je fais le contraire. Si tu m'aimes  
» encore; si tu prétens à ma main; enfin si tu  
» veux partager ma destinée, ne manque pas à  
» te rendre demain, dès le lever de l'aurore, à  
» la campagne; tu m'y trouveras munie de tout  
» ce qu'il nous faut pour l'exécution d'un projet  
» que j'ai conçu: je te le communiquerai, Faldoni;

» il t'étonnera peut-être . . . . mais non ; car tu  
» fais comme je t'aime. »

Faldoni n'entendoit point ce que Thérèse lui vouloit dire par ce projet étonnant. Sitôt qu'il croyoit avoir deviné la pensée de son amante , une nouvelle raison se présentait à lui , & soudain détruisoit le soupçon qu'il avoit formé. Cependant , après y avoir long-tems réfléchi , il ne doute plus qu'il ne soit question de s'évader avec elle , & d'affurer leur bonheur par une fuite prochaine. Dans cette pensée , il prépare de son côté tout ce qu'il juge propre à leur éloignement , & se trouve au rendez-vous à l'heure indiquée.

Le soleil venoit de paroître : il n'étoit obscurci d'aucun nuage ; jamais un plus beau jour n'avoit éclairé la terre. Thérèse , vêtue d'une robe blanche & parée comme au plus beau jour de fête , se promenoit seule dans l'une des allées du jardin. La sécurité étoit peinte dans tous ses traits. Dès qu'elle apperçoit son amant , elle précipite sa marche , l'atteignit ; & sans lui donner le tems de proférer un mot : Me voilà satisfaite , lui dit-elle ; par cette dernière démarche je suis entièrement convaincue de ton amour. — En as-

tu douté, ô ma bien-aimée ? Un tel soupçon feroit-il entré dans ton cœur ? M'aurois-tu fait cette injure ? — Non, Faldoni, non ; mais je fais maintenant à quel point je suis aimée de toi ; c'est aujourd'hui, surtout, que le vois ; les richesses n'ont aucun empire sur ton ame ; elle est grande & généreuse ; j'ose le dire ; enfin la nature l'avait formé pour moi. Après un instant de silence qu'elle employa à fixer ses yeux sur ceux de son amant, comme si elle eut voulu lire au fond de son cœur, elle lui dit, sans la moindre apparence d'émotion : Faldoni, le tems presse : quelques heures de plus, & ma famille & S. Firmin se rendront ici ; nous ne serions plus maîtres alors d'accomplir le projet que j'ai conçu pour notre commune félicité. — Hé bien, tu me vois prêt à marcher sur tes pas, ou plutôt à les précéder, à te protéger de tout mon pouvoir contre les ennemis de ton repos & du mien. Heureux, cent fois heureux, si je pouvois sacrifier mon existence à ton bonheur ; mais ils sont liés au point de ne pouvoir se séparer jamais . . . Thérèse, tout est prêt : une barque légère nous attend sur le fleuve prochain ; je me fais assuré d'un guide expérimenté ; & dans

peu une terre étrangère nous recevra; nous y trouverons un sûr azile contre nos ennemis: là, nous éprouverons que le destin peut se lasser de faire des malheureux . . . . Tu le dis toi-même, le tems presse; pourquoi retarder davantage notre départ? — Que parles-tu de départ, de barque, de guide? Après un instant de silence, & du ton le plus imposant :: L'avez-vous pu croire, Faldoni, que j'oubliaffe à ce point mon honneur & le vôtre? Quoi! vous avez eu cette opinion de ma faiblesse, & vous avez pu m'aimer? Non, ton amour n'étoit qu'une feinte; si je t'eusse été chère, tu aurois conçu de moi une idée différente. Quelle qu'ait été, quelle que soit encore ma tendresse pour toi, elle n'a pu & ne pourra jamais m'abaisser jusqu'à l'opprobre. — Appaise ta colère, ô ma chère Thérèse! je rougis de mon erreur: songe qu'elle n'a duré qu'un instant. Mon ame est susceptible de toutes les impressions que tu voudras lui communiquer: elle s'agrandit avec la tienne, & s'élançe par-delà toutes les choses humaines. — S'il est vrai que tu fois tant au-dessus du vulgaire des amans, viens donc, viens mettre le comble à tes vœux, aux miens; viens apprendre

à l'univers ce qu'a pu produire un amour sans exemple dans deux cœurs qui peut-être jamais n'auront leurs semblables. Faldoni ne concevoit point encore ce que Thérèse lui vouloit dire ; il étoit même bien loin de soupçonner le projet de sa maîtresse. Après lui avoir demandé de l'éclaircir sur ses grands desseins :: Je n'en ai point d'autre , lui répondit-elle , que celui de m'unir à toi par l'indissoluble nœud de l'himen. — Quand se fera la cérémonie ? — A l'heure même. — Quel lieu as-tu choisi pour cela ? — Ce temple ; & elle lui montrait de la main une chapelle dépendante de la maison. — Le ministre est-il prévenu ? — Nous n'en aurons point d'autre que l'Eternel. — Quels feront nos témoins ? — Ton amour & le mien. Et en disant ces mots elle le prend par la main & le conduit vers l'auguste parvis.

Ils marchaient dans un profond silence ; l'air n'étoit point agité : aucun bruit ne se faisoit entendre ; il sembloit que la nature entière portât sur nos jeunes amans une attention curieuse. La crainte , l'espérance , l'effroi , la satisfaction , tous les sentimens contraires assiégeoient l'ame de Faldoni. A l'approche du seuil sacré , un long

foupir échappé à Thérèse enchaîna tout-à-coup les pas de son amant. Il tremble ; il ne peut ni ne veut passer outre. Il interroge sa compagne ; mais celle-ci ne lui répond que par un coup d'œil fier, & le force, pour ainsi dire, à pénétrer avec elle dans l'enceinte du temple. A peine ils ont franchi les portes du sanctuaire, que Thérèse suspendant sa marche :: Un moment, lui dit-elle ; il est tems de t'apprendre pourquoi je t'ai conduit ici, & quel est le grand dessein que je me suis proposé. Je te répète, pour la dernière fois, que mon amour pour toi n'eut jamais d'exemples. Mon imagination m'a transportée sous le plus beau ciel ; j'y vivois comblée de toutes les richesses, de tous les honneurs que le monde peut offrir ; mais j'y vivois loin de toi, & j'étois malheureuse. J'ai senti que la mort étoit préférable à une pareille existence ; je viens ici pour la recevoir de ta main & t'offrir le même bienfait de la mienne.... Faldoni veut l'interrompre : écoute-moi encore ; oui, t'offrir le même bienfait, si toutefois tu ne connois pas l'idée d'un bien supérieur à celui-là ; autrement, tu peux partir ; profite de cette barque dont tu m'as parlé ; fuis loin

de mes cendres , loin de ma patrie , loin de tout ce qui pourroit retracer à ton esprit , à ton cœur une image importune. Va chercher fous un autre ciel , dans les bras d'une nouvelle amante , l'oubli des maux que tu as souffert pour moi ; va , Aldoni ; sois heureux ; c'est le dernier de mes souhaits : je n'en fis jamais ni de plus ardent ni de plus sincère ; adieu. Elle dit , & se précipite dans les bras de son amant ; elle le tient fortement pressé contre elle même & le regarde en silence ; ses yeux semblent lui répéter un nouvel adieu ; & tout-à-coup il en sort un torrent de larmes :: Pardonne , ajouta-t-elle , pardonne ce dernier acte de ma foiblesse : ce ne sont point les approches de la mort qui m'épouvantent , non ; je l'attends sans effroi ; je la desire avec ardeur ; mais ... nous allons être séparés , Faldoni ! . . . . séparés pour jamais . . . . O mon bien-aimé ! . . . ô l'ame de ma vie ! . . . Et de nouveaux sanglots viennent l'interrompre. Faldoni , dont la voix avait été enchaînée jusqu'à ce moment par la surprise & par la douleur , tente un pénible effort sur lui-même :: Non , non , nous ne ferons point séparés ; tu le veux ? Hé bien , la même tombe nous en-fermera

fermera l'un & l'autre ; mais ce bras . . . as-tu pu le croire ? . . . Non , jamais . . . Qui ? moi ? je t'arracherois la vie ? Eh ! de quel horrible espoir t'es-tu donc flattée ? Va chercher ailleurs un bourreau & laisse - moi mourir seul ; Thérèse , laisse-moi mourir. Sans lui répondre elle marche vers l'autel. Faldoni la fuit ; & ses yeux aperçoivent deux pistolets sur ce même autel. Il frémit ; ses cheveux se hérissent ; il tombe sur ses genoux & retient son amante par ses habits :: Dieu ! qu'ai-je-vu ? Pour ce comble d'horreur le ciel m'avoit-il réservé ? — Laisse-moi ; fuis ; fuis , te dis-je : ce spectacle n'est pas fait pour toi.

Ces dernières paroles ; l'air imposant & décidé de celle qui les a prononcées , le déterminent à tout ; & ses esprits égarés ne voyent plus dans le projet de son amante que l'irrévocable arrêt de la fatalité. Ils montent ensemble à l'autel ; Thérèse saisit l'une des armes ; Faldoni prend l'autre , & ils se l'attachent mutuellement au bras par un noeud de ruban. Redescendus à la dernière marche , ils s'y prosternent en silence devant l'arbitre de l'univers ; puis ils se relèvent sur leurs genoux ; & Thérèse tendant la main à Faldoni :: Je te



donne ma foi , lui dit-elle , & je reçois la tienné. Faldoni répète les mêmes paroles ; & Thérèse élevant les mains & les yeux au ciel :: Dieu juste , témoin de nos malheurs , daigne souſcrire à ces liens formés ſous tes ſaints auſpices ; daigne ſoutenir mon père de ton bras tout-puiſſant , écarter loin de lui tous les maux & prendre ſous ta protection auguſte les amans infortunés comme nous. Elle a dit : par un dernier embraſſement ils ſe font l'adieu ſuprême ; mais déjà le ſignal eſt donné , le coup eſt parti , & Faldoni & Thérèse étendus ſur la pouſſière nagent dans les flots de leur ſang.

Cependant le marquis de S. Firmin , Lemeunier , la préſidente & pluſieurs autres perſonnes étoient ſur la route de cette campagne. Le marquis , aidé des ſoins bienfaiſans de ſon ancienne amie , étoit en ſa marche tout l'appareil de la galanterie & du luxe. Lemeunier ſe croyoit lui-même quelque choſe , par l'eſpoir d'être en peu le beau-père d'un homme titré. La foule du peuple imbécile , ou ſuivoit leurs pas ou les précédoit. On arrive ; on parcourt la maiſon , les jardins ; on appelle ; perſonne ne paroît ; aucune voix ne

répond ; Lemeunier tremble que sa fille n'ait pris la fuite ; cependant il reste encore un lieu à parcourir : c'est la chapelle. De loin on en voit les portes ouvertes ; on accourt ; l'inquiétude prête de nouvelles forces à Lemeunier ; il arrive (\*). O spectacle plein d'horreur ! O comble de l'effroi, du remords, de l'amère douleur ! A quel prix ne

---

(\*) « Après bien d'inutiles recherches, on trouva les deux » corps sans vie dans la chapelle. Ils l'avoient parée à cet effet. » Eux-mêmes étoient dans une espèce de parure. La fille étoit » en deshabillé blanc, avec des rubans blancs & couleur de » rose. De pareils rubans attachoient au poignet du bras droit » de chacun d'eux, le pistolet dont ils se sont entre-tués. Fal- » doni étoit étendu sur le côté, ayant sous lui sa redingotte sur » le marche-pied de l'autel, à main droite. Thérèse étoit à » gauche, mais tombée sur Faldoni, la tête sur sa cuisse. On » a conclu de la position des deux cadavres, qu'ils étoient à ge- » noux devant l'autel lorsqu'ils lâchèrent leurs deux coups en » même-tems, au signal convenu. La fille avoit l'épaule cassée » & paroissoit avoir souffert avant de mourir. On jugea que le » coup de Faldoni avoit été tiré d'une main tremblante. Celui » de sa maîtresse partoît d'une main plus ferme. La route de la » balle étoit horizontale, & Faldoni avoit le cœur percé de part » en part. »

voudroit-il pas racheter ce sang qu'ont répandu son orgueil inhumain, son opiniâtreté cruelle, son aveugle ambition ? O mes amis, s'écrie-t-il, j'ai tout perdu ! Et disant ces mots il prend un billet qu'il avoit apperçu sur l'autel. Voilà ce qu'il contenoit :

« Quoique devenus par la mort étrangers à la  
» terre, il nous reste une grace dernière à de-  
» mander aux hommes : qu'il leur plaise ensevelir  
» nos corps dans le même cercueil, & graver sur  
» notre tombe : »

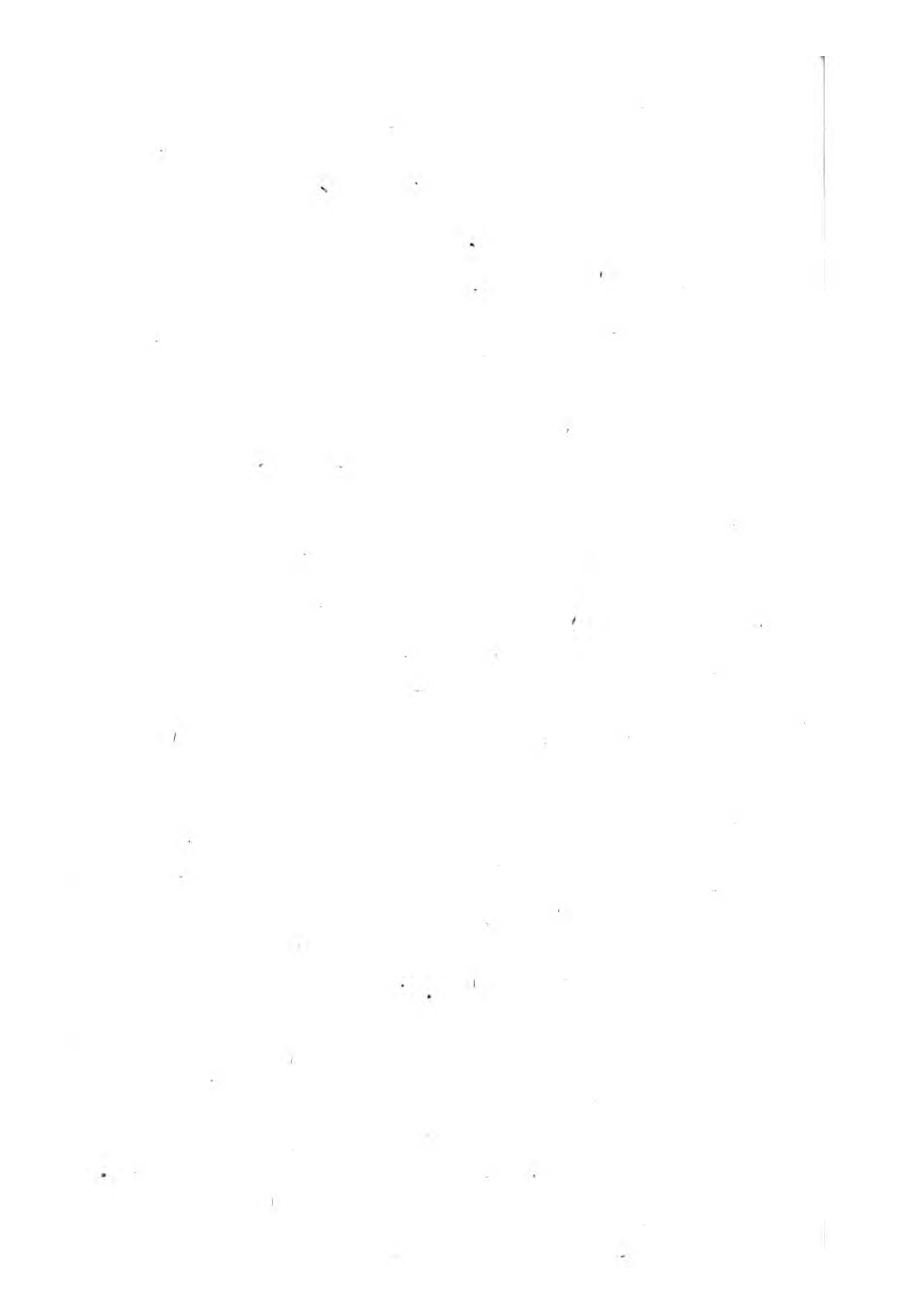
**ICI REPOSENT DEUX AMANS QUE LA MORT MÊME  
N'A PU SÉPARER.**



**NOUVELLES**

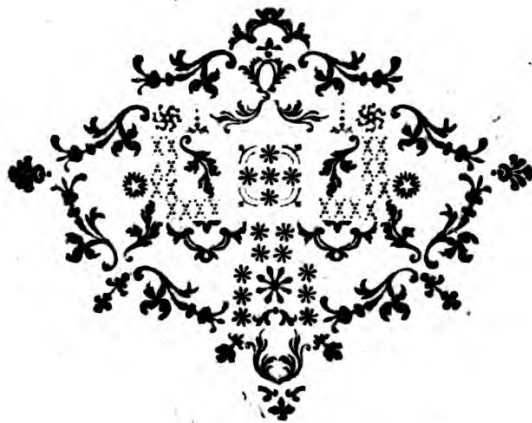
*FRANÇAISES.*

**TOME I, N<sup>o</sup>. IV.**



ANGÉLIQUE  
DE  
LIMEUIL,  
NOUVELLE FRANÇAISE.

PAR M. D'USSIEUX.

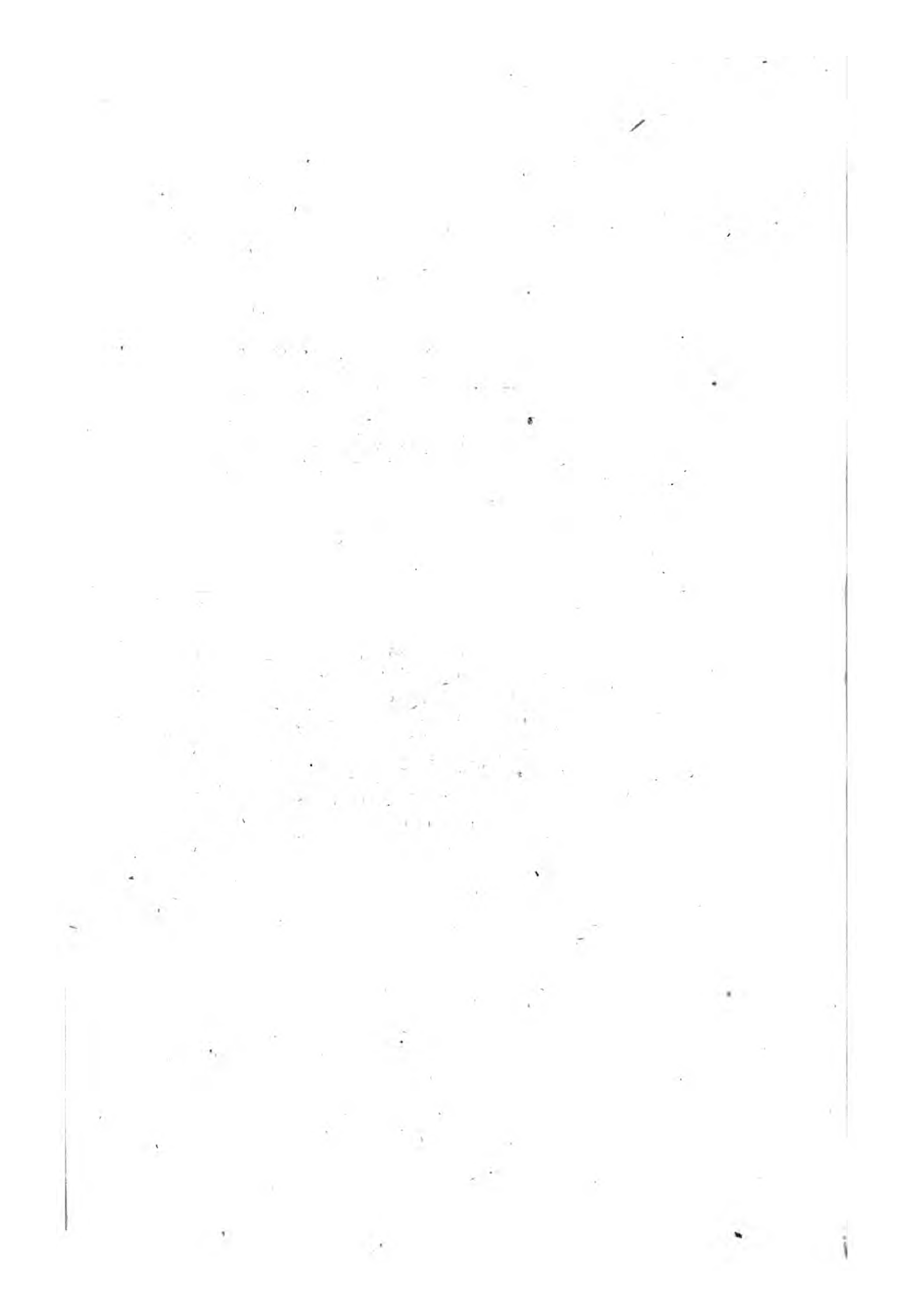


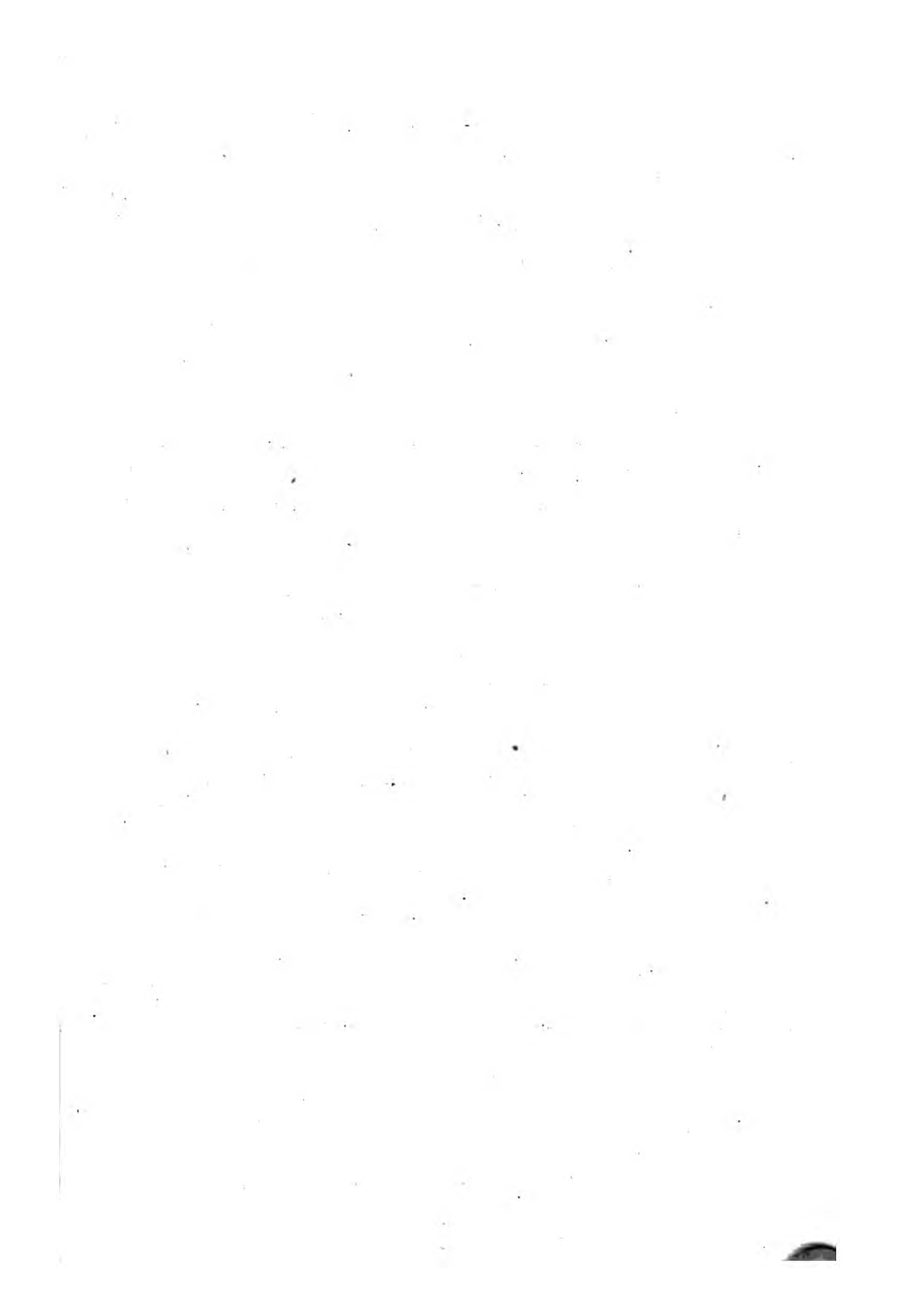
*A PARIS,*

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.

---

M. DCC. LXXVI.









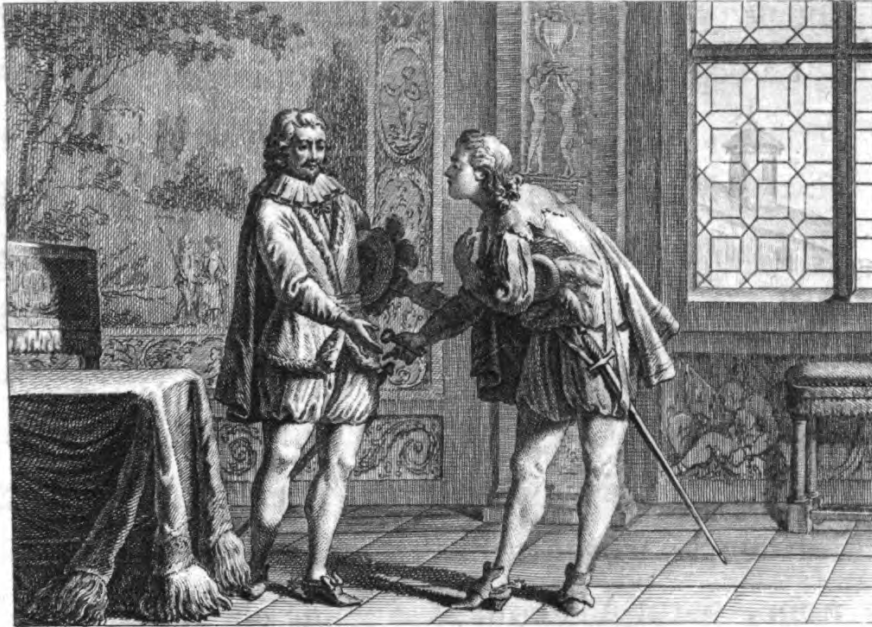
*D. Martini sc.*

*C. Gaucher inc. 1776.*



1

.....



*S. Martini inv.*

*C. Goussier del. a. f.*

ANGÉLIQUE  
D. E.  
LIMEUIL.

---

**D**EPUIS les premières années du règne de François I, la cour de France n'avoit point cessé d'être le théâtre de la galanterie. Si la mort de ce prince suspendit le cours des plaisirs ; ils recom-

*Tome I.*

*O iij*

mencèrent bientôt avec un charme nouveau : ce fut à l'époque du mariage du Dauphin avec Marie Stuard , reine d'Ecosse. Parmi les dames de sa suite , Marie ne tarda pas à distinguer Angélique de Limeuil & Julie de Longueval. Elles étoient belles l'une & l'autre ; elles avoient un droit égal aux bontés de la reine ; & sa faveur , qu'elles partageoient , fut le principe de leur division. Il n'avoit encore rien paru de cette méfintelligence , lorsque le marquis d'Alvin , fils du comte de ce nom , parut à la cour. Ce jeune chevalier étoit fait pour plaire. Il avoit une figure intéressante , une taille avantageuse , l'air spirituel ; & à vingt-deux ans il s'étoit signalé par des prodiges de valeur. Il fut présenté à mademoiselle de Longueval. d'Alvin étoit galant ; Julie avoit des charmes. Quand il la voyoit chez la reine , il lui disoit les choses les plus flatteuses ; & elle les interpréta si favorablement , que bientôt elle conçut pour lui les sentimens qu'elle croyoit lui avoir inspirés.

Quelques affaires domestiques retinrent Angélique loin de la cour , durant plusieurs semaines : & cette absence sembloit être une faveur de la fortune pour Julie ; mais elle dura trop peu. An-

gélique y revint enfin ; & ce fut dans une occasion où son esprit seconda si bien ses charmes , que d'Alvin ne put l'entendre sans l'applaudir : & l'amour fit en un instant de rapides progrès dans son ame. Les louanges multipliées qu'il donnoit à Angélique portèrent le trouble & la douleur dans celle de Julie ; bientôt elle se crut outragée , & le desir de se venger devint son unique aliment. Ses premiers soins furent employés à rompre les tête à tête que cherchoient à se ménager Angélique & le marquis. Julie les rencontroit par tout ; tantôt elle affectoit de les séparer ; tantôt elle s'approchoit d'eux pour les interrompre. Mais la passion du jeune d'Alvin croissoit à proportion des obstacles qu'il trouvoit à la déclarer. Si Angélique eut attribuer la première impression à l'effet de ses charmes , elle put avec justice en rapporter le comble aux importunités de sa rivale. Il n'étoit guere possible qu'un sentiment aussi vif fut longtems ignoré de celle qui l'avoit fait naître. D'Alvin venoit tous les jours chez la reine : ses yeux , son empressement étoient les interprètes fidèles de son ame. Il étoit aimable ; sa naissance répondoit à celle d'Angélique : par quelle fatalité bi-

zarre se feroit-on opposé à l'accomplissement de ses vœux ? Nos deux amans vécurent longtems dans la contrainte ; mais le Baron de Limeuil arriva enfin à la cour , & cette époque ranima toutes les espérances du jeune d'Alvin. Il se flatta de pouvoir faire part de son dessein au pere d'Angélique ; & le hazard le servit si bien qu'il trouva l'occasion de parler à Angélique elle-même. On s'occupoit depuis longtems des préparatifs d'une fête que le roi vouloit donner à Fontainebleau à la reine d'Ecoffe. Les dames , en habits galans , s'y rendirent dans des carosses traînés par des chevaux de Naples. Angélique & Julie étoient dans l'une de ses voitures , avec leurs gouvernantes. Les jeunes courtisans à cheval conversoient avec les dames aux portières des carosses , d'Alvin parloit à Angélique , & Julie , plus attentive aux discours de sa rivale qu'à ceux du chevalier qui l'accompagnoit , mit de l'embarras dans la conversation ; & l'on s'apperçut trop tard que les chevaux , malgré l'adresse du cocher , étoient entrés dans la Seine par un endroit qui n'est pas guéable. Angélique troublée se jette dans le péril qu'elle veut éviter ; elle fait un cri , s'élançe par

La portière & tombe dans le fleuve. D'Alvin prompt à la secourir s'y précipite après elle, & l'en retire. Le cocher cependant détourne les chevaux à force d'art. Mais à peine ils sont hors de l'eau qu'ils prennent le mors aux dents, & laissent Angélique & d'Alvin loin d'eux sur la rive. Angélique s'étoit évanouie ; mais les soins du marquis l'eurent bientôt rappelée à la santé. Dès qu'elle put distinguer les objets, elle vit d'Alvin à ses pieds. Elle crut aussitôt qu'il l'avoit tirée du péril ; & la première sensation qu'elle éprouva fut le plaisir délicieux de devoir de la reconnoissance à celui qu'elle avoit tant de penchant à aimer. Cette pensée cependant lui donne de l'inquiétude. D'Alvin s'en apperçoit ; il en est interdit ; mais enfin, rompant le silence :: Que je suis malheureux, Madame, lui dit-il ! je ne demandois d'autre récompense que votre consentement au bonheur que j'ai eu de sauver vos jours ; & vous me le refusez. — J'éprouve un plaisir infini, Marquis, à vous devoir la vie ; mais je suis embarrassée de me trouver seule ici. — Vous y êtes avec un homme qui vous adore, & qui n'a pu vous le dire encore ; ailleurs mille obsta-



cles s'y font opposés. C'est avec un mortel regret que je ne vous vois pas disposée à permettre que je m'explique avec les personnes qui peut être approuveroient ma passion. Eh ! de qui dépendroit mon bonheur, si je ne le faisois dépendre de vous seule ? — Je ne vous défends rien, marquis, si ce n'est de me retenir ici plus longtems. A ces mots ils prirent la route du plus prochain village. Il sembloit à d'Alvin qu'Angélique approuvât ses desseins pour le mariage ; mais que c'étoit sans passion sa part ; & cette pudeur extrême lui paroïssoit incompatible avec de l'amour. Il s'occupoit à chercher une voiture qui ramenât son amante à Paris, quand le Baron de Limeuil qui avoit été instruit de la chute de sa fille vint la chercher lui même. De son côté il avoit secouru Julie en se mettant sur le passage des chevaux, qu'il avoit eu l'adresse d'arrêter. La reconnoissance de Julie répondit au danger qu'elle avoit couru ; & ses charmes devenus plus piquans par son trouble, réveillèrent dans l'ame du Baron un feu que cinquante années n'avoient pu éteindre. Il avoit assez de fortune pour espérer un heureux succès de son entreprise. Il retourna donc à Fon-

tainableau où il s'attacha le reste du jour à converser avec Julie. Celle-ci conservant le doux espoir de se venger si elle inspiroit de l'amour au Baron, employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit, pour se rendre maîtresse du sien.

D'Alvin obtint sans peine du Baron de Limeuil la permission de prétendre à sa fille ; mais Julie ne l'eût pas plutôt appris, qu'elle ploya l'esprit de Limeuil avec tant d'art, que celui-ci délibéra longtems sur ce mariage après l'avoir approuvé. Les lenteurs parurent de mauvaise augure aux amans ; cependant ils se parloient quelque fois à la cour, où ils avoient la triste consolation de s'affliger ensemble. A la faveur du mariage Angélique s'étoit accoutumée à entendre parler d'amour ; elle avoit même appris à répondre dans ce langage ; & Julie l'interrompoit moins dans ses discours, parce qu'elle étoit occupée du Baron de Limeuil. Jalouse de s'emparer de son esprit pour nuire aux amours de sa rivale, elle avoit de longues conversations avec lui. A la cour, on ne respiroit que la joie ; on ne recherchoit que les plaisirs. Les filles de la reine inventèrent un jeu qui en amena de nouveaux. On prenoit tout bas

des avis pour quelqu'un de la société ; chacun donnoit le sien ; & s'il arrivoit qu'un chevalier & une dame se rencontraient dans la même pensée, le chevalier lui donnoit une fête. On demanda des avis pour Angélique ; & Julie curieuse de ce qui en résulteroit , desira de se rencontrer avec le marquis d'Alvin. Elle conseilla à Angélique de s'attacher à celui qui l'aimeroit le mieux : c'étoit aussi l'avis du marquis ; & selon les règles du jeu , il donna une fête à Julie. Il n'épargne rien de ce qui pouvoit contribuer à la rendre magnifique & galante ; la cour y fut invitée ; mais d'Alvin ne put s'empêcher d'en faire presque tous les honneurs à Angélique. Julie ne dissimula point son dépit : En vérité , monsieur , dit-elle au marquis , si on me demande à l'avenir des avis pour vous , je ne pourrai que vous conseiller de donner une fête à mademoiselle de Limeuil plutôt qu'à moi. On doit pardonner à un amant , lui répondit d'Alvin ; vous n'ignorez pas , madame , que j'aime Angélique : & elle est ici.

Il ne se croyoit plus obligé de dissimuler sa passion , depuis que le Baron lui avoit permis de prétendre à sa fille. Mais à qui en faisoit-il l'aveu ?

à une amante. Elle n'avoit point accepté les propositions de mariage que lui avoit fait le Baron. Jusques là un reste de tendresse pour d'Alvin avoit nourri dans son cœur l'espoir de l'épouser un jour, s'il pouvoit se rebuter par les obstacles qu'elle apportoit à son mariage avec Angélique. Cependant dès le lendemain elle dit au baron qu'elle lui donneroit la main s'il vouloit déclarer ouvertement au marquis que son alliance ne lui convenoit plus, & prendre des arrangemens pour donner Angélique au Vicomte de Longueval, son frère. Celui-ci qui n'avoit ni les qualités du cœur, ni celles de l'esprit, ne put être insensible à la beauté d'Angélique. L'idée de s'unir à une jeune personne qui faisoit les délices de la cour, fit naître dans son ame un sentiment auquel on donna mal-à-propos le nom d'amour.

La passion du baron de Limeuil étoit trop vive pour qu'il se refusât à la proposition de Julie. Il défend à sa fille de parler au marquis d'Alvin, & lui ordonne de regarder le vicomte de Longueval comme celui qui lui est destiné pour époux. Quel revers ! Bien qu'Angélique se crut résolue à ne plus voir le marquis, elle sentit bien qu'elle

ne pourroit se déterminer jamais à épouser le vicomte. Après avoir passé la nuit la plus cruelle, elle fut obligée de se rendre à l'appartement de la reine. En traversant une galerie qui y conduisoit, elle trouva le marquis d'Alvin, à qui le baron venoit de faire savoir ses intentions. La tristesse étoit peinte sur leur visage ; leurs regards exprimoient la vivacité de leurs sentimens & l'étendue de leur malheur :: Il faut nous dire adieu pour jamais, lui dit Angélique, en versant un torrent de larmes : & nous avons encore de plus grands maux à redouter : on veut que j'épouse le vicomte de Longueval. — Le vicomte, s'écria le marquis ! ... Je n'ai rien à vous dire, madame, sinon que je vous aimerai toujours. — C'est me prescrire ce que je dois faire, lui répondit Angélique ; & vous verrez à quel point ira ma fidélité. Ils se quittèrent à ces mots, dans la crainte d'être surpris.

Les deux amans observés de manière à ne pouvoir plus se parler, trouvèrent les moyens de s'écrire en employant le ministère d'une femme, nommée Victorine, entièrement dévouée à Angélique ; mais cette satisfaction produisit une scène

malheureuse. Toute la cour étoit assemblée pour jouir du spectacle d'un tournois. Victorine crut pouvoir remettre un billet à d'Alvin, sans être remarquée de personne. Elle s'avance à travers la foule, lui parle, & le lui donne. Le marquis le met dans sa poche avec précipitation, en attendant qu'il puisse le lire. Mais le vicomte, qui n'étoit pas loin d'eux, avoit tout observé avec l'application d'un rival. Il s'approche de d'Alvin, le presse & tire adroitement le billet de sa poche. Le marquis s'éloigna dès qu'il le put, & passa dans une allée des jardins pour y lire la lettre de son amante. Mais il ne la retrouva plus. Le vicomte, qui s'en étoit emparé, en faisoit la lecture dans une autre allée : elle étoit conçue en ces termes ; je trouve toujours dans vos lettres les témoignages d'une reconnoissance qui m'afflige & qui ne me donne qu'une foible idée de vos sentimens. Il est vrai que j'ai résisté pour vous aux volontés de mon pere : & vous m'en paroissez toujours surpris. Qu'il me feroit cruel de l'avoir fait, si vous ne vous y étiez pas attendu. Quand vous me remerciez de ma conduite, vous n'insistez pas assez sur mes sentimens ; il s'en faut

même de beaucoup que vous les connoissiez ; vous ne sentez point combien j'ai du m'opposer à tout ce qui pourroit m'empêcher d'être à vous. Vos allarmes sur l'avenir m'offensent. Pourquoi voulez-vous qu'un combat entre le vicomte & vous décide d'un point dont j'ai déjà décidé en votre faveur. Ne sauriez-vous vous reposer sur mon cœur & sur mon courage ? Laissez-moi le soin d'éviter cette alliance sans qu'il vous en coûte rien. Vous aurez plus de plaisir à vous en fier à moi ; & je vous en aurai plus d'obligations. »

Le marquis d'Alvin , qui étoit dans la plus grande inquiétude de ne pas trouver cette lettre , retourna sur ses pas & rencontra le vicomte qui la lisoit avec autant d'application que de colère. D'Alvin s'approche doucement de son rival ; il en est assez près pour reconnoître l'écriture d'Angélique ; il lui demande comment cette lettre lui est parvenue. Le vicomte qui en étoit à l'endroit où il étoit question de lui , dit à d'Alvin qu'il acceptoit le défi dont Angélique avoit peur. D'Alvin, qui sentoit la nécessité de reprendre la lettre , la lui arrache des mains , en lui disant qu'il est prêt à lui en faire taïson. Le vicomte , outré de dépit ,

dépit, tire son épée; & malgré le respect du à la demeure de nos rois, lui en porte un coup avant qu'il puisse le parer. Cependant il reste encore assez de force à d'Alvin pour tirer son épée & en percer le bras droit du vicomte, qui laissa tomber la sienne de la douleur qu'il éprouva; d'Alvin voulut la ramasser; mais affoibli par le sang qu'il perdoit, il tomba sans connoissance.

Le combat auroit eu les suites les plus funestes, si plusieurs personnes qui accoururent n'eussent obligé le vicomte à prendre la fuite. Il étoit l'agresseur; & le roi n'auroit pu lui pardonner de s'être battu dans son palais & presque sous ses yeux. D'Alvin ayant perdu beaucoup de sang, demeura étendu sur la place; le bruit courut qu'il étoit mort. Julie elle-même ne fut pas insensible à cette nouvelle; elle s'applaudit intérieurement d'apprendre que son frere étoit blessé, afin de cacher le véritable motif de sa douleur. Cependant le marquis d'Alvin fut transporté chez lui; où l'on s'apperçut qu'il respiroit encore. Le roi témoigna son ressentiment & sa colère contre lui; il ordonna au duc d'Alvin de lui répondre de la personne de son fils, jusqu'à ce qu'il fût guéri.



Les amis de cette maison tâchèrent de calmer le courroux du monarque , en lui représentant que le crime de d'Alvin n'étoit que d'avoir défendu sa vie ; le duc d'Orléans même s'intéressa pour lui avec beaucoup d'ardeur ; mais il ne put empêcher que le roi ne le reléguât à Nemours. Le vicomte de Longueval , convaincu qu'il étoit le plus coupable partit secrettement de Paris & se rendit à Bordeaux où il épousa une jeune fille d'une naissance peu proportionnée à la sienne. Ce mariage mit Julie au désespoir. Ne voyant plus de moyen sûr de se venger du marquis , elle différa d'épouser le baron de Limeuil. D'Alvin fut délivré d'un ennemi ; mais le chagrin d'être éloigné d'Angélique ne lui laissoit goûter aucun repos : il croyoit voir un rival dans chacun de ceux qui alloient à la cour. Le duc d'Orléans vint le voir à Nemours ; & l'amitié de ce prince l'auroit sans doute consolé , si un amant pouvoit l'être de l'éloignement de sa maîtresse.

Le marquis étoit en exil depuis cinq ou six mois , lorsqu'on apprit qu'il se formoit une révolte dans le Poitou. D'Alvin sollicita l'agrément de s'y rendre ; & cette grace lui fut accordée.

dée. Angélique revit son amant pour quelques jours ; mais les défenses de lui parler furent réitérées. Il cherchoit à la voir en particulier ; elle ne le desiroit pas moins ; la fortune leur manqua. D'Alvin partit avec le duc d'Orléans & se tira avec honneur de tous les emplois que ce prince lui confia. Le général ayant rétabli la tranquillité dans cette province , renvoya le marquis d'Alvin à la cour. Mais que de changemens s'y étoient opérés ! l'Angleterre venoit de déclarer la guerre à la France quand le roi donna la première audience au marquis d'Alvin , qui eut la douloureuse consolation de plaire à son maître. Il falloit envoyer à la cour d'Espagne pour faire un traité secret contre l'Angleterre ; & le marquis fut honoré de cette commission. Il la reçut avec une douleur qu'il cacha sous les dehors de la reconnaissance. Il falloit encore s'éloigner d'Angélique. Il mettoit au même rang , & sa disgrâce passée , & les honneurs dont elle étoit suivie : ils lui paroissoient un long enchaînement d'infortunes. Le désordre qui régnoit à la cour par les grandes affaires qu'on y traitoit au Conseil , lui facilita le moyen de voir son amante ; & la veille de son

départ , il pénétra le soir dans un cabinet où elle étoit seule. Angélique fut d'abord surprise de voir d'Alvin dans sa retraite ; elle réfléchit un instant aux suites fâcheuses qui pouvoient en résulter pour sa réputation ; mais ces réflexions cédèrent au plaisir de le voir & de lui parler. Ils se rendirent un compte exact des sentimens qu'ils avoient eus pendant leurs disgraces : & ils jugèrent par la manière dont ils s'aimoient qu'ils s'aimeroient toujours : : Vous ne doutez point de la sincérité de mon amour ; je n'ai aucun doute sur la vérité du vôtre , dit le marquis à son amante ; mais enfin promettez-moi qu'il ne changera jamais d'objet. Vous allez faire plus d'une conquête ; pourrez-vous résister toujours aux volontés d'un pere ? Répondez-moi des événemens ; songez que je suis le plus malheureux des hommes. Je vous aime ; je ne vous verrai point , & un pressentiment cruel me fait craindre mon retour autant que je le souhaite. — Eh ! quand on est aimé autant que vous l'êtes , qu'a-t-on à craindre , lui répondit Angélique ? — Mon bonheur est le principe de mon inquiétude : je me suis attaché à vous sans réserve ; s'il falloit m'en sé-

parer, que me resteroit-il ? Quel bonheur pourrois-je me promettre, en perdant le moindre de vos sentimens ? — Vous aurez longtems ces allarmes, si vous les nourrissez tant que vous ferez aimé ; mais connoissez-moi ; fiez-vous à mon cœur, à mes sentimens, & sur-tout à vous-même. Je ne puis aimer que le marquis d'Alvin ; tout ne doit-il pas le rassurer ? S'il ne faut que vous répondre des événemens, croyez que si je n'avois l'espérance d'être un jour à vous, je renoncerois à la vie. Le présent vous est un gage de l'avenir. Ils s'entretenirent longtems encore. D'Alvin sortit sans être vu de personne, & le lendemain il partit pour l'Espagne.

Le baron de Limeuil rappella sa fille chez lui, où elle fut traitée en fille défobéissante ; elle eut sa chambre pour prison & ne vit personne à qui elle pût confier ses douleurs. Jamais elle n'avoit tant aimé d'Alvin que depuis qu'elle ne le voyoit plus, qu'elle n'entendoit plus parler de lui. Cet état dura quelques mois. Julie n'ayant pu réussir encore à se venger du marquis, en conservoit toujours un desir indomptable. Quoique du côté de la fortune elle trouvât des avantages à épou-

fer le baron de Limeuil , elle avoit toujours différé ce mariage , dans la crainte que l'amour d'un époux ne se ralentît , & qu'elle fût moins en état de lui faire entreprendre ce qu'elle paroiffoit defirer avec tant d'ardeur. Enfin elle fit entendre au baron qu'elle fe détermineroit à lui donner la main , s'il vouloit fonger à établir Angélique , avant de fe marier lui-même ; parce qu'elle ne pourroit fe réfoudre à avoir fans cefse fous les yeux une perfonne qu'elle accufoit de tous les malheurs de fon frere. Le baron , toujours amoureux , applaudit a ces raifons , & ne s'occupe plus qu'à accélérer l'hymen de fa fille , en employant des moyens décisifs. Il jetta les yeux fur le comte de Latour , qui ignoroit les fentimens qu'Angélique & le marquis d'Alvin nourriffoient l'un pour l'autre. Le baron de Limeuil l'introduit dans l'appartement de fa fille , & lui annonce que le comte de Latour lui eft destiné pour époux. Angélique fortit alors de l'état de langueur auquel elle s'étoit habituée. Elle avoit goûté dans la retraite une certaine douceur qu'elle ne croyoit plus devoir être troublée ; elle fe flattoit au moins de n'avoir plus à regretter que l'abfence du marquis d'Al-

vin; mais le baron de Limeuil porta la dureté jusqu'à la priver de ce douloureux plaisir; elle avoit la crainte encore de ne pouvoir lui paroître aussi fidèle qu'elle le lui avoit promis. Angélique demanda du tems à son pere pour se résoudre à ce mariage. On ne lui donna que huit jours; & elle chercha le moyen de les employer à se mettre en sûreté. Un couvent pouvoit seul lui servir d'asile contre l'autorité paternelle. Il est vrai qu'en mettant cette ressource en usage, elle se résolvoit à renoncer pour jamais au marquis: mais au moins c'étoit n'être à personne. Voici la lettre qu'elle écrivit alors à d'Alvin.

» L'autorité de mon pere l'emporte sur mes  
» promesses; mais non pas sur ma passion. Il veut  
» me forcer à épouser le comte de Latour. Pour  
» éviter une si cruelle destinée, je forme la réso-  
» lution de me retirer dans un couvent, où je ne  
» goûterai d'autre bonheur que celui de penser à  
» vous: je le préfère à tous les biens du monde ».

Les prières & les larmes d'Angélique devenant inutiles, elles feignit d'accepter le parti qu'on lui proposoit: & la veille du jour qu'elle devoit passer sous le joug du comte, elle sortit avec

Victorine, & se rendit à l'Abbaye de Longchamps, dont la sœur du baron de Limeuil étoit abbesse.

Cette tante d'Angélique lui avoit toujours donné des preuves d'une amitié particulière : elle la reçut avec cet intérêt qu'on doit à l'innocence persécutée. Victorine ensuite alla rendre compte au baron des sentimens de sa fille, & de la résolution qu'elle avoit formée de se faire religieuse. Ce pere, jaloux d'être obéi, fit d'abord éclater son courroux contre l'innocente Victorine ; la surprise du comte ne peut-être exprimée, non plus que le désespoir de Julie. Cette marque de constance qu'Angélique alloit donner au marquis d'Alvin, en renonçant à lui, devoit produire dans le cœur de cet amant un amour, une reconnoissance, une fidélité éternelles. Angélique pouvoit même employer une année à délibérer avant que de prononcer ses vœux. La vengeance de Julie ne peut s'accoutumer à un si long retard ; elle protesta de nouveau au baron de Limeuil qu'elle ne l'épousera jamais qu'Angélique ne soit mariée ; & le baron ne tarda pas à trouver l'occasion d'intimider sa fille.

Désormais il n'est plus au pouvoir du marquis

d'Alvin de remplir avec exactitude les devoirs de son ministère ; il apprend qu'il va perdre son amante pour jamais. Il quitte l'Espagne, remet toutes les affaires entre les mains d'un homme de confiance, & sans réfléchir qu'il se rend coupable d'un crime d'état, il n'écoute que son amour. Il fit dans son voyage la plus grande diligence ; mais sa santé ne put-être à l'épreuve de la fatigue & des chagrins. La nouvelle de son départ le devance de quelques jours à Paris. Le roi ne pouvoit pardonner une faute de cette nature ; & dans sa colère, il le fit arrêter à quelque distance de la capitale. Le Conseil d'Etat commença son procès. Le baron de Limeuil en étoit le chef ; le comte de Latour y tenoit le second rang, & leur autorité, jointe à leur crédit, les rendoit maîtres de sa destinée. La mort ou une prison perpétuelle étoient les seules peines qu'on pût lui imposer. La mort étoit proportionnée à la sévérité des premiers juges ; la prison répondoit au crime ; ainsi l'on avoit à choisir entre ces deux partis. Le baron fit savoir à sa fille qu'il étoit un moyen de sauver la vie de d'Alvin, dont il n'étoit l'ennemi que parce qu'elle l'aimoit ; & que si elle



se déterminoit à épouser le comte de Latour, il réuniroit sa voix à celle des autres juges pour modérer l'arrêt qui devoit être rendu contre le marquis.

Le cœur d'Angélique n'étoit point à l'épreuve d'une menace pareille ; & bien qu'elle pensât que sa constance seroit plus agréable à son amant que la vie , son premier devoir étoit de le sauver. Elle répondit à son pere que puisqu'il avoit lui-même contribué à faire naître son inclination pour d'Alvin , elle avouoit que le pressant motif de le tirer du péril où il se trouvoit engagé , étoit le seul qui pût la déterminer ; & que pour épouser le comte de Latour , elle attendoit seulement que les jours du marquis fussent en sûreté.

Julie ne portoit pas une haine assez forte à d'Alvin pour vouloir sa mort. La prison perpétuelle , unique grace qu'on pût lui faire , mettoit Angélique dans le cas de ne plus songer à lui donner sa main. Elle promit donc au baron de se marier avec lui le même jour que sa fille épouserait le comte de Latour.

Le conseil se tint ; quelques juges opinèrent à mort ; mais le baron de Limeuil & le comte de

Latour se conduisirent de manière qu'à la pluralité des voix le marquis ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle. Le baron de Limeuil obtint la main de Julie ; & le comte de Latour épousa Angélique. Combien elle trouva de différence entre ses malheurs présens & ses disgraces passées ! Tout importunoit son esprit & lui sembloit un nouvel obstacle à ses sentimens. Victorie, dont l'ame compatissante ne pouvoit s'accoutumer à voir continuellement sa maîtresse dans les larmes, la pressoit de lui découvrir les motifs de ses chagrins ; & Angélique se rendit aux instances de sa confidente.

Le marquis d'Alvin avoit été amené à Paris ; il y étoit prisonnier ; on le gardoit avec la dernière rigueur ; il ne lui étoit permis de parler à personne , ni de recevoir aucune lettre ; on lui laissoit ignorer absolument la destinée de son amante. De son côté la comtesse de Latour étoit mortellement affligée des peines qu'il souffroit pour elle. Victorie , avec qui elle s'étoit accoutumée à s'entretenir de sa passion , cherchoit tous les moyens de la consoler : & bientôt elle trouva

l'occasion de la fervir. Le frere de Victorine fut nommé pour garder d'Alvin, en l'absence du Lieutenant du château où il étoit enfermé. Elle ne débuta point par annoncer cette nouvelle à la comtesse ; mais elle lui représenta que le marquis étoit digne qu'on donnât quelques soulagemens à ses peines par des lettres , l'assurant que cela n'étoit pas impossible si elle y consentoit. Cette proposition étonna d'abord la vertu de la comtesse ; elle la traita même d'idée chimérique , & ensuite elle s'accoutuma à l'entendre. Les malheurs où d'Alvin étoit réduit pour l'avoir aimée , exigeoient qu'elle les adoucît , & par pitié , & par justice , quand bien même l'amour n'y auroit eu aucune part. Peu à peu elle parvint à ne plus être embarrassée que de la difficulté de réussir. Alors Victorine lui apprit qu'elles étoient ses ressources. Angélique se détermina à faire passer une lettre à son amant ; mais par où la commencer ? Comment lui dire quand il est accablé de tant de maux qu'elle n'a pu éviter d'être à un autre ? Que dirait-il , ma chère Victorine , s'écrioit-elle ? Comment trouverai-je des expressions qui puissent accorder mon mariage avec mes sentimens , avec les pro-

messes que je lui ai faites ? Victorine s'aperçut que sa maîtresse feroit bien plus flattée de voir le marquis que de lui écrire ; & elle ne chercha plus que les moyens de faciliter cette entrevue.

La comtesse, après s'être avouée à elle-même qu'une lettre plongeroit le marquis dans un état plus cruel que celui dont elle vouloit le tirer, résolut de le voir, si cela étoit possible, dans la prison. Il possédoit de ses lettres, & elle cherchoit à se persuader qu'il étoit de son devoir de les redemander. Enfin elle fut trouver des raisons de ce que l'amour seul lui faisoit entreprendre.

Victorine fit consentir son frere à tout ce qu'elle lui demanda. Ce jeune homme ne croyoit s'exposer à aucun danger à laisser voir d'Alvin à des femmes qui étoient engagées par elles-mêmes à garder le secret. D'ailleurs on eut soin de le gagner par des présens considérables. Victorine apprit à la comtesse le succès de sa négociation. Angélique sur le point d'apprendre au marquis qu'elle est mariée, n'envisage ce moment qu'avec terreur : Voici le dernier jour qu'il m'aimera, s'écria-t-elle ; je vais le priver de toute espérance ; & cependant je ne puis supporter la moindre atteinte

à sa tendresse : c'est bien assez que j'aie la mienne à combattre. Elle lui envoya Victorine chargée d'une lettre qui le préparoit à la voir : mais il étoit survenu des changemens à la fortune de l'amant prisonnier.

Le duc d'Orléans , qui n'étoit occupé que des moyens de le servir , avoit laissé passer les premiers transports de la colere du roi ; & pour agir à cour sûr , il avoit même feint d'oublier son ami. Il se présenta une circonstance que cet illustre protecteur mit à profit pour engager le monarque à s'entretenir lui-même avec le prisonnier sur les négociations qu'il avoit commencées en Espagne. Insensiblement il parvint à l'excuser sur la violence des passions , qui mérite de l'indulgence pour les premières fautes que l'on commet. On n'avoit pas ignoré à la cour les sentimens du marquis d'Alvin pour Angélique : & il n'étoit pas douteux que l'amour n'eût fait tout son crime. Le roi , qui l'avoit toujours aimé , lui envoya sa grace dans le tems qu'il l'espéroit le moins.

Victorine venoit en ce moment de la part de la comtesse. La première question du marquis fut de lui demander où étoit Angélique , si elle

n'étoit point mariée , si elle l'aimoit encore. Victorine instruite que sa maîtresse se réservoir de lui apprendre elle-même une nouvelle si cruelle , lui dit pour toute réponse qu'il avoit lieu d'être content de l'amour. Enfin il la pressa sur l'article du mariage ; & comme c'étoit avouer que de ne pas répondre , elle lui dit qu'Angélique pouvoit être encore à lui. Ces mots le rassurèrent ; il ne songea plus qu'à la voir. La comtesse étoit résolue de lui parler dans le jour. Victorine lui demanda s'il pouvoit la suivre dans un lieu peu éloigné , qu'elle lui indiquoit. D'Alvin lui ayant assuré que son unique desir étoit de tomber aux pieds de sa chère maîtresse , il envoya supplier le duc d'Orléans , qui lui avoit fait dire qu'il le présenteroit au roi l'après-midi , de vouloir bien le laisser libre pendant la matinée. Ensuite il se laissa conduire par Victorine dans un appartement dont elle dispoit , parce que le propriétaire en étoit absent.

Un de ses domestiques , pour qui il n'avoit jamais eu de secret , eut ordre de remarquer le lieu & de l'y venir trouver à l'heure qui lui seroit prescrite par le prince son protecteur.

Lorsque Victorine se fût assurée de d'Alvin, & qu'elle eût appris à la comtesse de Latour qu'il l'attendoit, qu'il ne dépendoit plus que de son attachement de l'aller voir, tous ses combats redoublèrent. Cette démarche lui parut terrible ; & un pressentiment de disgrâce, joint à la timidité que donnent l'amour & la vertu, réveillent tous ses scrupules ; mais elle se sentit entraînée avant de les avoir vaincus : elle partit cachée sous les habits de Victorine. Elle s'en alloit en tremblant vers le lieu où elle attendoit le marquis. Victorine demeura dans l'appartement de sa maîtresse, afin de dire au comte, s'il révenoit, que la comtesse étoit endormie dans son cabinet.

Les combats qui s'étoient livrés dans l'ame d'Angélique avoient retardé son départ ; & quand elle entra dans l'appartement où elle étoit attendue, le laquais du marquis venoit l'avertir que le duc d'Orléans l'attendoit pour le présenter. Elle veut engager d'Alvin à partir sur le champ ; mais comment lui dire en si peu de tems qu'il a perdu tout espoir de la posséder ? Comment se priver elle-même du plaisir de s'en plaindre & de l'en consoler, puisqu'elle doit lui parler pour la dernière

nière fois? Cependant elle le conjure de partir ; le marquis résiste longtems à ses prières, l'assurant que rien ne peut être comparé au plaisir qu'il éprouve à la voir. Angélique, charmée de ces témoignages de tendresse , persiste dans ses sollicitations , lui représente que son ami pourroit se lasser de l'attendre , qu'il en résulteroit quelque inconvénient fâcheux. Enfin elle lui promet de l'attendre , & lui proteste que s'il ne se rend sur l'heure chez le roi , elle quittera la maison pour ne l'y revoir jamais. Il la sollicita de lui dire au moins quelque chose qui pût le consoler : : Après la démarche que je fais , lui répondit-elle , vous pouvez me dispenser de m'expliquer sur mes sentimens. Victorine lui avoit fait entendre que son amante n'étoit point mariée ; il étoit tranquille sur ce point intéressant ; & il se rendit chez le roi , jouissant d'une sorte de satisfaction. La comtesse , qui s'étoit proposée de passer une partie du jour dans l'appartement où elle étoit , remarque que les portes s'y fermoient en dedans par un secret qui lui étoit inconnu. Elle n'étoit pas assez de sang-froid pour faire de solides réflexions. Une pareille occasion ne se présenteroit peut-être



jamais ; le premier pas étoit fait : enfin , décidée par le penchant de son cœur , elle dit au marquis d'emporter la clef de l'appartement , & de revenir le plutôt qu'il le pourroit.

Dès que son amant ne fut plus sous ses yeux , diverses pensées agitèrent son esprit. Toutes les réflexions qu'elle avoit faites avant sa démarche , elle les fit encore ; peu s'en fallut que le repentir ne déchirât son cœur. Que les momens étoient longs ! Elle craignoit que le marquis ne fût plus maître de son retour ; elle craignoit encore que l'absence n'eût ralenti sa passion , qu'il n'eût plus les mêmes empressemens , quoiqu'elle eût été convaincue du contraire. Les amans malheureux ne le feroient pas assez , s'ils n'avoient que des maux réels.

Le roi reçut d'Alvin avec un visage sévère. Celui-ci croyoit sortir d'abord après avoir reçu son pardon de la bouche de son maître ; mais le monarque lui dit qu'il le retenoit pour toute la journée , qu'il vouloit l'entretenir sur les affaires d'Espagne. Passez dans mon cabinet , ajouta-t-il , avec un sourire grave. Le marquis frémit à cet ordre ; la comtesse lui avoit recommandé de re-

venir promptement; elle ne pouvoit fortir de la maison où elle étoit fans qu'il lui en ouvrît les portes. Résister au roi & se faire arrêter, n'étoit pas un moyen de l'en tirer. Les prétextes n'étoient pas faciles à trouver; d'ailleurs ils n'auroient pas été reçus. Il ne pouvoit rien confier fans commettre la plus grande indiscretion: personne n'ignoroit qu'il fût épris des charmes d'Angélique. Il regarda de tous côtés si le duc d'Orléans étoit parti; ne le voyant plus, ni aucun de ses amis, excepté le comte de Latour, il s'adressa à lui. Après l'avoir embrassé, il lui mit la clef entre les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher, de passer par la maison qu'il lui désigna, d'ouvrir la porte de l'appartement dont il lui donnoit la clef, & de ne point s'informer du reste.

D'Alvin ignoroit jusqu'au nom de celui qu'Angélique avoit craint d'épouser, elle ne le lui avoit point nommé en lui écrivant, parce qu'alors elle étoit résolue de s'enfvelir dans un couvent. Le comte de Latour lui promit de le servir au gré de ses desirs; & le marquis s'applaudit intérieure-

rement d'avoir trouvé le moyen de mettre son amante en liberté.

La comtesse agitée par le chagrin & les remords, s'étoit mise à une jalousie & regardoit impatientement si d'Alvin ne revenoit point. Elle apperçoit de loin son époux; elle pâlit d'effroi, le suit des yeux, & le voit entrer dans la maison où elle est enfermée. Que de pensées diverses s'offrirent alors à son imagination! la première idée est de se soustraire au courroux de son mari. Elle apperçoit une porte, la pousse rudement & l'ouvre. Un petit corridor la conduisit à un appartement où elle ne trouva qu'une femme, qu'elle supplia de lui sauver la vie, en lui procurant sa liberté. Celle-ci, touchée de l'état d'Angélique, la conduisit dans une petite rue écartée, où demeuroit la mere de Victorine.

Le comte de Latour avoit fait réflexion au désordre du marquis, à la manière pressante dont il l'avoit prié d'ouvrir cette porte. Tous les obstacles qu'il avoit trouvés à son mariage ne lui avoient pas permis d'ignorer la passion qu'Angélique & d'Alvin avoient eue l'un pour l'autre :

il craignit qu'elle n'eût part à cette aventure. Cependant il n'étoit pas de la sagesse du marquis de le choisir pour un pareil emploi ; mais la grande discrétion qu'il lui avoit recommandée , la curiosité , sa jalousie naturelle ; enfin , sans démêler qui le fait agir , il parcourt toute la maison. N'y trouvant personne , il se rend chez lui.

Dès qu'Angélique se fût remise de la frayeur qu'elle avoit eue pour sa vie , l'incertitude de ce qu'elle deviendroit lui parut mille fois plus cruelle. Elle sentoit l'étendue de ses malheurs , & cherchoit à en pénétrer la cause. Elle pouvoit croire que le marquis d'Alvin ayant appris son mariage avec le comte de Latour , n'avoit pas eu la force de dissimuler sa colère , & qu'il l'avoit lui-même livrée à son mari ; mais cette pensée trop cruelle ne pouvoit lui paroître vraisemblable. Enfin elle imagina quelque chose de la vérité ; & rêvant aux événemens que la fortune ne seconde pas , elle s'abîma dans les plus affreuses idées. Obligée par la circonstance de se confier à quelqu'un , elle pria la mere de Victorine d'aller s'informer de ce qui s'étoit passé.

Le marquis d'Alvin avoit satisfait le roi sur

toutes les questions qu'il lui avoit faites, & vers la fin du jour, il s'étoit rendu à la maison où il avoit laissé Angélique. Mais il n'y trouva rien qui pût lui indiquer le lieu où elle s'étoit retirée : : Hélas, disoit-il, que doit-elle penser de ma conduite ! elle ignore les raisons qui m'ont retenu près du roi. Peut-être m'accuse-t-elle de négligence, d'infidélité ou de mépris. Trop chère Angélique ! . . .

Il alloit s'informer au comte de Latour s'il avoit exécuté sa promesse, lorsqu'il rencontra Victorine. Le comte revenu chez lui pour éclaircir ses doutes, avoit demandé sa femme. Victorine lui ayant répondu qu'elle dormoit dans son cabinet, il ne s'étoit pas contenté de cette réponse ; il avoit voulu en avoir la clef. Victorine fit semblant de l'aller prendre, & sortit pour avertir sa maîtresse de ce qui se passoit ; mais elle ne trouva que d'Alvin. Cet amant infortuné apprit d'elle le désordre qui régnoit dans la maison du comte ; elle lui fit connoître tout ce qu'il ne croyoit pas qu'il ignorât sur le mariage d'Angélique. Le marquis n'est plus maître de son désespoir ; il reconnoît sa faute ; la fortune a mis le

comble à ses malheurs, & d'une main affermie par les transports de la colère, il tire son épée & se la plonge dans le sein. Victorine appelle du secours ; on le transporte chez son pere ; & sa blessure n'est pas jugée mortelle. Victorine se rend chez sa mere, y rencontre sa maîtresse, & lui apprend les tristes nouvelles de la fureur de son mari & du désespoir de son amant. Elle ne fait plus où trouver d'azile sûr dans Paris ; & après bien des combats, elle se détermine à suivre la fortune de la mere de Victorine qui possédoit une petite maison aux environs d'Orléans. Le premier soin d'Angélique dans sa retraite fut de chercher à oublier tout ce qui l'avoit attachée au monde. Son aventure, devenue publique, la privoit de sa réputation ; son pere ne l'aimoit point ; son époux n'avoit plus d'estime pour elle, & elle étoit séparée de son amant pour jamais. Mais qu'il étoit difficile de ne plus penser à celui qui avoit voulu se donner la mort pour l'avoir trop aimée ! Ce n'étoit que par une espece d'oubli de soi-même qu'elle pouvoit y réussir. Avant de s'éloigner elle avoit adressé une lettre au comte de Latour, qui contenoit un aveu sincère

des sentimens qu'elle avoit eus pour le marquis d'Alvin, & qui d'abord avoient été autorisés par le baron de Limeuil. Elle lui rendoit compte de la dernière démarche qu'elle avoit faite pour son amant, & que la raison avoit en partie inspirée : enfin elle lui déclaroit que criminelle par le mauvais succès de son projet, elle n'osoit paroître devant lui ; que s'il parvenoit à être persuadé de l'innocence de sa conduite, ce qu'elle lui apprenoit de ses sentimens devoit lui donner des chagrins & la couvrir de confusion ; qu'il ne la fit point chercher parce qu'il ne la trouveroit pas ; mais que si elle étoit perdue pour lui, elle l'étoit en même tems pour le reste du monde & pour elle-même.

Cette lettre n'eut pas d'abord tout l'effet qu'elle en devoit attendre. Le comte fit de nouvelles perquisitions ; & ne la trouvant point, l'idée de l'avoir perdue pour toujours le força à la regretter. La blessure du marquis d'Alvin, & la langueur où il étoit excita sa pitié ; l'ingénuité avec laquelle il lui avoit remis les clefs de la maison où Angélique étoit enfermée, l'obligeoit à trouver de l'apparence à ce que lui disoit sa lettre.

Cependant le vicomte de Longueval avoit su par sa sœur toute l'histoire de l'infortunée comtesse de Latour. Il n'épargne ni peines, ni soins pour la découvrir. Le hazard favorise ses recherches; & ne l'ayant assez aimée que pour la haïr, il ne perdit point cette occasion de lui nuire. Il écrit à sa sœur qu'il a trouvé la comtesse : celle-ci, dont la haine n'étoit point assoupie par tous les malheurs de sa rivale, en avertit bien vite le comte de Latour; & donnant à cette retraite les plus noires couleurs, elle mit son esprit dans une situation cruelle. Le comte s'éloigne de Paris sans avoir de projet fixe. S'il en croit son cœur, Angélique n'est guère coupable; s'il écoute Julie elle est criminelle. Le vicomte de Longueval lui indiqua la maison où il trouveroit sa femme, & lui inspira les sentimens de vengeance qu'il avoit lui-même. Latour arrive, ouvre une porte avec violence, & paroît devant Angélique l'épée à la main. La comtesse, que ses malheurs avoient détachée de la vie, le reçut avec assez de fermeté. Cependant, la surprise de voir son époux & une forte d'agitation inséparable de l'idée de la mort, même quand on la méprise, jettoient de l'éclat



dans ses yeux & coloroient son teint. Le comte laisse tomber son épée; Angélique la ramasse :: Si vous me croyez coupable, lui dit-elle, en la lui rendant, pourquoi m'épargnez-vous? Il y a moins de cruauté à m'ôter la vie qu'à me la conserver. Elle ne put retenir ses pleurs en disant ces mots. Le comte n'avoit pas la force de lui répondre. Vaincu par ses charmes :: Qui ne vous croiroit pas innocente, madame, lui dit-il? Je ne fais si vous me trompez; mais je ne puis le croire, ni vous en vouloir. Et leurs pleurs se confondirent. La comtesse apprit à son mari tout ce qu'il lui étoit arrivé; à son tour il lui dit tout ce qui s'étoit passé depuis son départ de Paris. Il la pria d'y revenir, afin que le grand monde fût à portée de reconnoître comme lui sa vertu. Angélique ne cherchoit point à se rétablir dans l'opinion des hommes; il étoit plus sûr de la mépriser. D'ailleurs elle craignoit pour sa tranquillité; il lui paroissoit dangereux d'être à portée de voir le marquis. Elle supplia son époux de la laisser jouir de cette paix, qu'une longue suite de disgraces & de réflexions lui avoit acquise. Déterminé par ses prières, il y consentit.

Le roi avoit confié le gouvernement de Guienne au comte de Latour ; & il étoit obligé de se rendre dans cette province. Il exigea seulement de la comtesse qu'elle viendroit s'établir près de Paris, dans une terre où elle vivroit d'une manière plus conforme à son rang. La variété des circonstances avoit produit une sorte de changement dans le cœur d'Angélique. Elle n'étoit plus détachée de toutes les passions ; & sa tendresse pour d'Alvin s'étoit réveillée , lorsqu'elle avoit voulu le justifier aux yeux du Comte ; elle la trouvoit même innocente depuis qu'il le jugeoit ainsi. Ses scrupules s'affoiblissent chaque jour ; bientôt il ne règne plus dans son ame qu'une douce mélancolie.

La duchesse de la Valette occupoit une maison de campagne , peu éloignée de celle de la comtesse. Elle y passoit une partie de l'année. Ces deux femmes commencèrent à se rendre visite , & peu à peu s'habituerent à se voir souvent. Le bruit du retour de la comtesse se répandit à Paris. Le marquis d'Alvin qui ignoroit ce qu'elle pensoit de lui , depuis qu'il l'avoit , pour ainsi dire , livrée à son mari , venoit souvent se promener

déguisé autour de la maison , dans l'espérance de l'y rencontrer. Un jour qu'elle alloit chez la duchesse , elle descendit un moment de son carrosse pour se promener ; elle étoit appuyée sur Victoline , & ses domestiques la suivoient de loin. Elle vit un homme enveloppé d'un manteau , qu'il laissa tomber dès qu'il l'aperçut. Quoi qu'elle eût un voile il la reconnut ; & à son tour elle reconnut bientôt le marquis d'Alvin , malgré la pâleur de son teint. La comtesse fut d'une surprise extrême à cette vue inopinée. Un tremblement produit par la situation de son ame , s'empara de tous ses membres. Elle s'affied au pied d'un arbre ; Victoline souleve un peu le voile de sa maîtresse pour lui faciliter la respiration ; & le marquis d'Alvin , qui n'ose s'approcher , jette sur elle un regard respectueux & timide. Alors Angélique ne put retenir ses larmes ; elle eut envie de lui parler : mais sans approfondir ce qu'elle devoit faire , elle retourna sur ses pas , après avoir jetté sur son amant un coup d'œil qui justifioit sa fuite. Rentrée chez elle , elle fut elle-même étonnée d'avoir évité les moyens de parler à son amant :: Aurois-je intéressé ma vertu ,

difoit-elle, quand j'aurois entendu de la bouche d'un malheureux la confirmation de son innocence ? Je lui aurois appris les raisons qui m'ont obligée à en épouser un autre ; je l'aurois prié de cesser de m'aimer, & j'en aurois été plus tranquille. Qu'aura-t-il pensé de ma fuite ? La pâleur que j'ai remarqué sur son visage ne m'a seulement pas engagée à lui adresser quelques paroles consolantes ? Peut-être aura-t-il cru que c'est un effet de l'indifférence que j'ai acquise dans la solitude ? Hélas ! plutôt au ciel que j'en fusse là ! d'Alvin avoit remarqué toute la tendresse & toute la rigueur de son amante. Il avoit trouvé dans ses regards de quoi nourrir sa passion, quand la conduite qu'elle tenoit lui ôtoit toute espérance. Il cherchoit avec soin toutes les occasions de la revoir. Instruit qu'elle alloit souvent chez la duchesse de la Valette, il chercha & trouva bientôt le moyen de se lier avec elle. Le duc d'Alvin, pere du marquis, & gentilhomme de la chambre du roi, avoit rendu un service important à la duchesse de la Valette ; & ils projetèrent ensemble de marier Louise, fille de la duchesse avec le marquis d'Alvin. Celui-ci ne voulut point dé-

truire par trop de sincérité le seul moyen qui lui restoit de voir la comtesse. Il alla chez la duchesse. Angélique l'y avoit précédé. A peine elle le vit qu'elle fut sur le point de sortir ; mais elle ne le pouvoit sans une affectation dont elle auroit été obligée de rendre compte à la duchesse. Par nécessité elle vainquit son embarras, & tâcha de parler comme si le marquis n'y eut point été. Bientôt la duchesse ayant été appelée pour affaires, passa pour un instant dans son cabinet. Une de ses femmes étoit avec Victorine à l'une des croisées du salon. Angélique appelle celle-ci, & lui dit de faire avancer sa voiture. Le marquis s'approche alors : : Il ne tient pas à votre rigueur, madame, que je ne perde l'occasion de me justifier. — Je ne vous accuse de rien, lui répondit la comtesse ; & j'avois pris votre défense contre moi-même, quand je n'aurois pas appris que vous étiez innocent. Je ne fais si j'ai eu auprès de vous un semblable garant de ma fidélité. Elle ajouta à ce propos les raisons qui l'avoient forcée à épouser le comte de Latour. — Eh ! madame, quelle cruauté de m'avoir conservé la vie, quand vous me priviez de vous ! la mort est moins

cruelle que mon désespoir. —Puisque c'est la dernière fois que je vous parlerai en particulier, j'ose vous avouer que mon malheur fera toujours égal au vôtre; après cela évitez-moi : c'est le prix de l'aveu que je viens de vous faire. —Quoi ! madame, vous éviter, lorsque pour vous voir quelquefois devant mille témoins, je trompe mon pere & lui fais espérer que j'épouserai Louise ? Non, madame, je ne puis plus vivre sans vous voir ; & mes malheurs m'ont acquis le droit de vous défobéir en cette occasion.

Il achevoit à peine, lorsque la duchesse sortit de son cabinet. A l'air inquiet du marquis, elle n'eut pas de peine à deviner ses sentimens. Dès qu'Angélique fût seule avec Victorine, elle l'entretint de la conversation qu'elle avoit eue avec le marquis ; elle lui avoua que la nouvelle de son mariage l'avoit moins troublée qu'elle l'avoit pensé, soit que ce fût une occasion de se guérir en le voyant attaché à un autre, soit que par son peu d'agrémens, Louise ne lui portât aucun ombrage : : Tant que d'Alvin sera libre, disoit-elle à Victorine, je sentirai dans mon ame un plaisir secret qui y nourrira l'amour ; il faut que j'en

arrache jusqu'à la moindre racine. Mais elle ne démêloit pas que l'espérance de voir le marquis sans d'autres dehors que ceux de son amant , aux yeux du monde , & même de le voir souvent , se glissoit insensiblement dans son ame.

La duchesse s'appercevant que d'Alvin n'avoit que des dispositions très-éloignées à épouser sa fille , crut devoir engager par quelques artifices , la comtesse de Latour à l'y porter. Un jour elle se plaignoit adroitement à elle de n'être pas heureuse au milieu des honneurs & des richesses ; elle ajouta qu'elle desiroit depuis longtems le mariage de sa fille avec le marquis d'Alvin ; que le duc le vouloit comme elle , & cependant qu'il se trouvoit dans l'esprit ou dans le cœur du marquis une opposition qui les affligeoit sensiblement : : Découvrons , lui dit-elle s'il n'aime point ailleurs ; car il n'est pas juste de le contraindre s'il nourrit une passion heureuse. Ces paroles produisirent leur effet. Angélique vit que sa réputation étoit exposée , si elle ne déterminoit d'Alvin à recevoir la main de Louise. Elle ne cherche plus que les moyens de lui parler , & la duchesse les lui pro-

cura

cura bientôt, en leur facilitant un second tête à tête.

Vous êtes sans doute surpris, lui dit Angélique, de me voir chercher aujourd'hui à vous parler; mais vous le ferez bien plus dès que vous m'aurez entendue. — Je fais, madame, que je ne dois pas me flatter; & je tremble de la grace que vous me faites de demeurer ici. — Je prétens, ajouta-t-elle, vous donner des conseils; mais si vous ne les suivez pas, il faut vous résoudre à ne me voir jamais. — Vous avez raison de commander, madame; après cela j'attens des ordres cruels. — Il faut que vous épousiez Louise. . . . Hélas! . . . Oui, marquis. . . . Il le faut. . . . Répondez à l'attente de votre pere, & sauvez ma réputation, que votre résistance compromet. — Moi, madame, que j'épouse Louise! Oubliez-vous que je vous aime? — Je regarderai ce mariage comme un effet du pouvoir que j'ai sur vous, & je vous fuirai tant que vous ne serez pas engagé. Faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moi. . . . Faites-le moi croire, s'il se peut, à moi-même. — Madame, persuadez-moi, & ne me contraignez pas; assurez-moi du moins que vos



sentimens feront proportionnés à mon malheur—, Souvenez-vous que je ne puis vous voir avec bienféance dans l'état où vous êtes ; ne cherchez point d'autre intérêt que celui dont je vous parle : il doit vous être assez cher. . . . Je rougis de vous en parler. — Ne pourriez-vous me permettre de chercher l'occasion de vous voir , fans qu'il m'en coûtât un engagement si terrible ? — Que me proposez-vous ? J'en ai trop dit ; & votre hardiesse me force au repentir.

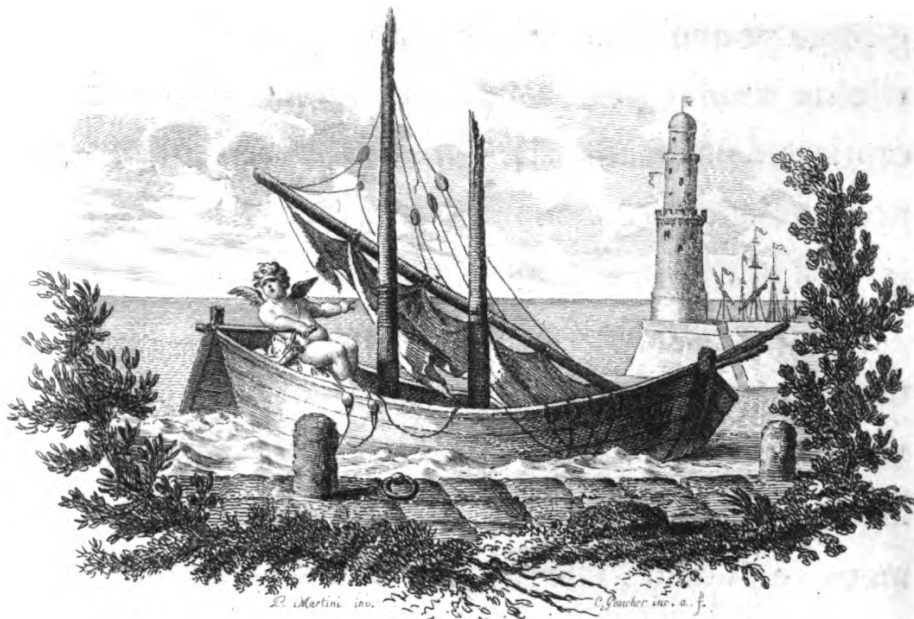
Huit jours après la comtesse de Latour voyant que ce mariage n'étoit pas conclu , fortit lorsque d'Alvin entra. Il en fut accablé de douleur ; & dès ce jour il sentit que la rigueur de la comtesse le forceroit à lui obéir. Le duc d'Alvin fut charmé que son fils se rendît à ses volontés ; le lendemain il en porta la nouvelle à la duchesse , & celle ci en fit part aussitôt à l'infortunée de Latour , en l'invitant à la cérémonie qui devoit être célébrée dès le matin du jour suivant. La tendre Angélique passa le reste du jour dans les larmes. La répugnance qu'éprouvoit le marquis d'Alvin étoit l'unique consolation de son amante. Le jour du mariage , elle apprit que le comte de Latour étoit

mort en Guienne. Cette nouvelle l'affligea sensiblement ; il lui avoit donné des preuves d'amitié ; & Angélique n'étoit pas ingrate. Elle se voyoit libre ; mais c'étoit dans le tems qu'elle avoit forcé d'Alvin à se marier. Elle fit dire à la duchesse qu'elle ne pourroit la voir , parce qu'elle venoit d'apprendre la mort de son époux : c'étoit un moyen indirect de donner de ses nouvelles au marquis ; mais la duchesse ne jugea pas à propos de l'en avertir. La tendresse qu'il avoit pour Angélique pouvoit l'emporter sur ses promesses , & elle ne voulut pas abandonner ses desseins aux caprices d'un amant. Elle donna même des ordres pour qu'aucune personne étrangère ne pénétrât jusqu'à lui.

Victorine connoissant les scrupules de sa maîtresse , partit , sans l'en avertir , pour aller trouver le marquis d'Alvin. Angélique étoit dans une inquiétude mortelle. Après les premiers mouvemens de pudeur , elle se dit à elle-même qu'elle étoit libre , que toute sa vie elle seroit responsable au marquis , à elle-même de sa timidité. Elle fait appeller Victorine pour profiter de ses conseils ; mais on ne la trouva point. Voyant qu'elle

214 NOUVELLES FRANÇAISES.

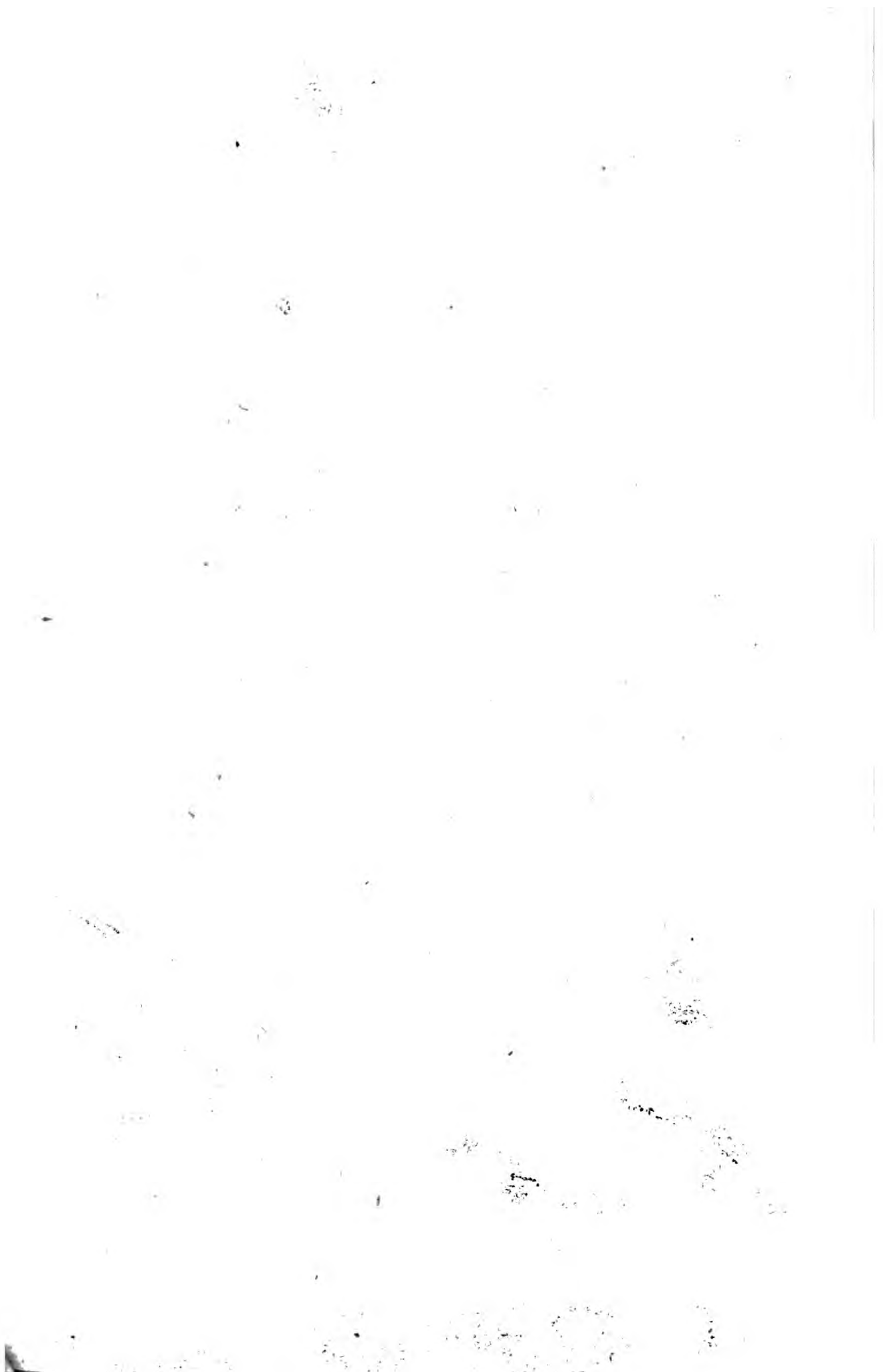
tarde trop à revenir, elle se détermine à écrire à d'Alvin ; & sa lettre est à peine commencée qu'il paroît lui même précédé de cette chère & précieuse confidente à qui Angélique & le marquis eurent le bonheur qui les avoit fui si longtems.



**NOUVELLES**

*FRANÇAISES.*

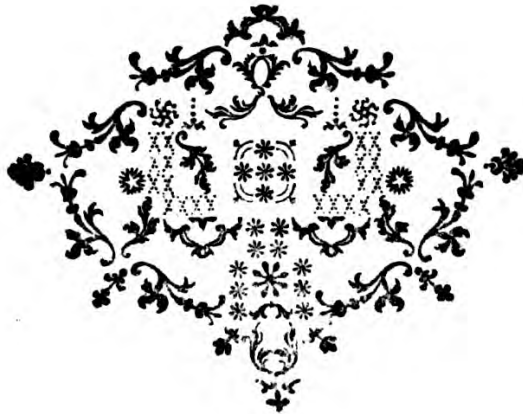
**TOME I, N<sup>o</sup>. V.**



L E S  
DEUX SOPHIES,

NOUVELLE FRANÇAISE.

PAR M. D'USSIEUX.



*A PARIS,*

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître  
S. Jacques de la Boucherie.

---

M. DCC. LXXVI.



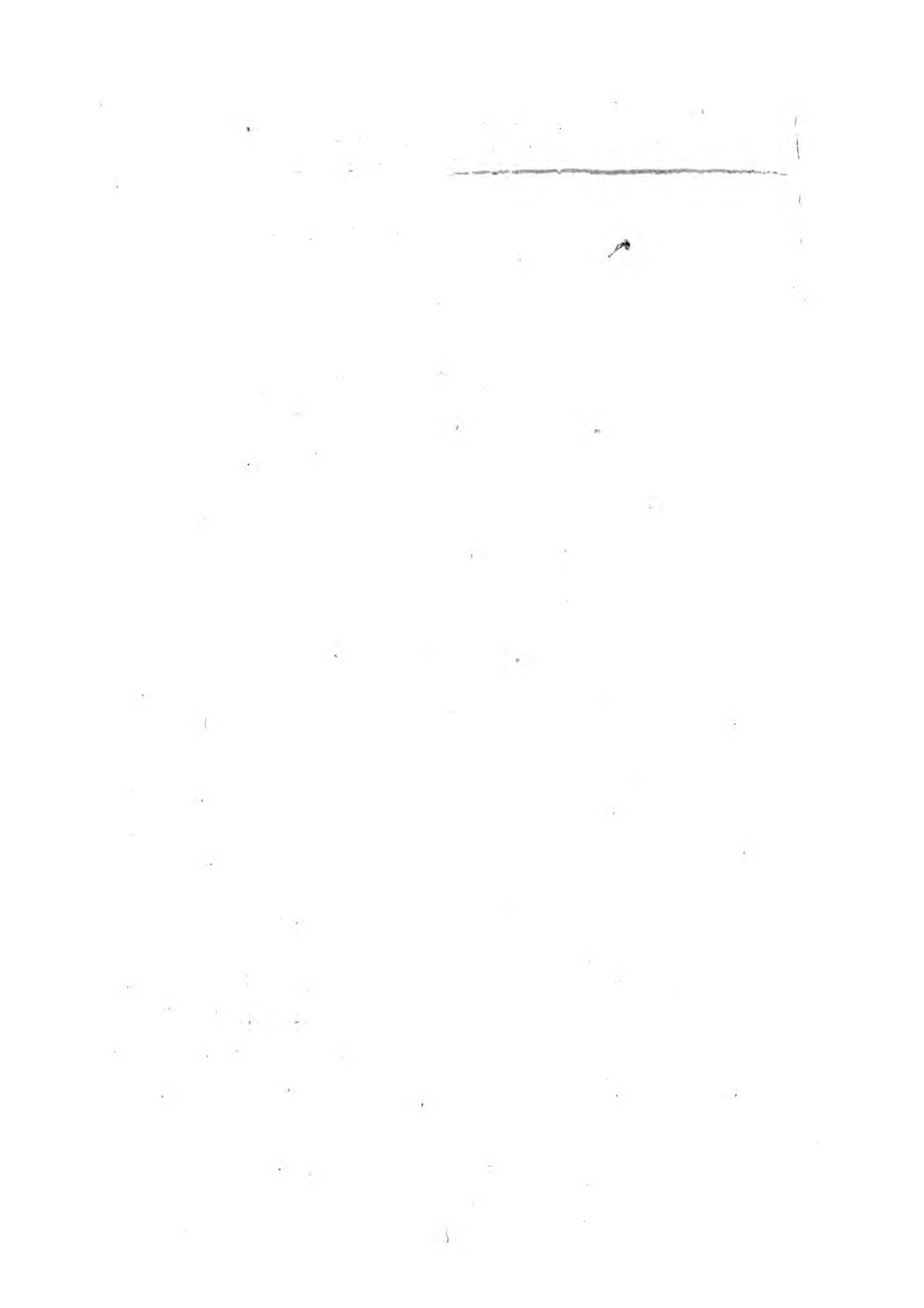


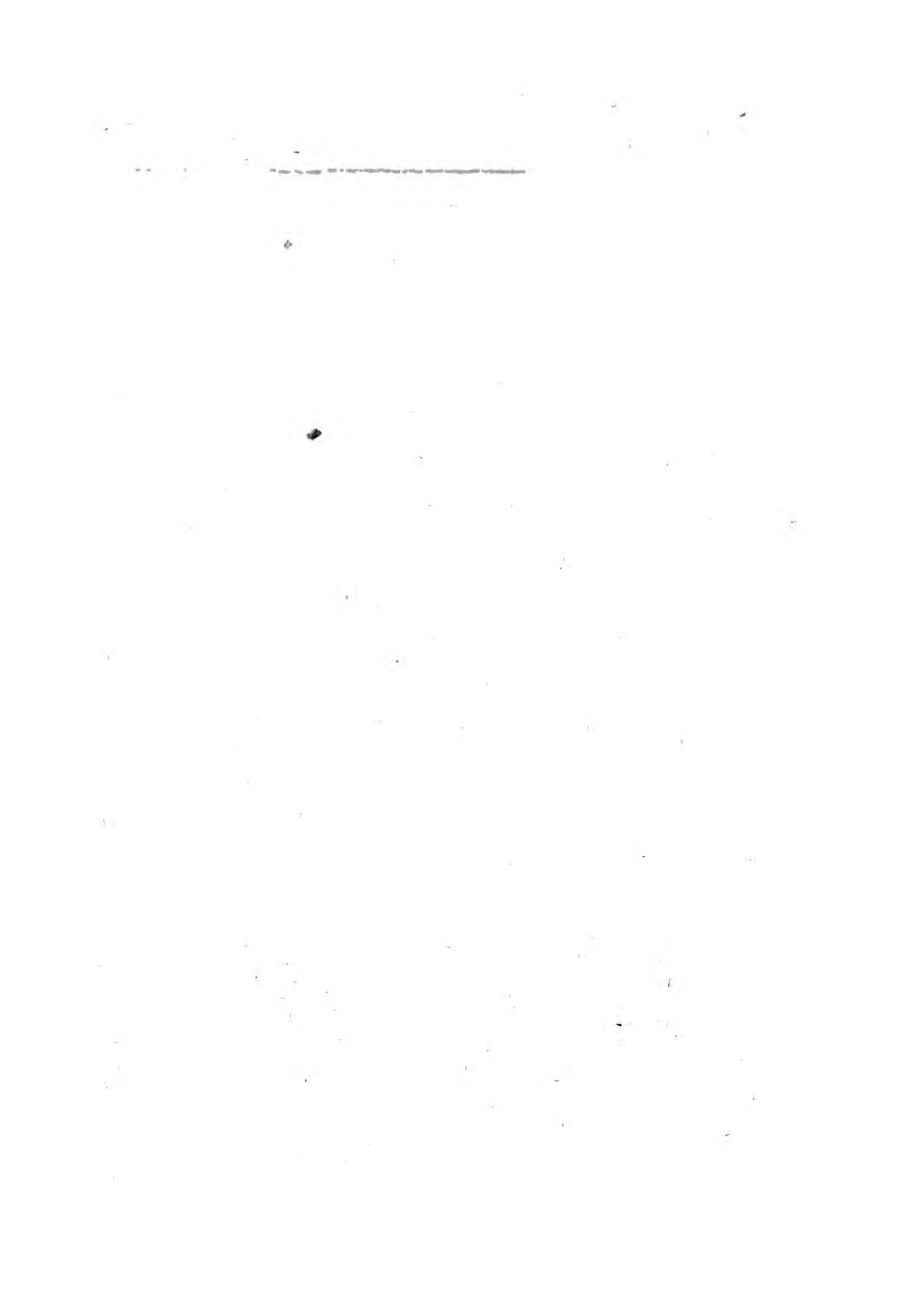




*L. Martini inv.*

*C. Gaucher del. 1776.*







L E S

## DEUX SOPHIES.

---

**N**ELCOUR, fils de Dorimont, l'un des plus riches & des plus honnêtes négocians de Paris, partageoit avec son père les travaux pénibles d'un commerce immense. Un jour qu'il venoit de fermer les lettres de la correspondance, il se leva

*Tome I.*

A

brusquement de dessus son siège , tenant encore dans ses mains la dernière qu'il avoit cachetée. Après l'avoir considérée un moment en silence : : Qu'il est cruel , s'écria-t-il , de tromper un honnête homme ! . . . & sur-tout un père , le meilleur des pères. Ah ! Sophie , qu'avons-nous fait ? que mon imprudence vous a déjà coûté de larmes ! . . . mais , rassurez-vous ; je ne partirai point ; non , Sophie , je ne partirai point : je ne saurois vous abandonner. Cette lettre calmera toutes les inquiétudes de mon père sur le sort de son épouse ; il n'exigera plus que les mers nous séparent. . . . Hélas ! la fureur des flots n'est pas ce que je redoute.

Il étoit nécessaire de faire tomber cette lettre entre les mains de Dorimont , sans qu'il pût y soupçonner de fraude. Nelcour cherche les moyens d'y parvenir ; il n'en voit qu'un seul ; encore est-il sujet à mille inconvéniens. Il lui faut mettre un tiers dans sa confiance , & ce tiers est un vieux domestique d'une probité févère , & qui sans doute ne voudra point se prêter à une telle démarche : : Cependant , s'écrie Nelcour , la vertu même lui défend de perdre le fils



de son maître, de son bienfaiteur. S'il m'est attaché, comme il me l'a dit tant de fois, voici, voici l'occasion de me le prouver.

Tandis qu'il s'abandonnoit à ces réflexions, André parut : c'est le nom de cet ancien valet, qui prenant aussitôt la parole : : Monsieur votre père, dit-il à Nelcour, vient de recevoir des nouvelles des frères Durimel & compagnie ; la cargaison de la *Légère* est presque finie : & vous pourrez vous mettre en route dès demain. Que vous êtes heureux ! vous ferez le voyage de l'Amérique sur l'un des meilleurs voiliers qui soient dans nos ports. — Heureux ! — Je vous conseille de précipiter votre départ : ce fera une preuve de zèle que vous donnerez à votre père. Le digne homme ! je tremble pour ses jours. Depuis douze ans il n'a vu sa femme, depuis six mois il n'a reçu de ses nouvelles, je conçois. . . . Tenez, monsieur Nelcour, si j'étois à votre place ( les lettres sont arrivées ce matin ) je partirois sur le champ. — Je ne le puis, André. — Votre père auroit-il changé d'avis ? — Je ne le crois pas ; mais cette lettre, ajouta-t-il d'une voix tremblante, pourra le rassurer. André s'approche, examine la lettre : : Eh ! dit-il

avec vivacité , le rire sur la bouche , la satisfaction peinte dans les yeux , eh ! c'est l'écriture de madame Dorimont. Que tardez-vous de la remettre à monsieur ? — Je n'en ai pas la force. . . . André , il faut que tu la lui portes toi-même. Dieu ! s'écrie le fidèle valet , quel malheur est donc arrivé ? Mon pauvre maître ! il se donne tant de peines ! . . . Monsieur Nelcour , ne me cachez rien. — C'est un secret ; tu ne peux le savoir. . . . Je voudrais me le cacher à moi-même. Va , pars , fais ce que je te dis. — Après quarante ans de service , pouvez-vous douter de ma fidélité ?

Cependant le désordre qui règne dans le maintien & dans le langage de Nelcour , font naître des soupçons à André ; il refuse d'obéir , & le jeune homme vaincu par les circonstances est forcé de lui dévoiler son ame : : Je me livre à ta prudence , lui dit Nelcour , en versant un torrent de larmes ; tu sauras tout. . . . André , tu vois un fils indigne , un fils qui a trahi la confiance de son père , qui a mérité sa malédiction. . . . Apprends que Sophie. . . . — Eh bien ? — N'est point ma sœur. — Qu'avez-vous dit ? — Elle est fille

de M. Rivers ; de cet ancien ami de ma famille , que mon père cite tous les jours comme le modèle des négocians pour sa droiture , sa probité. De la probité ! il en a sans doute ; Sophie ne peut avoir reçu le jour que d'un père vertueux. J'ai connu sa fille à S. Domingue pendant le séjour que j'y ai fait. L'amitié qui l'unissoit à ma sœur , me procuroit souvent l'occasion de la voir. Bientôt mon cœur rendit un secret hommage à ses charmes : je respectai son innocence ; & six mois s'écoulèrent avant que j'osasse lui faire l'aveu des sentimens qu'elle m'avoit inspirés. André , je fus assez heureux pour intéresser Sophie. — Avez-vous , dites-vous ? — Attens , ne m'interromps point. L'ordre de mon père & les affaires de notre maison ne tardèrent pas à me rappeler ici. J'en appris la nouvelle à Sophie ; & tu sens quel effet elle dût produire sur elle ; car Sophie m'aimoit ; elle m'aimoit, André , comme je l'aimois. Pour prévenir une séparation si cruelle , je formai le projet de faire demander à M. Rivers son agrément pour épouser sa fille ; mais Sophie me représenta que mes démarches seroient inutiles ; que son père lui avoit imposé la loi de ne jamais songer à s'é-



loigner de lui. . . . Alors je proposai à la belle Sophie de fuir la maison d'un père dont l'attachement dégénéroit en tyrannie , pour s'attacher au sort d'un amant qui deviendrait son époux sans cesser un instant de l'adorer. — Malheureux jeune homme ! Et c'est cette fille unique que vous avez arraché d'entre les bras de son père ? — A ma place qu'aurois-tu fait ? — Quel opinion avez-vous donc des hommes ? Les croyez-vous tous capables d'un si lâche procédé ? Ce que j'aurois fait ? mon devoir. J'aurois suivi la voix de l'honneur ; j'aurois sacrifié tous les mouvemens de mon ame au respect que m'eût inspiré la tendresse de ce père pour sa fille. — Va , poursuis , désole-moi ; accable ton maître de tous tes mépris ; ne suis-je point assez malheureux ! — Poursuivez donc. — Sophie écouta d'abord mon projet avec indignation ; il me fallut combattre sa vertu ; quelles armes n'employai-je point pour la séduire ? Vaincue par mes sollicitations , mes sermens & les preuves de mon amour , elle se rendit ; & nous partîmes sans qu'on pût soupçonner que nous fussions d'intelligence. Tu les fais , il y avoit douze ans que ma mère habitoit l'Amérique avec

ma sœur qui n'avoit que trois ans lorsqu'elle quitta l'Europe : ainsi il me fut aisé d'en imposer à mon père , en lui présentant comme sa fille , celle de M. Rivers. Je l'ai fait , André ; & voilà mon crime. — Il est horrible. — Mon père exige maintenant que je parte. Eh ! le puis-je ? Je m'éloignerois de Sophie ; je l'abandonnerois à elle-même , à toutes ses inquiétudes ? . . . Non . . . . André , si tu veux me seconder , nous pourrons tout réparer. Il s'agit , afin de prévenir tout soupçon , d'insérer cette lettre dans l'un des paquets adressés à mon père . . . . Ecoute ; tu connois le chiffre de ma mère ? S'il venoit quelques-unes de ses lettres , il faudroit que mon père ne les vît pas.

A ces mots , André le fixe un instant en silence. Puis , du ton le plus grave : : Vous vous êtes abusé , monsieur , lui dit-il , si vous avez cru pouvoir m'envelopper dans un complot formé pour tromper votre père. Je vous l'ai dit , il y a quarante ans que je le fers ; il y en a plus de vingt qu'il m'honore de son intime confiance , & je ne démentirai jamais la fidélité que je lui dois. — Je ne te demande que quelques jours pour le préparer

à me pardonner. Il aime Sophie comme sa fille ; elle pourra le fléchir ; mais promets-moi. . . .  
— Je ne promets rien. — Je tombe à tes genoux.  
— Cessez de m'importuner. . . .

Cette scène dura longtems encore ; mais André séduit enfin par les raisonnemens captieux de son jeune maître consentit à la démarche qu'il exigeoit de son attachement. A peine le valet l'eût laissé seul , que se livrant à de plus douces réflexions : : Je ne fais, se dit-il à lui-même ; mais j'éprouve un instant de calme. L'intérêt que prend cet honnête homme à notre sort , me rassure : & peut-être l'aimable Sophie jouira-t-elle des fruits de mon adresse , sans avoir soupçonné les moyens que j'emploie.

Quand ce valet remit à Dorimont la lettre supposée , celui-ci étoit alors occupé à soulager une famille malheureuse inhumainement persécutée par d'impitoyables créanciers ; car il ne se passoit guère de jours que Dorimont ne se signalât par quelque trait de bienfaisance : jamais on ne fit un plus honorable emploi de sa fortune que cet honnête négociant ; jamais on ne fut meilleur ami , meilleur époux , meilleur père que lui. La lecture de cette lettre dissipe toutes ses inquiétudes

& le comble de la joie la plus pure. Il veut la partager avec ses enfans : Monsieur André, dit-il avec cette gaieté franche, naturelle aux âmes honnêtes, je vous fais d'avance toutes mes excuses ; voici une lettre de madame Dorimont, & je n'y trouve point de complimens pour vous : c'est un oubli que vous aurez de la peine à lui pardonner, n'est ce pas ? Dans l'embarras où se trouve André, il balbutie un compliment à sa manière. Du reste, tout va bien, poursuit Dorimont ; il se présente un acquéreur raisonnable ; & nous pourrions bien revoir ici ma femme avant six semaines ou deux mois.... Ecoute, mon ami, je veux déjeuner avec mes enfans ; fais apporter le thé ; appelle Nelcour & Sophie. . . . Ne les prévien sur rien, entends-tu ? Laisse-moi le plaisir de les surprendre. André obéit. Hélas ! leur union est pour moi une nouvelle source de bonheur, se disoit Dorimont en lui-même, je ne puis les voir ensemble sans éprouver les plus douces émotions. La tendresse de Sophie pour son frère, les attentions de Nelcour pour sa sœur, leur confiance en moi, l'ingénuité avec laquelle ils me confient jusques à leurs moindres chagrins : voilà ce qui me fait couler d'heureux jours.

Nelcour paroît ; il donne la main à Sophie :: Venez , mes chers enfans , mes bons amis , s'écrie Dorimont. Il embrasse Sophie ; Nelcour baise les mains de son père. Celui-ci les fait asseoir autour de la table à thé , dont Sophie fait les honneurs.

D O R I M O N T.

Nelcour , vos malles sont-elles fermées ?

N E L C O U R , *à mi-voix.*

Oui , mon père.

D O R I M O N T , *à Sophie.*

Compte-t-il partir bientôt ?

S O P H I E , *en baissant les yeux.*

Il n'attend , je crois que vos ordres.

D O R I M O N T.

Si votre mere étoit de retour , ce feroit là sa place. Une famille rassemblée , où règnent la paix , la tendresse paternelle & l'amour filial , est à mon avis , le spectacle le plus intéressant que puisse offrir la nature. J'espère que bientôt... au moins s'il ne survient aucun accident. . . .

S O P H I E , *avec vivacité.*

Vous avez donc reçu des nouvelles ? Mon frère partira-t-il demain ?

DORIMONT.

A quoi bon ? *Il remet la lettre à son fils.* Tiens , lis toi-même. Voilà qui est bien étrange , à mesure que votre mère avance en âge , sa main semble devenir plus ferme. Cette écriture ne ressemble pas parfaitement à la tienne ; mais il y a des rapports singuliers. On dirait. . . .

NELCOUR, *embarrassé.*

Vous me pardonnerez. . . . en examinant bien , on voit. . . .

DORIMONT.

Qu'importe ? Au reste , vous êtes parens d'assez près pour qu'il y ait quelque ressemblance entre vous. . . . Par exemple , quand je regarde ma Sophie , je retrouve dans sa figure tous les traits de sa mère. *Nelcour commence.*

NELCOUR *lit d'une voix tremblante.*

» Vous. . . . devez. . . . être inquiet. . . . , mon ami. . . . ,

DORIMONT, *à part , & attribuant à la sensibilité l'embarras de son fils.*

L'intéressante émotion ! . . . Mes chers enfans !

NELCOUR, *continue.*

» Vous m'en voulez peut-être ? & ce seroit avec

» raison, si par négligence j'avois tant tardé à  
» vous donner de mes nouvelles. J'espérois de  
» jour en jour pouvoir vous annoncer quelque  
» chose de positif; mais on ne finit rien dans ce  
» pays-ci. Cependant il se présente un acquéreur;  
» & nous sommes à la veille de conclure. Je  
» compte donc partir sous peu de jours, faire la  
» paix avec vous, si nous sommes brouillés &  
» vous embrasser avec nos enfans dans quelques  
» semaines.

DORIMONT, *regardant la datte de la lettre.*

Elle est du 20 Février. On étoit sur le point de passer le contrat de vente. Je prens quinze jours pour les derniers arrangemens; deux mois ou deux mois & demi pour le voyage : tout bien calculé, j'espère que vous embrasserez votre mère avant un mois. Sans doute elle a mieux aimé me répondre verbalement à divers articles dont je lui parlois dans mes dernières lettres; mais je suis extrêmement surpris qu'elle ne me dise pas un seul mot du pauvre M. Rivers; l'homme le plus franc que j'aie connu, l'un de mes meilleurs amis, & peut être le seul véritable que j'aie eu. . . . Tu le connois, Nelcour?

NELCOUR.

NELCOUR.

Oui, mon père.

DORIMONT.

Et toi, Sophie ? Il doit avoir une fille à peu près de ton âge. Hélas ! le plus honnête homme n'est pas à l'abri des revers de la fortune : Rivers en est un exemple bien frappant. Deux fois j'ai vu ses plantations détruites par les ouragans ; la tempête a submergé deux de ses vaisseaux. Ce n'est qu'à force de peines & de soins, qu'il a recouvré une partie de ses biens. Il commençoit à jouir paisiblement des fruits de sa louable industrie, lorsque la mort lui enleva son épouse. Je recueillis les derniers soupirs de cette femme respectable, qui ne laissa qu'une fille unique encore au berceau ; & cette enfant faisoit toute la consolation de son malheureux père. Si elle n'étoit plus, que je plaindrois mon ami Rivers ! Nelcour, Sophie, si je vous perdois l'un ou l'autre, je sens tout ce qu'il m'en coûteroit. . . . Vous pleurez, mes enfans ! Ces larmes, qui vous échappent, sont un tribut que vous payez à ma tendresse, & qu'il est bien doux pour moi d'avoir mérité. . . . Mais rassurez-vous, votre mère ne



tardera pas à imprimer sur tout ce qui nous environne le sceau de sa naïve gaieté. Si j'ai supporté les peines d'une longue séparation, c'est afin que vous n'eussiez aucuns reproches à me faire; j'ai suivi les principes de votre ayeul, qui m'a dit cent fois : » Mon fils, je ne connois que deux » classes d'hommes estimables; ceux qui font du » bien, & ceux qui méritent qu'on leur en fasse. » Se mettre par sa faute dans le cas d'avoir besoin » des autres, c'est se rendre indigne de leurs bien- » faits ». Graces au Ciel, j'ai réussi à vous assurer une fortune honnête; & la dot que je destine à chacun de vous, suffit pour vous laisser le choix d'un parti qui vous convienne. Déjà il s'en présente un pour Sophie, que je crois avantageux....

SOPHIE, *toute tremblante.*

Pour moi?....

DORIMONT.

Vous le connoissez, Sophie; vous l'avez vu dans notre famille: on assure qu'il vous conviendra.

Dorimont alloit poursuivre, lorsqu'André vint le prévenir qu'une personne inconnue demandoit à l'entretenir un instant. Le vieillard sortit &

nos deux amans restèrent tête à tête , l'un & l'autre en proie aux plus cruelles réflexions. Ils étoient mornes & silencieux. Le peu de mots échappés à Dorimont sur le parti qui se présentoit pour Sophie , tourmentoit Nelcour d'inquiétudes affreuses. Ce n'étoit point l'embarras de l'horrible situation où se trouvoit son amante , ce n'étoit point le tourment de son sort à venir , ni le remors de l'avoir enlevée qui fermentoit dans son ame ; c'étoit le noir démon de la jalousie qui exerçoit sur lui son empire absolu. Il ne voyoit plus comme autrefois , dans la démarche de la fille de Rivers, l'effet de la passion la plus vive , la plus tendre , la plus indomptable ; il accusoit sa désertion de démarche insensée , l'abandon qu'elle avoit fait de son père , d'ingratitude , de lâcheté ; & l'amour qu'elle lui avoit témoigné à lui-même n'étoit plus à ses yeux qu'un masque d'hipocrisie , dont elle avoit couvert les projets d'une conduite criminelle. Elle pleure maintenant , se disoit-il à lui-même , elle pleure parce qu'elle sent bien que j'ai lu dans ses plus secrètes pensées : au reste elle est seule coupable , elle sera seule punie. Moi , que risqué-je ? elle a

voulu fuir la maison de son père ; elle a quitté l'Amérique , nous avons fait route sur le même bâtiment ; la pitié m'a intéressé en sa faveur ; que feroit-elle devenue , si je ne l'eusse recueillie , si je ne lui eusse procuré un azile dans la maison de mon père ? J'ai quelques reproches à me faire , il est vrai ; mais c'est de ma pitié , de la compassion qu'elle m'a inspiré. J'en vais faire à mon père l'humiliant aveu ; il est bon : à ma place il ne se feroit pas conduit autrement que moi-même. Il poursuivoit sur ce ton , & Sophie à qui Dorimont venoit de rappeler le souvenir de son père , répandoit un torrent de larmes & répétoit les paroles attendrissantes qu'il avoit proférées au sujet de Rivers ; entr'autres celles-ci : *Il lui restoit une fille unique qui faisoit toute sa consolation.* Une fille unique , disoit-elle ; c'est de moi dont il a voulu parler ; cette fille , elle est perdue pour lui : l'un & l'autre nous passerons le reste de nos jours dans les pleurs : *Il lui restoit une fille unique ?...* Ici ses sanglots l'interrompirent , & Nelcour profita de ce moment de silence , pour l'accabler des plus cruelles injures. En effet , lui dit-il , d'un air contraint , & voulant affecter tous les dehors de

l'indifférence, en effet, il eût été beaucoup plus sage de rester auprès de votre père ; vous vous feriez évitée bien des chagrins, & vous m'en auriez épargné beaucoup.

A ces mots Sophie ouvre les yeux, & comme si elle sortoit d'un sommeil profond : Qu'entends-je, dit-elle, est-ce vous, est-ce Nelcour qui me tient ce langage ? Ai-je bien entendu ? . . . — Je le répète, vous avez commis une imprudence impardonnable. Vous étiez trop jeune pour vous rendre l'arbitre de votre destinée : à votre âge on a besoin d'être dirigé par les conseils de la prudence : quel autre, mieux que votre père, pouvoit remplir auprès de vous l'office d'ami véritable ? Les impressions sur un jeune cœur comme le vôtre sont vives ; mais elles sont peu durables : j'en appelle aux sentimens que vous avez éprouvés pour moi, ou plutôt que vous m'avez témoignés. Je ne vous en veux point : vous m'avez aimé ; vous ne m'aimez plus : je devois m'attendre à ce changement. . . . Vous m'en voyez tout consolé : je ne suis plus embarrassé que de votre situation ; mais votre nouvelle conquête trouvera sans doute les moyens de vous dédom-

mager de tout ce que vous avez perdu. Moi, comme je vais devenir un objet de risée, pour tous ceux qui sauront ce que j'ai fait pour vous ! Heureux encore, si je n'encours pas l'indignation de mon père & du vôtre. J'entens du bruit, je vous laisse : sans doute, c'est votre nouvel amant qui vient vous renouveler les assurances de sa tendresse & presser le moment de son union ; je vous laisse. Content d'avoir exercé vis-à-vis de vous jusqu'à ce jour le rôle de complaisant, vous ne trouverez pas mauvais que je mette fin à toutes mes extravagances. . . . En me faisant recouvrer mon repos, vous recouvrez vous-même la liberté. Adieu, ma chère Rivers. . . . Il seroit difficile de dire tout ce qu'éprouva Sophie durant cet odieux entretien. La barbarie des reproches de Nelcour, leur injustice, l'espèce d'ironie outrageante dont il les avoit accompagnés, avoient plongé Sophie dans un état d'anéantissement qui ne peut être comparé qu'à celui d'une personne qui vient d'être frappée de la foudre. A l'instant que Nelcour veut se retirer ; elle s'élanche de son siège, tombe aux pieds de son amant, & dans sa chute, le saisit fortement par

ses habits. Nelcour se débat & ne peut se débar-  
rasser ; Sophie ne peut proférer une parole ; mais  
ses yeux immobiles, attachés sur ceux de son  
amant, étincèlent de fureur, de dépit & d'amour.  
Son silence expressif répond à tout ce qu'elle  
vient d'entendre de la manière la plus éloquente  
& la plus énergique. Son désordre, tout ce  
qu'elle paroît souffrir, & surtout ce penchant  
naturel à nous intéresser à la beauté, alors même  
qu'elle nous semble criminelle, maîtrisèrent en ce  
moment toutes les facultés de Nelcour. Un trem-  
blement universel s'empare de tous ses membres ;  
il veut parler & ne le peut ; ses genoux chancè-  
lent ; il tombe à côté de son amante qu'il arrose  
des larmes du repentir & de la tendresse. Ils  
étoient dans cette attitude du désespoir lorsque  
Dorimont parut conduisant par la main un homme  
de robe. Durval étoit son nom. Dorimont & lui  
saisis d'étonnement, à la vue du tableau singu-  
lier que produit l'attitude de nos deux amans,  
restent immobiles. Ceux-ci, qui n'avoient pas  
prévu qu'on pouvoit les surprendre, rou-  
gièrent, se regardent & baissent les yeux ;  
leur embarras est extrême ; la pudeur privant

Sophie des ressources de son imagination, elle cherche inutilement le prétexte dont elle pourroit couvrir son désordre; elle ne fait que balbutier quelques mots qui ne présentent aucun sens. Mais Nelcour moins timide, Nelcour, à qui la réflexion & l'aspect de son rival rend toute sa force & sa première colère, (car Durval étoit ce même homme dont avoit parlé Dorimont, & qu'il destinoit pour époux à sa fille) Nelcour enfin saisit brusquement Sophie par la main, la relève, & sans attendre qu'on l'interroge: : Un homme qui fait le monde, dit-il à mi-voix, en fixant les yeux sur son amante, pour deviner l'espèce d'impression que fait sur elle la vue du robin, choisit mieux son tems. Si vous eussiez fait prévenir mademoiselle, ajoute-t-il, avec un malin sourire, & en s'adressant à Durval, de l'honneur que vous lui faites, sans doute elle se seroit disposée à vous recevoir d'une manière digne de vous. Le robin ne répondit que par une profonde inclination; il ne savoit que penser de ce qu'il venoit de voir, non plus que du ton dont lui parloit Nelcour, & du silence de Dorimont. Enfin il fait une seconde inclination

tout aussi profonde que la première, ne dit pas un mot, & se retire.

Chemin faisant, il réfléchissoit sur ce qu'il venoit de voir : c'étoit une énigme dont il ne pouvoit trouver le mot; mais dans tous les cas, se disoit-il à lui-même, soit que la chute de ce frère & de cette sœur ne doive être attribuée qu'au hazard, soit que Nelcour ait voulu retenir Sophie qui chanceloit, & que la robe de celle-ci ayant embarrassé les jambes de celui-là, il ait été entraîné par terre avec elle, soit qu'ils se bornassent à se prodiguer mutuellement les caresses permises entre d'aussi proches parens, toujours est-il vrai que sans être trop méchant, de pareilles chûtes donnent beaucoup à penser, & qu'un homme de mon état commettrait la plus grande des folies s'il s'entêtoit à vouloir faire sa femme d'une jeune personne qui conserve pour son frère un attachement aussi vif; car enfin, si cette chute ne devoit être attribuée qu'au hazard, comme j'en ai eu la pensée, ils se feroient promptement relevés; ils en auroient ri les premiers: point du tout, ils ont paru déconcertés; le visage de Sophie étoit couvert de ce voile qu'em-



prunte la pudeur en défaut, & son frère portoit dans tous ses traits l'expression de la colère & du dépit. De même s'ils ne faisoient, dans les transports d'une tendresse innocente, que se promettre un attachement éternel, qu'avoient-ils besoin d'une attitude pareille ?

Le Robin faisoit toutes ses réflexions, & en même tems ne pouvoit croire qu'il put s'être rien passé de suspect entre Sophie & Nelcour : non-seulement l'appartement où ils avoient été surpris étoit ouvert de toutes parts ; mais ils n'avoient pas même songé à la première des précautions que l'on prend en pareille circonstance, celle d'en défendre l'entrée par d'officieux verrous : ajoutez à cette raison que le simple parquet leur servoit d'arène, tandis qu'il leur eût été facile de se retirer dans l'ombre d'une retraite mystérieuse & commode.

Durval voyoit tout cela, faisoit toutes ces réflexions & n'en persistoit pas moins dans la sage résolution qu'il avoit formée de ne plus s'occuper d'un hymen qui peut-être l'exposeroit dans la suite à des craintes qui, bien ou mal fondées, sont toujours chagrinantes.

Dorimont , de son côté , se conduisit avec toute la réserve qu'on doit attendre de la part d'un homme de sens & d'un bon père. D'abord incertain sur ce qu'il devoit dire à ses enfans , il finit par se persuader qu'il étoit de la prudence de ne leur point parler de ce qu'il n'auroit pas du voir ; & s'il en conçut quelqu'inquiétude , il eut l'art de la cacher avec soin , convaincu que le premier devoir d'un père est de chercher à gagner la confiance de ses enfans , & de ne rien omettre pour la conserver , une fois qu'il l'a obtenue. Il s'éloigna donc , & les laissa tête-à-tête maîtres de s'expliquer sur le motif de leur désunion.

Sophie , qui avoit eu le tems de recueillir tous ses esprits , de repasser dans sa mémoire tous les reproches dont Nelcour l'avoit accablée , Sophie si tendre , si fidèle & si gratuitement outragée ne dédaigne point d'employer , pour dissiper les fausses allarmes & les chimériques soupçons de son amant , tous les moyens que lui suggérèrent son amour & son innocence. Connoissant le caractère tout à la fois tendre & pétulant de Nelcour , elle ne se servit , pour le vaincre & le ra-

mener à une juste opinion de sa conduite & de ses sentimens , que des armes que lui furnissoit sa douceur naturelle. A peine ils furent seuls , que se précipitant dans ses bras :: Tu t'attens peut-être , lui dit-elle , avec cette émotion intéressante qui peint une ame accablée sous le poids d'une chaîne qu'elle adore , tu t'attens sans doute aux plus justes reproches. Je ne t'en ferai point , Nécour : je t'aime trop encore pour ne pas t'éviter jusqu'au moindre des maux. Permits-moi de te rappeler seulement ce que j'ai fait pour toi. Si j'ai déserté la maison paternelle , c'est pour toi que je l'ai fait ; si je me suis soustraite aux leçons & aux caresses du père le plus tendre & le plus vertueux , c'est pour toi que je l'ai fait ; si je lui ai inhumainement refusé mes soins , dans un tems où son âge m'en faisoit une loi sacrée , c'est pour toi que je l'ai fait ; si j'ai bravé des préjugés que je devois respecter , c'est pour toi que je l'ai fait ; si je me suis enfin prêtée à ce que tu abusasses ton père , c'est encore pour toi que je l'ai fait : c'est pour toi que je passe mes jours dans les larmes , & que j'en verserai jusqu'à mon dernier soupir ; mais une carrière mêlée de tant d'inquié-

tude ne peut durer longtems : un jour sans doute tu me rendras la justice que tu semble me refuser en ce moment. Il viendra ce jour où ton esprit d'intelligence avec ton cœur avouera que jamais on n'aima plus que je ne t'aimai. Oui, Nelcour, ajouta-t-elle avec ce transport interprète d'une ame ardente & sincère, oui, je t'aime, & je n'aimerai jamais que toi. Ce Durval, dont avoit parlé ton père, & que tu viens de recevoir d'une manière si peu conforme à ta douceur, à l'honnêteté de ton caractère, je ne l'avois jamais vu, ou du moins si le hazard l'avoit offert à mes yeux chez quelques-uns de tes parens, je ne l'avois jamais remarqué. Eh ! que crains-tu donc ? Quand on aime comme toi, n'est on pas assez sûr d'être aimé ? Mais, Nelcour, ce Durval, ton père, que vont-ils penser ? Que diront-ils de cette posture bizarre que le hazard nous avoit fait prendre ? Parle, de quelle manière Dorimont interprètera-t-il ? . . . Ah ! laisse-moi, interrompt Nelcour, qui revenu à lui-même pendant ce discours ne voyoit plus que ses torts & l'odieux des soupçons qu'il avoit eus, laisse-moi ; ne me parle ni de l'imbécile Durval, ni de mon père. Eh ! que

m'importe de quelle façon ils auront interprété ce qu'ils ont vu ! Que m'importe l'opinion de l'univers entiers ! Que je sois aimé de toi , que j'en aie obtenu le pardon , mérité par mon repentir , par mes sanglots , par l'amertume de la douleur que j'en conserverai longtems , voilà ce qui me suffit , ô ma Sophie , si vous me pardonnez l'instant d'erreur que l'amour a produit.

Ils continuèrent encore quelque tems sur le même ton ; mais Sophie ignorant la fourberie employée par son amant pour se dispenser de partir , c'est-à-dire ne sachant point qu'il fût l'auteur de la lettre dont il avoit fait lui-même la lecture devant son père , lui dit du ton le plus affectueux : : Il est donc décidé que vous ne partirez point ? La lettre de votre mère a dissipé mes allarmes à ce sujet ; mais , Nelcour , elle revient votre mère ; elle arrive dans peu : & peut-être accablés de l'indignation de nos parens , serons nous bientôt séparés pour jamais. —Ecartez , ma Sophie , cette affreuse idée ; ma mère ne peut sitôt revenir ; le trajet est long ; les affaires se font lentement ; & moi je vais tout employer auprès des amis de mon père pour le préparer à apprendre

un secret dont l'aveu fera d'abord orageux, mais qui finira par tourner à notre avantage. — Hélas ! je ne puis vous diffimuler les espérances que j'avois fondées sur votre voyage. Je me disois au milieu de mes peines les plus cruelles : » Il verra » mon père ; mon père lui palera de moi ; il trouvera sans doute le moment , non pas d'excuser ma faute , mais d'en obtenir le pardon. Mon père est généreux , ajoutois-je ; & mes intérêts seront entre les mains de mon amant ». Nelcour , nos malheurs sont communs. Prévenez votre perte , & je ferai trop heureuse.

Sophie se retira en disant ces mots, qu'elle n'avoit pu prononcer sans r'ouvrir toutes ses blessures. Sa situation étoit telle que depuis près d'un an qu'elle avoit quitté l'Amérique , elle passoit sans cesse & pour ainsi dire dans le même instant de la joie à la tristesse , des ris aux larmes , du sentiment que donne la douce satisfaction d'aimer & d'être aimé à celui que fait naître dans une ame encore honnête , le remors d'avoir commis une faute aussi grave que celle dont Sophie s'étoit rendue coupable.

Nelcour n'étoit guère plus tranquille que son

amante. Aux chagrins qu'il éprouvoit d'avoir partagé son crime , ou plutôt de l'avoir occasionné , se joignoit celui d'avoir trompé son père encore tout récemment par la lettre qu'il avoit supposée.

Il réfléchissoit à tout ce qu'avoit d'affligeant sa situation présente ; lorsqu'André parut , ayant à la main une lettre dont le cachet n'avoit point encore été brisé. Il s'approche , & la remet en tremblant à son jeune maître :: Elle est de votre mère celle-ci , lui dit-il d'une voix entrecoupée : Qu'allons-nous apprendre ? Tout cela va nous jeter dans un grand embarras : pour moi je n'y tiens plus ; je vous en avertis : prenez vos précautions. Et il se retire. Nelcour examinant l'empreinte & l'écriture :: André ne s'est point trompé : je tremble de l'ouvrir. . . . Mais peut-être j'y trouverai quelque motif de consolation pour ma Sophie & pour moi. Il ouvre la lettre , apperçoit la date , pousse un cri perçant & tombe évanoui sur un siège. Ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heures qu'ayant recouvré une partie de ses forces , il fit un nouvel effort sur lui-même pour reprendre

reprendre la lecture de cette lettre. Elle étoit datée de *Nantes* & contenoit ces mots :

» Nous sommes arrivés ici de ce soir ; nous en  
 » partirons demain avant le jour ; & je passe une  
 » partie de la nuit à vous informer que nous  
 » avons fait le voyage sans aucun accident ;  
 » qu'avant mon départ de l'Amérique, j'ai tout  
 » conclu à votre satisfaction.

» Le long trajet n'a point altéré la santé de  
 » Sophie ; elle nous parle sans cesse de son père ;  
 » elle soupire après l'instant de le connoître & de  
 » l'embrasser.

» Vous reverrez avec nous votre ancien ami  
 » M. Rivers. Désespéré d'avoir perdu sa fille , &  
 » nous ignorons par quel accident , il a vendu  
 » tout ce qu'il possédoit à S. Domingue , & s'est  
 » déterminé à venir passer le reste de ses jours au  
 » sein de l'amitié ; c'est-à-dire avec nous.

» J'embrasse mon fils , vous ne doutez pas , &c.

VALLIER DORIMONT.

» P. S. Actuellement que j'y réfléchis , je ne  
 » fais pourquoi je vous ai écrit ; car la poste ne  
 » part d'ici qu'après demain : & il est vraisem-  
 » blable que je serai à Paris avant ma lettre ».



Nelcour ferme cette lettre & marche à grands pas ; après plusieurs tours dans l'appartement , il monte à celui de Sophie y fait auffi quelques tours , & ne profère pas une feule parole. Tantôt il regarde à travers les vitres , tantôt il jette fur fon amante un regard dont on ne peut définir l'expreflion. Sophie l'interroge , il s'obftine à ne lui point répondre ; elle le preffe , il refuse encore de la fatisfaire. Il veut fortir , elle le pourfuit :: Nelcour , ô mon ami , vous êtes tourmenté d'une inquiétude nouvelle , & vous perfiftez à me le taire ! Au nom du ciel , au nom de nos maux paffés , de nos malheurs préfens , au nom de ta Sophie , ne me refuse pas un bien que tu peux m'accorder. Nelcour eft sourd à fa voix ou ne lui répond qu'en précipitant fa fuite.

Il ne m'entend plus , s'écrie-t-elle ! Il me fuit ; les accens de ma voix n'ont plus de charmes pour lui ; ma volonté a perdu tout fon empire ; mes foibles attraits font flétris à fes yeux. J'ai perdu toute ma famille ; il n'est plus de père pour moi ; il me reftoit un amant , & cet amant m'abandonne. Me voilà feule , ifolée , fans appui ; encore fi j'avois celui de la vertu , il me foutiendrait contre

tous les évènements que le fort me prépare. Elle recommence à verser des pleurs dont la source ne tarira de longtems.

Cependant Nelcour continue ses pas incertains ; ils le portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; sans favoir lui même ce qui le dirige , il parcourt tous les appartemens , toutes les chambres de la maison. Le roulement de ses yeux , ses gestes , les mots entrecoupés & dénués de sens qui lui échappent annoncent un affreux délire. Les domestiques s'en apperçoivent , le poursuivent & l'interrogent en vain à leur tour. André plus inquiet , plus tendre & plus coupable que les autres veut l'approcher :: Laisse-moi , lui dit-il , ou crains toute ma fureur ; & en disant ces mots il arrive dans le cabinet de son père. A son aspect , Dorimont est saisi d'effroi :: Mon fils , dans quel état ? ... Qu'est-ce ? ... Qu'avez-vous fait ? .... Le fils tombe aux pieds du vieillard , frappe le parquet de sa tête , embrasse les genoux de son père , se relève & s'en va. Dorimont crie au secours ; on vient ; Nelcour ne s'arrête point ; mais au milieu de l'escalier il se trouve embarrassé par quelques valets qui mon-

tent chargés de malles & de bagages ; un peu plus bas il rencontre. . . . Ciel, s'écrie-t-il, je touche au dernier moment de ma vie ! & il tombe privé de sentiment.

C'étoit madame Nelcour, Sophie Nelcour & M. Rivers, dont l'arrivée prochaine avoit été annoncée dans la lettre interceptée par Nelcour. Madame Nelcour, sa fille, son ami volent au secours de ce fils malheureux ; mais ils ne voyent dans l'accident qu'il vient d'éprouver qu'un effet de la surprise, d'une vive sensation sur des nerfs trop délicats. Eux-mêmes le transportent à l'appartement de Dorimont, qui est frappé du plus grand étonnement. N'ayant point de connoissance de la lettre datée de Nantes, il ne s'attendoit à rien moins qu'à la vue si prochaine de sa femme, de Rivers & de la fille de cet ami ; car loin de soupçonner la fraude de son fils, il ne pouvoit deviner que cette nouvelle Sophie fût sa propre fille, & que celle de Rivers fût celle qu'il avoit prise pour être la sienne.

On s'occupe à rappeler Nelcour à lui-même ; mais déjà on apperçoit quelques mouvemens ; le sang peu à peu reprend son cours, le teint com-

mence à se ranimer & les craintes sont dissipées. Dorimont, son épouse, Rivers se prodiguent alors les caresses de la tendre amitié ; charmés de se revoir ; ils s'en donnent, par les plus doux embrassemens, des preuves mutuelles du plaisir qu'ils éprouvent.

Madame Dorimont remarque cependant que son époux ne met pas, dans l'accueil qu'il fait à sa fille, cet abandon intéressant que témoigne ordinairement un père quand après la révolution de plusieurs années, il revoit un enfant chéri ; elle lui en témoigne sa surprise ; & ce qu'elle lui dit à ce sujet commence la découverte d'une intrigue dont on trouve peu d'exemples, même dans les romans les mieux combinés.

Madame DORIMONT.

Eh bien ! mon ami ; & Sophie ?

DORIMONT.

Elle se porte à merveille. Comment n'est-elle pas ici ?

Madame DORIMONT.

Vous la voyez.

DORIMONT.

Le bruit qu'on a fait, elle auroit du l'entendre. Qu'on l'appelle.

C'est elle, mon ami, vous ne la reconnoissez pas ?

DORIMONT.

Elle est charmante votre fille, Rivers ; elle est charmante. Ma Sophie à moi, est bien aussi. (*Il embrasse sa fille, toujours dans l'erreur qu'elle est celle de Rivers.*) Vous allez voir votre bonne amie : c'est une bonne enfant.

RIVERS.

Que vous êtes heureux, Nelcour ! Hélas ! J'ai éprouvé ces sentimens comme vous ; mais depuis six mois je pleure la perte. . . .

Paroît un domestique qui vient dire qu'on a cherché Sophie Nelcour de toutes parts, & qu'elle ne se trouve point. Cette nouvelle semble rendre Nelcour à toute son impétuosité : elle ne se trouve point, s'écrie-t-il ! Il veut se relever ; mais les forces lui manquent encore. Cependant madame Dorimond demande l'explication de cette énigme. Elle répète à son mari, que c'est là sa fille ; que Rivers a perdu la sienne, il y a près d'un an qu'il ignore ce qu'elle est devenue.

Il n'en fallut pas davantage pour éclaircir tout le mystère. Il seroit difficile de peindre les divers mouvemens dont fut agité Rivers à cette nouvelle. Il ne fait s'il s'abandonnera au doux plaisir d'avoir recouvré une fille adorée, dont la perte avoit fait le malheur de ses jours, ou bien s'il écouterá le sentiment de l'indignation qu'a mérité une fille criminelle. Son cœur flotte indécis entre ces divers mouvemens. Il jette un regard d'indignation sur Nelcour, & le montrant à Dorimont :: Le voilà donc ce ravisseur infâme, auteur de tous mes maux ! & il fort pour accabler Sophie de tous les reproches qu'elle a mérités.

Dorimont & son épouse défolés de trouver dans leur fils l'auteur d'un rapt, qui dans tous les tems & chez tous les peuples, a été jugé digne du supplice, ne savent plus si c'est un monstre qu'ils ont sous les yeux, ou bien leur fils :: Nous n'étions pas faits, disoient-ils, pour donner le jour à un scélérat ; & ils confondoient ensemble leurs pleurs & leurs sanglots.

Rivers cherchoit vainement sa fille. Elle les avoit apperçus au moment de leur arrivée à travers une fenêtre, & n'avoit cru pouvoir se souf-

traire que par la fuite aux effets du courroux & de l'austère vertu de son père & des parens de Nelcour.

Sophie étoit allée demander l'hospitalité à une vieille femme , mère de la nourrice de Nelcour , & dont elle avoit entendu parler quelque fois chez Dorimont , comme d'une personne qui dans son état obscur n'avoit cessé d'édifier ses voisins par la conduite la plus honnête & les actions les plus charitables. Accueillez-moi , ma mère , lui dit-elle , en l'abordant tout éplorée ; accueillez-moi ; je suis perdue si vous me refusez un azile. La bonne femme interrogea Sophie sur le motif de son désordre , & Sophie lui raconta l'histoire de ses malheurs. Au reste , ma bonne , lui dit-elle à la fin de son récit , je ne vous ferai point à charge ; je travaillerai ; dans vos plus vieux jours , vous recevrez de moi quelque consolation : j'ai perdu ma mère , vous n'avez plus de fille , permettez-moi de vous en tenir lieu ; & en disant ces mots , elle dépouilla sa parure galante & un peu recherchée pour revêtir des habits grossiers & communs , plus conformes au nouvel état qu'elle vouloit embrasser.

La

La bonne femme se garda bien de paroître se refuser aux propositions de Sophie : bien loia de lui représenter qu'elle ne pouvoit se conformer à sa demande , elle lui peignit les agrémens de la retraite des couleurs les plus propres à la faire chérir : & tout en lui parlant , & pour mieux paroître donner dans ses vues , elle lui prépara un rouet pour filer. Sophie s'affied & se met au travail ; mais accablée de fatigue , elle ne tarda pas de succomber au besoin de quelques instans de repos. Elle s'endort sur sa chaise , & la bonne femme profite de ce moment pour venir faire part à Dorimont de ce qui s'est passé chez elle.

A peine Nelcour a entendu prononcer le nom de Sophie , qu'il prête une oreille plus attentive. Instruit de ce qui est arrivé , il se met en marche , devance de beaucoup toute la maison qui le fuit , & pénètre dans ce réduit où Sophie goutoit encore les douceurs d'un repos si nécessaire. Il craint de le troubler ; Sophie sous un vêtement grossier n'a rien perdu de ses charmes , & malgré les févères réprimandes qu'il vient d'essuyer , Nelcour n'a rien perdu de sa tendresse.

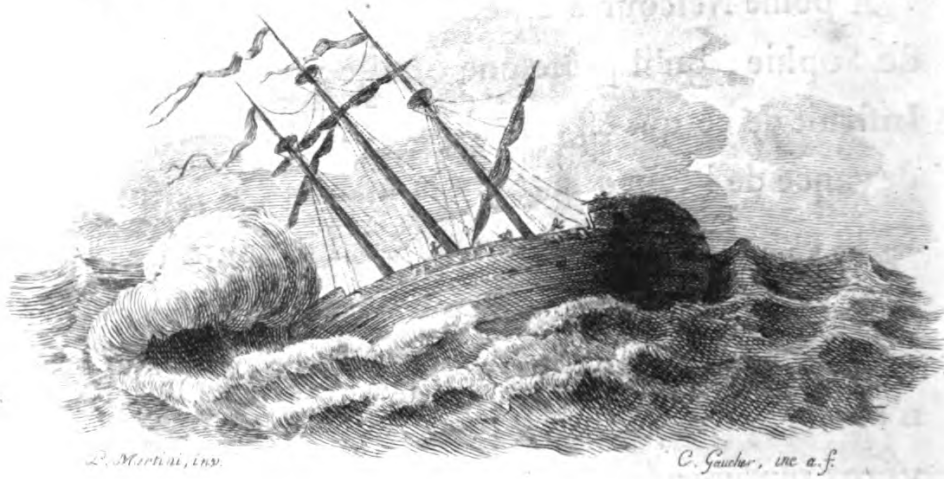
Rivers , Dorimont & son épouse , leur fille , la

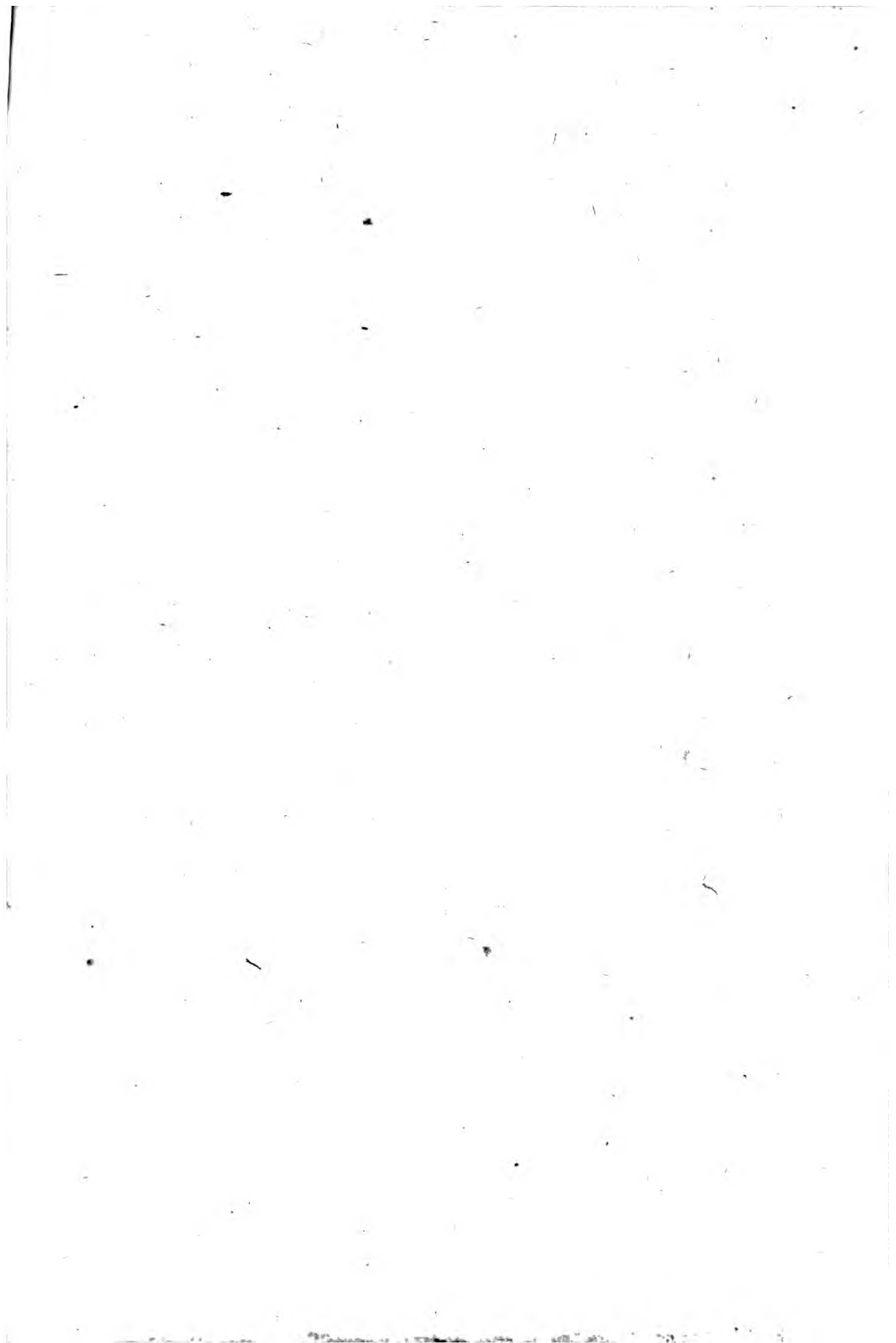


40 NOUVELLES FRANÇAISES.

bonne vieille, André ne tardèrent pas à paroître. Rivers vole dans les bras de sa fille, & celle-ci ouvre les yeux :: Que vois-je, dit-elle ? Ton père, le meilleur, le plus tendre de tes amis, un ami que jamais tu n'aurois du abandonner.

Sophie tombe aux genoux de son père ; Nelcour embrasse ceux de Dorimont ; le bon homme André avoue, les larmes aux yeux, qu'il a trempé dans la supercherie ; la vieille femme embrasse madame Dorimont ; tous les domestiques versent des pleurs d'attendrissement, & Rivers & Dorimont conviennent de ne rentrer chez eux qu'après avoir mené à l'hôtel Nelcour & Sophie.





920723

B

